

DES GRANDES INVASIONS
A CHARLEMAGNE IV^e-IX^e siècle

La Vie privée des Hommes
« Au temps des
royaumes barbares... »



HACHETTE

La Vie privée des Hommes

«Au temps des royaumes barbares...»

*Des Grandes Invasions
à Charlemagne (IV^e - IX^e siècle)*

Patrick Périn

DIRECTEUR DES MUSÉES DÉPARTEMENTAUX DE LA SEINE-MARITIME
PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE
D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE

Pierre Forni

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION CLOVIS

avec la collaboration de Laure-Charlotte Feffer

Illustrations de Pierre Joubert

HACHETTE

Aux origines du Moyen Age

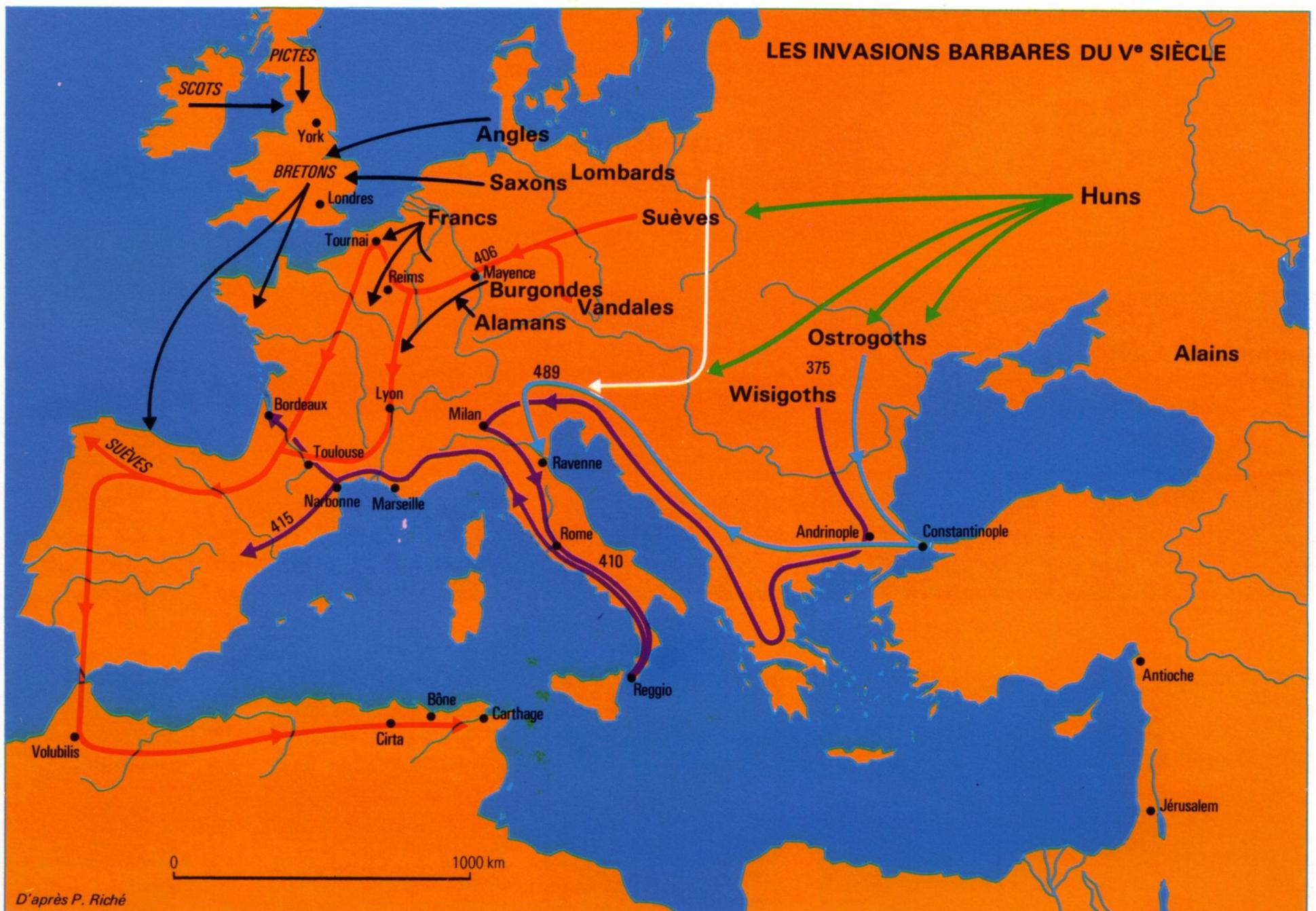
Des Grandes Invasions aux royaumes barbares

(V^e - VIII^e siècles)

A la veille des Grandes Invasions barbares du V^e siècle, Rome existe déjà depuis près de 1 000 ans. De la « ville aux sept collines » est né un immense empire, resté pendant longtemps la seule grande puissance du monde méditerranéen.

Pour élever des monuments toujours plus somptueux, pour nourrir ses innombrables citoyens, pour payer

leur solde à ses 500 000 soldats, l'Empire romain doit sans cesse repousser plus loin ses frontières. Il le fait avec succès jusqu'au II^e siècle après Jésus-Christ, soumettant des royaumes entiers en Asie, en Palestine ou en Égypte. Ailleurs, il affronte les Barbares, ces peuples qui n'ont pas bâti de grandes cités, tels les Celtes, les Germains, les Alains ou les Berbères.



D'après P. Riché

DÉCLIN ET CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT

Mais à partir du III^e siècle, les difficultés se multiplient pour les Romains. Incapables de recruter des troupes parmi leurs propres citoyens, les empereurs du Bas-Empire, Dioclétien puis Constantin, décident d'engager des soldats auxiliaires barbares, le plus souvent des Germains. Certains sont implantés de force dans l'Empire comme colons après avoir été vaincus et sont astreints au service militaire : on les dénomme « Lètes ». D'autres s'engagent librement au service de Rome par tribus entières, sur la base de traités : d'où leur nom de « Fédérés » (du latin *foedus*, traité). Ils reçoivent pour mission la défense des frontières naturelles du Rhin et du Danube, au nord et à l'est de l'Empire. Parfois, quelques barbares font de brillantes carrières dans les armées romaines à titre individuel en raison de leurs talents militaires. Ils peuvent même devenir général en chef comme le Vandale Stilicon ou le Franc Arbogast.

UNE MOSAÏQUE DE PEUPLES : LES GERMAINS

Au IV^e siècle, une multitude de peuples barbares se partagent l'immense territoire qui s'étend au nord des Empires romain et perse. La majorité d'entre eux sont des Germains.

Les Francs « saliens » occupent l'embouchure du Rhin, le sud-ouest de la Belgique actuelle ; les Francs « rhénans », dénommés par la suite « ripuaires », sont installés sur le Rhin moyen, vers les villes de Cologne et Mayence, au contact des Burgondes, récemment arrivés des régions reculées de la mer Baltique. Les Alamans se répartissent entre le Main et les cours supérieurs du Rhin et du Danube ; ils sont voisins des Thuringiens et des Bavarois. Les Saxons et les Lombards se trouvent dans le nord de l'Allemagne, les Angles et les Jutes au Danemark. Les Suèves, les Lombards, les Vandales, les Gépides et les Wisigoths se succèdent de la mer Baltique au Danube inférieur. Les Ostrogoths sont établis au nord de la mer Noire ; ils ont pour voisins, à l'est, les Alains et les Sarmates, nomades iraniens. Plus à l'est encore commence le monde des Huns, nomades venus d'Asie.

Face aux empires dont ils convoitent les richesses, ces peuples barbares sont incapables de s'unir. En effet, pour défendre les terres où le hasard de leur migration les a conduits, ils s'affrontent au cours de guerres incessantes. Bien plus, les tribus d'un même peuple n'hésitent pas à se combattre pour imposer à la communauté leur propre chef. On s'explique ainsi que tous ces Barbares aient une solide réputation de farouches guerriers.

Malgré leurs divisions, les Germains ont en commun leurs traditions, leur langue et leur manière de penser : pratiquant la culture et l'élevage, ils s'adonnent

Bibl. nat. Médailles. Paris.



Anneau de Childéric I^{er}, père de Clovis. Découvert en 1653 à Tournai, près de l'église Saint-Brice, cet anneau permit l'identification de la tombe du roi franc : en effet, l'inscription CHILDIRICI REGE y était lisible, à l'envers (il s'agit d'un sceau). Le souverain, représenté revêtu d'une cuirasse, porte un manteau ; selon la tradition royale franque, il a les cheveux longs et tressés ; il tient une lance, symbole de son pouvoir. (Paris, Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.)

Tombe de Childéric. Garnitures d'orfèvrerie cloisonnée de la poignée d'épée et de l'embouchure de son fourreau mises au jour en 1653. (Paris, Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.)



Bibl. nat. Médailles. Paris.

volontiers à l'artisanat et au commerce. On peut ainsi parler d'une véritable civilisation germanique. Leurs forgerons, par exemple, fabriquent des armes redoutables, comme personne ne savait en forger jusqu'alors. La technique des artisans et leur extraordinaire savoir-faire produisent de fabuleux objets d'art : bijoux colorés et savants motifs d'animaux stylisés.

Chaque peuple est organisé en tribus et en clans. Le pouvoir appartient à des chefs de guerre élus. De nombreux esclaves (le plus souvent des prisonniers de guerre) vivent soumis aux hommes libres. Les chefs établissent des lois basées sur les usages et la tradition orale. Les Germains vénèrent non seulement les forces de la nature, mais aussi de nombreux dieux, parmi lesquels Wodan, dieu de la Guerre, et Freya, déesse de la Famille.

LES HUNS EN EUROPE : LE DÉBUT DES GRANDES INVASIONS

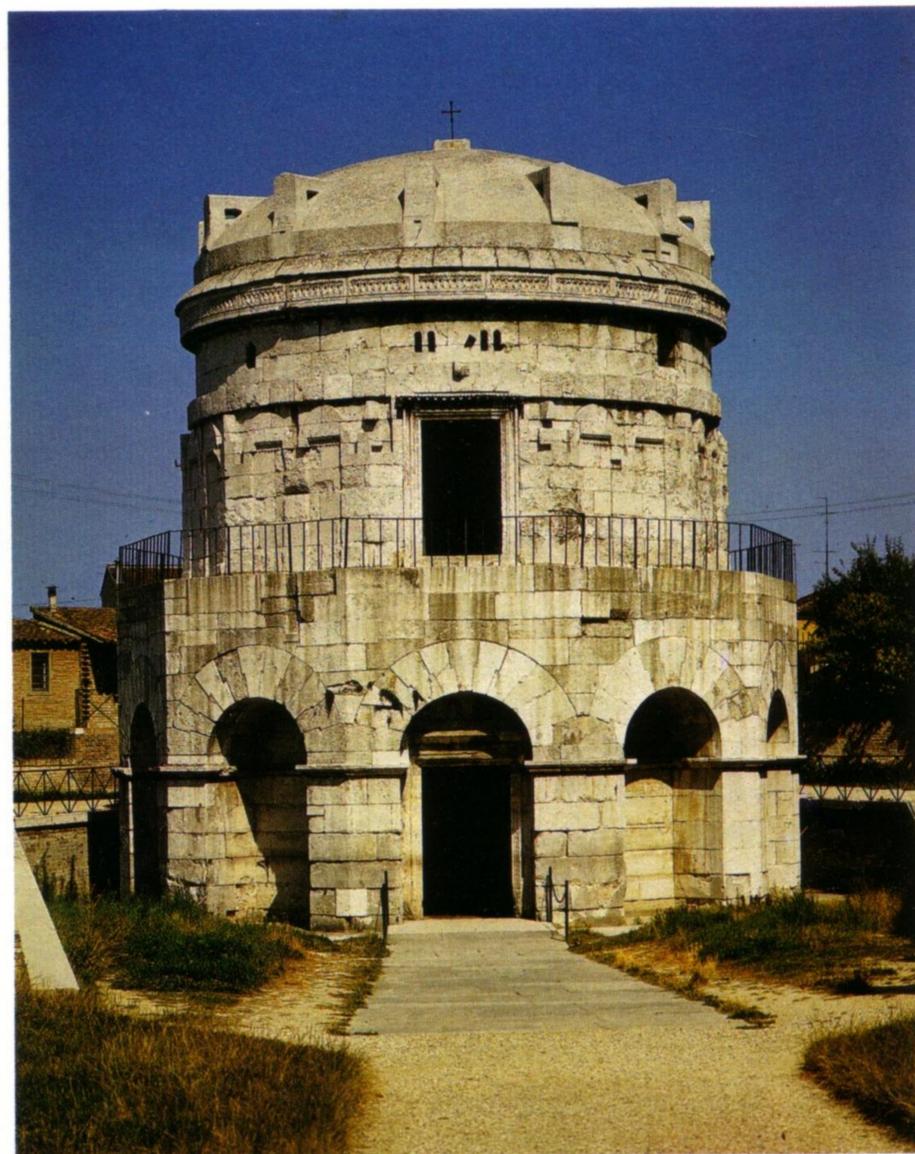
Au IV^e siècle, les Huns occidentaux se mettent en marche vers l'Europe, poussant les peuples barbares vers l'Occident : c'est ce phénomène sans précédent dans l'Histoire que l'on a appelé les « Grandes Invasions » ou « Grandes Migrations ».

Les Huns occidentaux étaient établis depuis le début de notre ère entre la mer d'Aral et le lac Baïkal. Ils se déplacèrent d'abord vers l'est, mais furent arrêtés par le puissant Empire chinois. Dès le milieu du IV^e siècle, ils s'infiltrèrent dans les steppes situées au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, où se trouvaient les Sarmates et les Alains. Peu après, vers 370, ils se heurtent aux Goths qui venaient de se diviser en Wisigoths et Ostrogoths, et qu'ils battent sans peine en l'an 375. Tandis que la plupart des Wisigoths franchissent le Danube et demandent asile à Valens, l'empereur romain d'Orient, les Ostrogoths se soumettent aux Huns et resteront sous leur protectorat jusqu'à la fin de l'Empire hunnique, au milieu du V^e siècle.

DES PEUPLES EN MOUVEMENT

Ayant obtenu de Valens le statut de Fédérés, les Wisigoths ne tardèrent pas à trahir l'empereur romain d'Orient, écrasant son armée à Andrinople le 9 août 378. Ils commencèrent alors un long périple. Établis en Grèce du Nord, puis en Yougoslavie, les Wisigoths pénétrèrent en Italie en 401, et mirent Rome à sac en août 410. Ils capturèrent Galla Placidia, la sœur de l'empereur Théodose. Ce fait militaire fut ressenti par l'Occident romain comme l'annonce de sa fin prochaine. Ayant ravagé l'Italie tout entière sans parvenir à s'embarquer pour la Sicile et l'Afrique, ils pénétrèrent finalement en Gaule, après une quarantaine d'années de déplacements incessants et de pillages continus.

Après avoir mis en fuite les Wisigoths et soumis les Ostrogoths, les Huns s'installent en Hongrie en 405 et chassent les Germains occidentaux : les Alains, les Vandales et les Suèves fuient vers l'ouest et profitent d'un hiver exceptionnellement rigoureux pour franchir



Giraudon-Lauros.

Mausolée de Théodoric le Grand (493-526) à Ravenne. Premier quart du VI^e siècle. Ce curieux monument, sans équivalent en Occident, reçut la dépouille du plus grand roi des Ostrogoths, dont la capitale fut Ravenne.

le Rhin gelé près de Mayence, le 31 décembre 406. Durant presque trois années, ils ravagent la Gaule romaine puis, en 409, les Suèves et les Vandales passent en Espagne : les premiers s'y installent, mais les Vandales la quittent en 429 pour s'établir en Afrique du Nord sous la conduite de leur roi Genséric (mort en 477). Quant aux Alains, ils demeurent en Gaule au titre de Fédérés et sont cantonnés sur la Loire moyenne par l'autorité romaine.



Sceau du roi Alaric II (484-507). La photographie de l'empreinte du sceau, autorise la lecture directe de l'inscription ALARICUS REX GOTHORUM. Le roi des Wisigoths est représenté à la manière antique, tête nue et revêtu d'une cuirasse.

(Vienne, Kunsthistorisches Museum.)

LES BARBARES EN GAULE

D'autres peuples germaniques profitent des circonstances pour pénétrer et s'établir en Gaule, mais de façon beaucoup plus progressive et moins brutale : les Francs saliens parviennent en peu de temps jusqu'à la Somme ; les Alamans gagnent l'Alsace et la Suisse orientale ; les Burgondes, battus par les Huns en 436 et contraints de quitter leur royaume de Worms, arrivent en 443 en Suisse romande et dans le sud du Jura comme Fédérés ; les Wisigoths, toujours en mouvement, parviennent sur les bords de la Garonne, également avec le statut de Fédérés, et commencent la conquête de l'Aquitaine.

Malgré tous ces bouleversements, l'Empire romain d'Occident survit encore durant plusieurs décennies ! Sous l'impulsion des empereurs Honorius (395-423) et Valentinien III (423-455), l'Italie se relève des ruines accumulées par l'incursion des Wisigoths. En Gaule, le Romain Aetius entreprend de contrôler la situation. Ce représentant de l'empereur, né romain mais élevé chez les Wisigoths, puis les Huns (dont il avait été l'otage), s'efforce de faire respecter les traités qui lient Rome aux Barbares établis en Gaule : Francs, Burgondes et Wisigoths. Lorsque les Huns menacent pour la der-

nière fois l'Occident, c'est encore lui qui organise la défense de cette partie de l'Empire : il mobilise Wisigoths, Francs, Burgondes, Alains et Saxons, et parvient à écraser Attila aux Champs catalauniques, près de Troyes, en 451.

Les Romains ayant abandonné l'Angleterre en 407 sous les coups des Pictes (Écossais) et des Scots (Irlandais), d'autres groupes germaniques, les Jutes, les Angles et les Saxons en profitent pour s'y infiltrer et s'y installer solidement, chassant à leur tour dès le milieu du ^ve siècle de nombreux Bretons. Ces derniers gagnent notamment l'Armorique (Bretagne actuelle) et y renforcent le peuplement celtique. De tous les peuples barbares, les Anglo-Saxons furent ainsi les seuls à avoir réalisé une véritable colonisation.

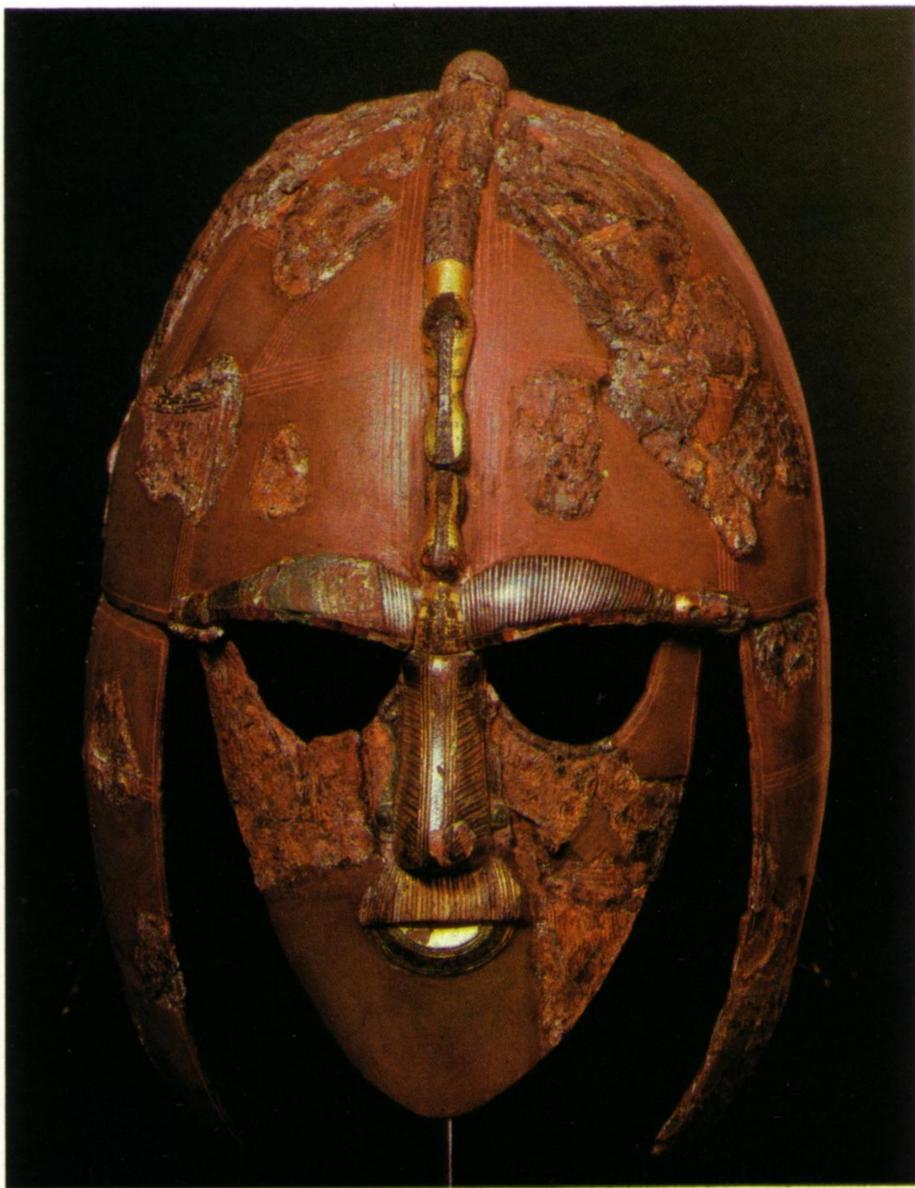
NAISSANCE DES ROYAUMES BARBARES

Dès le milieu du ^ve siècle, les principaux peuples barbares commencent à trouver un nouvel équilibre territorial : peu à peu, ils créent leurs royaumes sur les débris de l'Empire romain d'Occident.

Après leur échec en Gaule, les Huns déferlent sur l'Italie. Les empereurs, dépassés par les événements, abandonnent le pouvoir aux mains des chefs barbares.



D'après P. Riché



Casque du roi Raedwald († vers 625). La tombe de ce roi anglo-saxon d'East Anglia, placée dans un bateau comme c'était alors l'usage en Scandinavie, fut découverte à Sutton Hoo (Suffolk) en 1939. L'un des objets les plus spectaculaires figurant dans le somptueux mobilier funéraire était ce casque de fer à appliques de bronze doré et décors damasquinés. Dérivé des casques de tournoi de la fin de l'Antiquité avec son protège-face en forme de visage, il s'apparente à certains casques vikings contemporains de Scandinavie de l'Est.

(Londres, British Museum.)

En 476, l'un d'entre eux, Odoacre, renverse le dernier empereur romain, Romulus, encore enfant, et cet acte marque la fin de l'Empire romain d'Occident.

Les Ostrogoths se libèrent de la tutelle des Huns après l'effondrement de l'empire d'Attila en 454. Ils menacent alors l'Empire romain d'Orient mais ce dernier les détourne vers l'Italie où ils constituent un puissant royaume sous l'impulsion de Théodoric le Grand (mort en 526) qui avait été élevé à la cour de Byzance en otage.

En Gaule, les successeurs d'Aetius (le maître de la milice Aegidius, le comte Paul, puis le maître de la milice Syagrius) tentent de maintenir entre la Somme et la Loire un « royaume romain », au contact des Francs, des Alamans, des Burgondes et des Wisigoths. Ces deux derniers peuples étaient les seuls à avoir organisé de solides royaumes, les Burgondes ayant Lyon et Genève pour capitales, et les Wisigoths, Toulouse.

CLOVIS ROI DES FRANCS

Ayant succédé en 482 à son père Childéric, l'un des rois francs de Gaule du Nord, Clovis réalise l'unité des Francs saliens, avant de s'emparer en 486 du « royaume romain » de Syagrius. Une série de campagnes militaires lui permettent de soumettre les Francs rhénans et les Alamans et d'étendre ainsi vers le Rhin moyen les frontières de son royaume. En 507, la victoire de Vouillé près de Poitiers sur les Wisigoths, rend Clovis maître des régions de Gaule situées au sud de la Loire. Soutenu par l'aristocratie gallo-romaine et par l'Église, qui lui étaient acquises depuis son baptême à Reims, Clovis est reconnu par l'Empereur romain d'Orient Anastase comme l'héritier officiel de l'ancien Empire romain d'Occident. Roi de toutes les tribus franques, il prend Paris pour capitale et établit sur des bases solides la dynastie *mérovingienne* (du nom de Mérovée, son ancêtre légendaire).

Trône du roi Dagobert (628-639). La partie inférieure du trône, en bronze doré, imite les chaises antiques. Le dossier et les accoudoirs ont été ajoutés plus tard, dans la seconde moitié du IX^e siècle.

(Paris, Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale.)



DES PEUPLES A L'HISTOIRE BIEN AGITÉE

Après leur défaite, les Wisigoths transfèrent leur royaume en Espagne, avec Tolède pour capitale, et affrontent les Suèves, ainsi que les tentatives de reconquête byzantine. Ils conservent cependant en Gaule le littoral du Languedoc-Roussillon, appelé Septimanie.

En Angleterre, les Anglo-Saxons restent divisés en une vingtaine de royaumes rivaux : les plus importants d'entre eux sont ceux de Kent, de Mercie, de Northumbrie et de Wessex.

D'autres peuples barbares demeurent à l'extérieur des limites de l'ancien Empire romain d'Occident. Les uns ne parviendront jamais à constituer des États : c'est notamment le cas des Saxons qui étaient restés en Allemagne du Nord, ou encore celui des Bavarois et des Alamans, qui doivent accepter dès 535 le protectorat des Francs. En revanche, d'autres groupes germaniques forment de puissants royaumes, tels les Thuringiens entre Elbe et Weser, à partir de la seconde moitié du v^e siècle, ou les Lombards en Hongrie, au début du vi^e siècle. Ces derniers, menacés dès le milieu du vi^e siècle par la migration vers l'ouest d'un peuple nomade, les Avars, décident d'abandonner à temps leur royaume, alors que leurs voisins Gépides sont écrasés en 567 par les nouveaux venus. Sous la conduite de leur roi Alboin (mort en 572), les Lombards gagnent l'Italie, aux mains des Byzantins depuis l'élimination des Ostrogoths en 555. Ils s'en emparent en quelques années, jetant les fondements d'un solide royaume.

DESTINÉES DES ROYAUMES BARBARES

Nés des Grandes Invasions, les royaumes barbares d'Occident connurent des destinées bien différentes. Les uns furent éphémères : le royaume vandale d'Afrique du Nord succomba en 533 à la reconquête byzantine, après un peu plus d'un siècle d'existence ; le royaume burgonde fut annexé par les fils de Clovis en 534, moins d'un siècle après sa naissance ; le royaume ostrogoth fut éliminé par les Byzantins en 555 après 66 années d'existence ; celui des Thuringiens devint un protectorat franc après 530... D'autres royaumes connurent une plus longue histoire. Celui des Suèves dura en Espagne presque deux siècles, avant d'être annexé en 585 par le puissant royaume des Wisigoths. Mais ce dernier, après un siècle d'existence en Aquitaine, puis deux siècles en Espagne, succomba à son tour en 711, lors de l'invasion des Arabes. Le royaume lombard d'Italie dura deux siècles, avant d'être conquis par Charlemagne en 774. Il en fut de même pour celui des Avars, soumis en 796. Enfin, certains royaumes barbares contribuèrent à forger plusieurs États de l'Europe du Moyen Âge. Ce fut le cas des Anglo-Saxons au ix^e siècle : après trois cents ans de luttes, le Wessex réunit l'ensemble des roya-

mes, préparant la naissance de l'Angleterre médiévale. Ce fut également le cas des Francs.

Seuls des peuples barbares, les Francs furent capables de réussir une assimilation parfaite, créant ainsi une civilisation romano-germanique durable d'où naquit la France. Le génie de Clovis, qui sut recueillir intactes les structures administratives du « royaume romain » de Gaule, explique l'étonnant succès de cette minorité germanique, dont le royaume connut cinq siècles d'existence !

DES MÉROVINGIENS AUX CAROLINGIENS

Malgré d'incessants partages territoriaux, liés à la coutume franque voulant que les héritiers se partagent à égalité les biens de leur père lorsqu'il meurt, le royaume franc se maintint, en effet, durablement, en conservant pendant plusieurs siècles une unité de fait. Réunifié quelques années durant sous Clotaire II (de 613 à 629) et Dagobert (629-639), il connut ensuite une longue période d'anarchie, avec la lutte des Neustriens (nord-ouest de la Gaule) contre les Austrasiens (est de la Gaule). Ces derniers l'emportèrent finalement en 687. La famille austrasienne des Pippinides joua dès lors un rôle politique croissant : Pépin de Landen, Pépin d'Herstal, Charles Martel et enfin Pépin le Bref. Ce dernier déposa en 751 Childéric III, le dernier Mérovingien, et se fit élire roi à sa place, marquant ainsi l'avènement de la dynastie carolingienne. Ce coup d'État permit au royaume franc non seulement de survivre, mais de se transformer un demi-siècle plus tard en Empire franc, sous Charlemagne (768-814).



d'après J. Hubert

Tableau chronologique des principaux événements (de 378 à 756)

AFRIQUE DU NORD	ASIE EMPIRE ROMAIN D'ORIENT	ITALIE	ESPAGNE	GAULE	BRETAGNE (Aujourd'hui Grande-Bretagne)
<p>429 Invasion des Vandales.</p> <p>439 Prise de Carthage.</p> <p>477 Mort du roi Genséric.</p> <p>523-530 Règne d'Hildéric.</p> <p>533 Prise de Carthage par le général byzantin Bélisaire : fin du royaume vandale.</p> <p>647 Première expédition arabe.</p> <p>698 Prise de Carthage par les Arabes.</p>	<p>378 Défaite des Byzantins à Andrinople : les Goths pénètrent dans l'Empire.</p> <p>395 Mort de l'empereur Théodose.</p> <p>453 Mort d'Attila.</p> <p>527-565 Règne de l'empereur Justinien.</p> <p>567 Les Avars en Europe.</p> <p>632 Mort de Mahomet.</p> <p>642 Prise d'Alexandrie par les Arabes.</p> <p>669 1^{er} siège de Byzance par les Arabes.</p> <p>717 2^e siège de Byzance.</p> <p>730 Édit contre les Images.</p>	<p>410 Prise de Rome par Alaric, roi des Wisigoths.</p> <p>423 Mort de l'empereur Honorius.</p> <p>440-461 Léon 1^{er} pape.</p> <p>476 Fin de l'Empire d'Occident.</p> <p>493 Victoire de Théodoric sur Odoacre.</p> <p>526 Mort de Théodoric. Règle de saint Benoît.</p> <p>535 Les Byzantins en Sicile.</p> <p>541-552 Totila roi des Ostrogoths.</p> <p>555 Fin du royaume ostrogothique.</p> <p>568 Invasion lombarde.</p> <p>583 Mort de l'écrivain Cassiodore.</p> <p>590-604 Grégoire 1^{er} pape.</p> <p>615 Mort de saint Colomban à Bobbio.</p> <p>643 Édit de Rothari, rappelant les coutumes nationales des Lombards.</p> <p>713 Liutprand roi.</p> <p>749 Aistolf roi.</p> <p>751 Prise de Ravenne par les Lombards.</p> <p>754 et 756 Victoires de Pépin sur les Lombards : les Francs instaurent le premier État pontifical.</p> <p>774 Charlemagne, roi des Lombards.</p>	<p>409 Invasion des Alains, des Suèves et des Vandales.</p> <p>414 Les Wisigoths en Espagne.</p> <p>470 Hégémonie wisigothique.</p> <p>531 Avènement de l'Ostrogoth Theudis, qui lutte victorieusement contre les Francs et les Byzantins.</p> <p>550 Conversion des Suèves.</p> <p>567 Léovigild roi.</p> <p>589 Conversion de Reccared : les Wisigoths abandonnent l'arianisme et se convertissent au catholicisme.</p> <p>636 Mort de l'écrivain Isodore de Séville.</p> <p>654 Édit de Receswinth : suppression des différences juridiques entre Wisigoths et Romains.</p> <p>711 Invasion arabe.</p>	<p>406-407 La Grande Invasion des Alains, des Suèves et des Vandales.</p> <p>412 Les Wisigoths dans le sud de la Gaule.</p> <p>443 Installation des Burgondes en <i>Sapaudia</i> (Jura suisse et français).</p> <p>451 Défaite d'Attila aux champs Catalauniques.</p> <p>482 Avènement de Clovis.</p> <p>507 Victoire de Vouillé sur les Wisigoths.</p> <p>511 Mort de Clovis et partage du royaume entre ses 4 fils.</p> <p>534 Fin du Royaume burgonde.</p> <p>536 Les Francs en Provence.</p> <p>558-561 Clotaire 1^{er} réunifie la Gaule.</p> <p>561-584 Règne de Chilpéric 1^{er}.</p> <p>Vers 594 Mort de Grégoire de Tours.</p> <p>613 Clotaire II roi.</p> <p>628-639 Dagobert roi. La Gaule mérovingienne est réunifiée.</p> <p>714 Mort de Pépin d'Herstal.</p> <p>732 Bataille de Poitiers.</p> <p>751 Pépin roi. Avènement des Carolingiens.</p> <p>754 Mort du pape Boniface.</p>	<p>Vers 407 Évacuation des troupes romaines.</p> <p>450 Invasion des Angles et des Saxons. Les Bretons sont refoulés à l'ouest ou franchissent la Manche pour s'établir en Armorique.</p> <p>550 Reprise de l'offensive anglo-saxonne contre les Bretons.</p> <p>597 Le missionnaire Augustin en Angleterre. Conversion du roi Athelbert de Kent.</p> <p>617 Suprématie du royaume de Northumbrie.</p> <p>653 Suprématie de la Mercie.</p> <p>664 Synode de Whitby : le clergé celte reconnaît l'autorité de Rome.</p> <p>709 Mort du roi Aldhelm.</p> <p>735 Mort de Bède le Vénéérable.</p>

« Au temps des royaumes barbares... »

	PAGES
<i>La fin d'un empire</i>	14, 15
<i>Des peuples en mouvement</i>	16, 17
<i>L'ordre barbare</i>	18, 19
<i>Une société guerrière</i>	20, 21
<i>Armes et techniques de combat</i>	22, 23
<i>Clercs, moines et missionnaires</i>	24, 25
<i>Les malheurs du temps</i>	26, 27
<i>Croyances et pratiques magiques</i>	28, 29
<i>L'école des moines</i>	30, 31
<i>Les heures de la vie</i>	32, 33
<i>Du côté des femmes...</i>	34, 35
<i>Plaisirs et divertissements</i>	36, 37
<i>Les rites de la mort</i>	38, 39
<i>Les travaux et les jours</i>	40, 41
<i>Villages et grands domaines</i>	42, 43
<i>Cités et citadins</i>	44, 45
<i>Dans le quartier des artisans</i>	46, 47
<i>Forgerons et damasquineurs</i>	48, 49
<i>Carrières et grands chantiers</i>	50, 51
<i>Les marchands et les boutiquiers</i>	52, 53
<i>Par les routes et par les fleuves</i>	54, 55
<i>En mer</i>	56, 57
<i>A l'aube du Moyen Age</i>	58, 59



La fin d'un empire

A la veille des Grandes Invasions, l'Empire romain paraissait encore solide. D'abord centré autour de la Méditerranée, il s'étendait au IV^e siècle de l'Angleterre à l'Asie Mineure, et des rives du Rhin et du Danube jusqu'au nord de l'Afrique.

Attirés par ses richesses, les Barbares ont constamment menacé ses frontières, qu'ils sont même parvenus à franchir au III^e siècle. Mais Rome a résisté et des empereurs tout-puissants, tels Dioclétien (284-305) et Constantin (306-337), ont tiré, durant leur règne, la leçon de ces événements. Réorganisé sous leur impulsion, l'Empire est devenu une véritable forteresse : les camps militaires des frontières furent reconstruits et les villes protégées par de puissants remparts ; dans les campagnes, les fortifications se sont multipliées. Des tribus barbares ont conclu des traités avec Rome : établies sur des terres incultes proches des frontières, elles étaient chargées de leur mise en valeur et de leur défense.

Malgré sa civilisation brillante, l'Empire présente au IV^e siècle de graves signes de faiblesse. En Occi-

dent, l'augmentation des dépenses administratives et militaires exige des impôts toujours plus lourds. Pour y échapper, les grands propriétaires quittent les villes et se retirent sur leurs terres. La crise aggrave les inégalités sociales et provoque la multiplication des révoltes populaires.

L'immensité de l'Empire le rend de plus en plus difficile à gouverner et, en 395, il s'avère nécessaire de le partager en deux. Constantinople, autrefois appelée Byzance, devient la capitale de l'Empire romain d'Orient, qui subsistera jusqu'en 1453 ! L'Empire d'Occident garde Rome pour capitale, bien que ses empereurs préfèrent résider à Trèves, Milan ou Ravenne. Mais ses jours sont comptés : en 410, les Wisigoths, sous la conduite de leur roi Alaric, s'emparent de Rome.

La chaleur est accablante en ces derniers jours d'août 410. Depuis plusieurs heures déjà, les Wisigoths pillent méthodiquement Rome. Au forum, ils rassemblent leur butin et l'entassent sur des chariots. Les habitants qui n'ont pas pu fuir ou se réfugier dans les églises sont emmenés en esclavage.



Les Bagaudes, bandes de paysans affamés et d'esclaves révoltés, viennent d'attaquer une riche villa gallo-romaine en Aquitaine. Prévoyant, le maître du domaine a recruté des mercenaires. Ces guerriers expérimentés n'ont aucun mal à repousser les assaillants, mal armés et inorganisés.



Du haut de leur fortification du Mont-Vireux, dans les Ardennes, des soldats surveillent le trafic des bateaux marchands sur la Meuse. Ces guerriers auxiliaires, d'origine germanique, ont été recrutés par l'autorité romaine car les effectifs militaires sont insuffisants en cette période de troubles.

Vers 330, l'empereur romain Constantin et son état-major inspectent le camp militaire de Drobeta. Établi sur la rive du Danube, en Roumanie actuelle, cette puissante forteresse vient d'être restaurée après avoir été abandonnée aux Barbares pendant une soixantaine d'années. Le pont aux



Au Mans, on achève la construction d'un puissant rempart de briques et de pierres, comportant de nombreuses tours semi-circulaires. Les matériaux sont hissés à l'aide d'appareils de levage, appelés « chèvres ». La ville pourra désormais résister à l'assaut d'éventuels Barbares.

vingt piles de pierre et de brique a été également remis en service. Situé à l'embouchure du défilé des Portes de fer, il avait été démantelé pour empêcher les Barbares de passer sur la rive romaine du fleuve, aujourd'hui en Yougoslavie.





Des peuples en mouvement

De tous les peuples barbares voisins de l'Empire romain, les Germains se sont toujours montrés les plus menaçants. Depuis la fin de la République, ils n'ont cessé de lancer, sur les frontières du Rhin et du Danube, des raids meurtriers toujours repoussés, non sans mal parfois.

Au IV^e siècle pourtant, le monde germanique connaît un calme relatif. Se sentant moins menacés, les Romains s'accoutument aux Barbares : ils les engagent comme mercenaires et les accueillent par tribus entières en tant qu'alliés. Des liens économiques et même culturels se nouent entre ces deux mondes si différents. Mais cet équilibre, fragile, ne tarde pas à être complètement ébranlé par l'arrivée des Huns. Ces nomades d'origine asiatique, attirés par les richesses de l'Occident, pénètrent en Europe en 370. Redoutables cavaliers, maniant avec adresse l'épée, l'arc et le lasso, ils n'ont aucun mal à bousculer les Germains sédentarisés : ils provoquent directement ou indirectement leur fuite par peuples entiers à travers l'Europe. Certains sont entraînés fort loin

par vagues successives : les Wisigoths quittent le Sud de la Russie pour la Gaule, puis l'Espagne ; Alains, Suèves et Vandales abandonnent l'Europe centrale et parviennent jusqu'en Espagne et en Afrique du Nord. D'autres peuples font moins de chemin : venus de Germanie, les Francs, les Burgondes et les Alamans s'établissent dans le Nord et l'Est de la Gaule ; les Angles, les Saxons et les Jutes franchissent la mer du Nord pour s'installer en Grande-Bretagne.

Tous ces peuples se sont attachés à fonder des royaumes, là où s'achevait leur voyage. Certains furent éphémères. D'autres, se maintinrent plus longtemps. Quelques-uns enfin donnèrent naissance aux États modernes : ce fut le cas des royaumes franc et anglo-saxon.

Le Rhin est gelé. La rigueur exceptionnelle de l'hiver 406 prive temporairement le monde romain occidental de sa plus précieuse frontière naturelle. Profitant des circonstances, des hordes de Vandales, de Suèves, d'Alains et de Burgondes franchissent le fleuve le 31 décembre, en prenant soin d'éviter la ville fortifiée de Mayence, dont la garnison défend le pont du Rhin.



En ce mois de mai 429, le petit port de Tarifa, situé à la pointe sud de l'Espagne, connaît une agitation inhabituelle. Dans le plus grand désordre, 80 000 Vandales s'y embarquent pour l'Afrique du Nord dont ils convoitent les richesses. Tous les bateaux disponibles ont été réquisitionnés. Les

guerriers et leurs familles s'y entassent avec les bagages et le butin amassé en Gaule et en Espagne, sans oublier les chevaux. L'inconfort est grand, mais le temps est beau et la traversée du détroit de Gibraltar n'est que de courte durée.



Au mois d'avril 568, un long cortège de piétons et de chariots, escorté par de nombreux guerriers, chemine à travers la plaine hongroise. À sa tête chevauche Alboin, roi des Lombards, accompagné de son porte-étendard. L'horizon est en feu car ses hommes ont pris soin d'incendier récoltes et

villages avant de partir. Plutôt que d'abandonner ces richesses à leurs anciens alliés Avars, devenus trop menaçants, ils ont choisi de s'établir en Italie, dont les terres hospitalières sont mal défendues par l'armée byzantine.

En 448, l'ambassadeur de Byzance est reçu par Attila. Témoin de l'entrevue, l'écrivain grec Priscos (à droite) en a laissé un récit détaillé. Situé au cœur de la plaine hongroise, le palais royal, tout en bois, est orné de tapis de laine et de riches étoffes. A la différence de ses courtisans, le roi des

Huns est sobrement vêtu, mais tous portent des armes et des ceintures rehaussées d'or et de pierres. L'épouse préférée du souverain, accompagnée d'une suivante grecque, assiste à l'entrevue. Un somptueux dîner, servi à la manière romaine, a été préparé.





L'ordre barbare

Avec la naissance des royaumes barbares prend fin la période d'anarchie qui avait accompagné les Grandes Invasions. L'ordre règne à nouveau, même s'il est différent de celui de l'ancien Empire romain d'Occident. Les rois, à l'origine « chefs de guerre » élus par leurs guerriers, deviennent rapidement des souverains héréditaires au pouvoir absolu.

Le « palais » est le siège du gouvernement des rois barbares, auquel appartiennent de grands dignitaires : maire du palais, connétable ou sénéchal. D'abord fixé dans la capitale du royaume, le palais devient peu à peu itinérant, comme la cour.

L'administration et la diplomatie nécessitent la rédaction d'actes nombreux, préparés sans relâche dans les bureaux du palais par les scribes et les notaires, surveillés par les référendaires. En province, le comte représente le roi : il exerce des fonctions administratives, juridiques, fiscales et militaires.

Le trésor public se confond désormais avec la fortune personnelle du roi. La levée des impôts directs est de plus en plus difficile, et les ressources

royales proviennent du revenu des domaines royaux, du butin, des tributs imposés aux peuples soumis, de la frappe de la monnaie, des droits de justice et de divers péages et taxes.

Si l'on continue pour un temps à juger selon le droit romain, les Barbares imposent peu à peu le droit germanique. Le tribunal est formé d'hommes libres du comté. Ce n'est pas aux accusateurs à démontrer la culpabilité de l'accusé, mais à celui-ci de faire la preuve de son innocence. Reconnu coupable, le Barbare fait rarement l'objet d'un châtement corporel : il est en général condamné à payer avec sa famille une amende de compensation, dont le montant est partagé entre le roi et la victime ou sa famille.

Le tribunal (ou *mallus*) est réuni car un meurtre a été commis au village. Une jeune parente de la victime, encouragée par sa famille, accuse violemment un homme dont la réputation est mauvaise. Le suspect, soutenu par les siens, tente de faire la preuve de son innocence. Le comte du lieu et un notable du village font office de juges.



Afin de prouver son innocence, cet homme a décidé de faire appel aux « ordales ». Il a choisi l'épreuve du feu. Devant ses accusateurs, il puise dans le brasero des charbons ardents qu'il va placer sur sa poitrine nue. S'il est épargné par la brûlure, il sera reconnu innocent.



Au palais royal, l'activité est intense dans les bureaux des scribes. C'est là que sont préparés les documents administratifs nécessaires à la bonne marche du royaume. Un rédacteur est en train de recopier soigneusement sur parchemin un acte rédigé sur papyrus et revêtu du sceau royal.



L'émeute gronde à Limoges, où le référendaire Marcus est venu collecter l'impôt. La foule brûle les livres de comptes et tente de molester le percepteur terrorisé. Attiré par tout ce tumulte, l'évêque prend la défense

du pauvre Marcus et parvient à calmer les esprits échauffés. Il est plus maître de la cité que le comte de Limoges, pourtant responsable de la police.

En ce jour de 561, les visages de Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert sont graves. Leur père, le roi Clotaire, vient de mourir. Selon l'usage ancestral des Francs, les frères doivent se partager le royaume, comme si

c'était un patrimoine familial. Pour éviter d'interminables discussions, les parts sont tirées au sort. Une fois encore, et pour de longues années, le royaume de Clovis a perdu son unité territoriale.





Une société guerrière

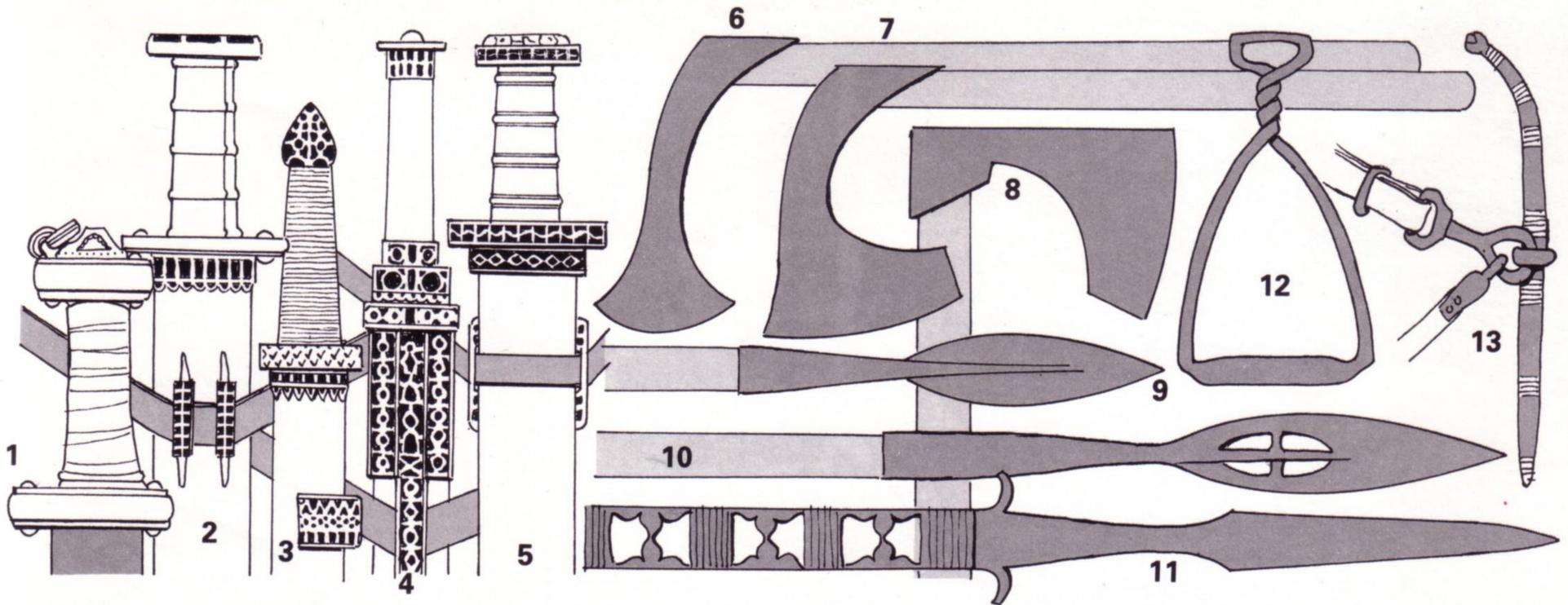
A l'époque romaine, les guerres étaient faites par des armées permanentes composées de soldats de métier. Tel n'est plus le cas dans les royaumes barbares, où les Grandes Invasions ont provoqué la diffusion de nouvelles habitudes guerrières, de tradition germanique. En effet, le roi barbare est avant tout un « chef de guerre ». Pour lui et pour ses guerriers, la guerre est un sport dangereux et stimulant, mais aussi l'occasion de s'enrichir grâce au butin pris à l'adversaire. Bien souvent aussi, la guerre est une nécessité quand il faut se défendre contre des voisins menaçants ou annexer les nouveaux territoires dont ils ont besoin pour survivre.

A l'exception de sa garde personnelle, formée de soldats de profession, le roi barbare ne dispose pas d'une armée régulière. Lorsqu'il décide de partir en guerre, au printemps, car on ne combat pas l'hiver, il fait convoquer par ses comtes tout ou partie des hommes libres de son royaume. Les guerriers doivent s'équiper à leurs frais et subvenir à leur entretien durant toute la durée de la campagne.

Ce mode de recrutement des soldats n'allait pas sans difficultés, car beaucoup d'hommes libres n'avaient pas de revenus suffisants pour constituer un équipement guerrier satisfaisant. Dans bien des cas, les rois furent donc contraints de ne faire appel qu'aux riches. Ceux-ci prirent l'habitude de recruter une escorte de guerriers dont ils assuraient l'équipement et l'entretien, soit directement, soit par le revenu des terres qu'ils leur confiaient.

Ainsi se sont noués peu à peu des liens de dépendance personnelle et guerrière entre des hommes libres et des personnages puissants : c'est l'origine lointaine des « liens d'homme à homme » entre seigneurs et vassaux, qui caractériseront au Moyen Âge la société féodale.

Le roi anglo-saxon Raedwald remet solennellement à un seigneur allié une épée d'apparat dont le pommeau est orné de deux anneaux d'argent enchaînés : ce sera désormais le symbole de leur alliance guerrière. Coiffé de son casque à masque humain et revêtu du traditionnel manteau saxon, Raedwald porte le lourd sceptre royal, dont la base repose sur son genou gauche. Son enseigne, en fer, a été plantée à sa droite, tandis qu'à sa gauche, un jeune écuyer porte sa hache de fer et son bouclier.



Les chefs barbares portent des épées d'apparat (2 à 5) dont la poignée et le fourreau sont rehaussés de feuilles d'or et de grenats cloisonnés. D'autres épées (1), moins luxueuses, possèdent cependant un pommeau à anneaux et une garde en argent. Les haches de jet ou francisque (6) et les haches d'armes (7, 8) sont surtout utilisées par les Francs. Les fers de lances (9 à 11) sont de formes variées : ils sont parfois ajourés chez les Lombards

d'Italie (10), de même que les douilles de certaines lances à crochets des Alamans (11). Sous l'influence des peuples nomades, l'étrier (12) est introduit en Occident dès le cours du VII^e siècle. Les mors des chevaux (13) font l'objet d'une ornementation soignée : ainsi la branche de ce mors alémanique en fer damasquiné.

À défaut de véritables uniformes militaires, les armées des différents royaumes barbares ont connu des modes guerrières bien distinctes selon les peuples et les époques. Nomades asiatiques, les Huns (1) et les Avars (2-3) sont de remarquables cavaliers. L'arc est leur arme préférée : ils sont les seuls à pouvoir s'en servir à cheval. Goths (4), Alamans (5), Lombards (6) et Francs (7) sont avant tout des fantassins, même s'ils

peuvent se déplacer à cheval. En général, seuls les chefs sont dotés d'un armement défensif : casque, bouclier rond et exceptionnellement cuirasse en lames de fer. Les armes offensives sont représentées par l'épée longue, le sabre court à un seul tranchant ou scramasaxe (5-7), la hache et la lance. Plus qu'une arme de jet, l'angon des Francs, sorte de javelot au long fer (7), est la marque du commandement.



Cavalier hun, V^e siècle

Cheval avar, VII^e siècle

Guerrier lombard, VII^e siècle

Guerrier franc, vers 500.

Cavalier avar, VIII^e siècle

Guerrier goth, V^e siècle

Guerrier alaman, VII^e siècle



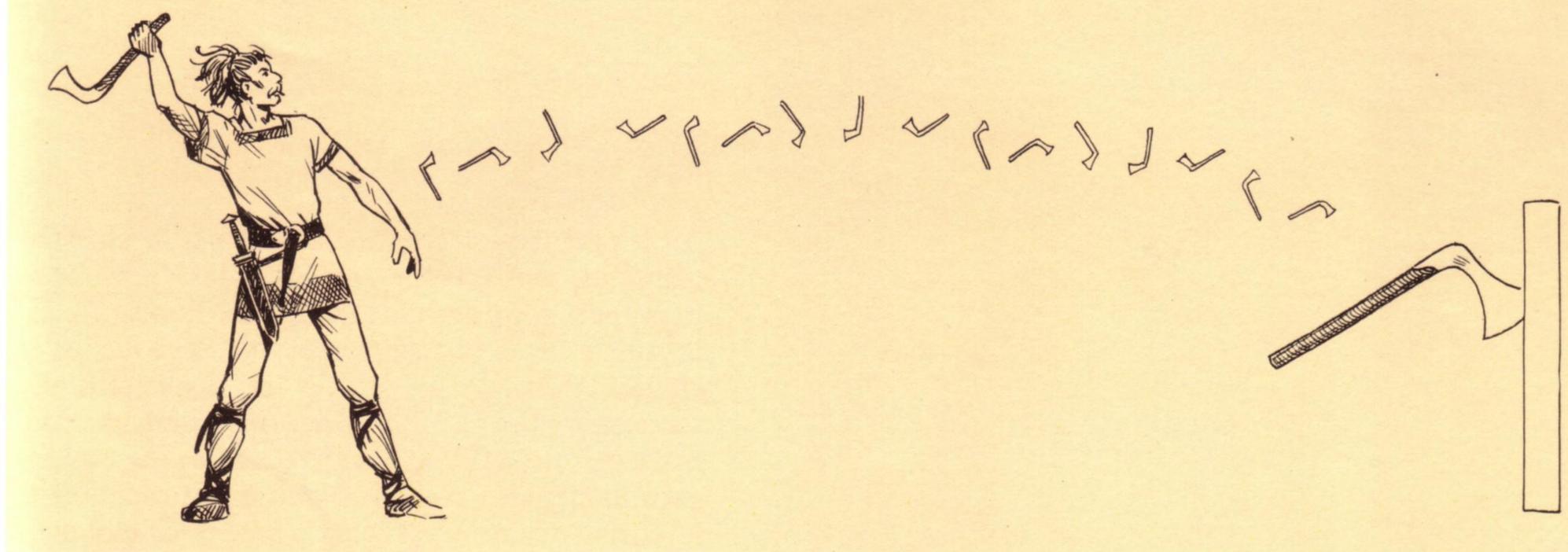
Armes et techniques de combat

L'armement a varié selon les époques, les peuples et le rang social des guerriers. Celui des Francs, des Alamans, des Lombards, des Saxons et Anglo-Saxons et des Avars est le mieux connu, car ces peuples avaient coutume d'enterrer les guerriers avec leurs armes.

L'armement offensif comporte la hache, la lance, l'épée longue, le sabre et l'arc. Les Francs surtout, jusque vers 600, combattent avec des haches. Les lances présentent une grande diversité de formes : lourdes piques de fantassins, lances plus légères des cavaliers, javelots, etc. Très proche du *pilum* romain, l'angon est une arme de jet des Francs : son fer, aussi long que sa hampe de bois, se termine par une pointe de harpon. L'épée à double tranchant et lame damassée (*spatha*) est aussi bien portée par les cavaliers que par les fantassins. Le scramasaxe, lourd sabre à un seul tranchant, devient l'arme la plus courante du VII^e siècle. Quant à l'arc, il est l'arme de prédilection des peuples de cavaliers, tels les Huns et les Avars.

L'armement défensif, rare chez les Barbares, appartient habituellement aux chefs : casques de fer décorés de bronze, et cuirasses recouvertes d'écailles de fer, importées d'Orient ; boucliers ronds de bois à cache-poing de fer (*umbo*), parfois ornés de bronze. A l'époque barbare, la guerre de siège pratiquée dans l'Antiquité n'a pas disparu : on en connaît encore les principes et on sait fabriquer des machines d'assaut, comme les béliers. Les grandes batailles sont exceptionnelles : il s'agit le plus souvent d'escarmouches ou de coups de main reposant sur l'effet de surprise. Jusqu'au VI^e siècle, les batailles consistent en une mêlée confuse, avec succession de combats individuels. Plus tard, lorsque les batailles deviennent rangées, l'armement se réduit et s'uniformise. Seuls les Goths, les Lombards, les Alamans et les Vandales possèdent alors une véritable cavalerie légère.

Vers 430, la bataille fait rage entre Huns et Burgondes. Non loin de Worms, sur la rive droite du Rhin, l'arrière-garde burgonde a été surprise par les cavaliers huns qui chargent impitoyablement. Après avoir lancé une pluie de flèches, les Huns attaquent les Burgondes au fouet et au lasso. Leur roi Guntarius est tué.



Le lancer de la francisque, redoutable hache de jet des Francs, est un art difficile qu'il faut longuement apprendre pour bien le pratiquer. En effet, une fois lancée, l'arme tourne dans l'air et son tranchant ne peut frapper une

cible qu'à une distance précise pour chaque hache. Au combat, le guerrier doit donc être capable d'estimer cette distance presque instinctivement pour toucher son adversaire.

Sous l'œil expert et critique des intendants, les meilleurs cavaliers du domaine procèdent au dressage des chevaux d'apparat et de guerre du roi. Ce haras royal, situé près de Tours, est en effet l'un des plus réputés du royaume mérovingien.

En 539, l'armée franque vient de franchir les Alpes et pénètre en Italie. À sa tête chevauchent les ducs Butilin et Leuthari, que le roi mérovingien Théodebert a chargé de combattre le général byzantin Narsès. La colonne de fantassins francs est encadrée par des chefs montés à cheval.



Clercs, moines et missionnaires

Au moment des Grandes Invasions, le christianisme est surtout implanté dans les villes, dont la plupart sont des chefs-lieux de diocèse : c'est là que s'élève la cathédrale, où l'évêque et le clergé célèbrent les offices et dispensent les sacrements de l'Église (baptême, eucharistie, mariage, etc.). Dans leur ensemble, les campagnes demeurent païennes. Peu à peu cependant, le christianisme s'y répand, et des églises sont construites dans les bourgs les plus importants (*vici*).

Si certains peuples barbares sont païens et croient encore à de nombreux dieux à cette époque, d'autres se sont déjà convertis au christianisme, tels les Goths, les Burgondes, les Lombards ou les Vandales. Ils ne sont pas pour autant soumis à l'autorité du pape, car ils ont adopté l'arianisme. Cette doctrine hérétique, élaborée par le prêtre Arius vers 300, niait la divinité du Christ.

Dès leur origine les royaumes barbares deviennent, par l'action de l'Église, des terres de mission. La conversion spectaculaire des princes par de grands évêques, comme celle de Clovis par saint Remi de Reims, entraîne parfois celle de tout un peuple, qu'il soit païen ou arien. Au VIII^e siècle, tous les royaumes ont adopté la religion chrétienne. Néanmoins, de nombreuses pratiques païennes subsistent dans les régions les plus reculées, que les évêques condamnent lors des conciles qui les rassemblent régulièrement.

Fondés par centaines, les monastères jouent un rôle déterminant dans la christianisation. Beaucoup d'entre eux sont dus à des moines irlandais, tels saint Gall ou saint Colomban. Partageant leur temps entre la prière, l'étude et le travail manuel, les moines suscitent les conversions par l'exemple qu'ils donnent et l'aide qu'ils apportent aux populations rurales.

Pieds nus et la barbe gelée, grelottant, saint Walfroy passe chaque jour de longues heures au sommet de la colonne qu'il a érigée sur cette colline des Ardennes, à proximité d'une antique statue de Diane. C'est le moyen trouvé par le missionnaire lombard pour prêcher l'Évangile et détourner les païens de leur idole.

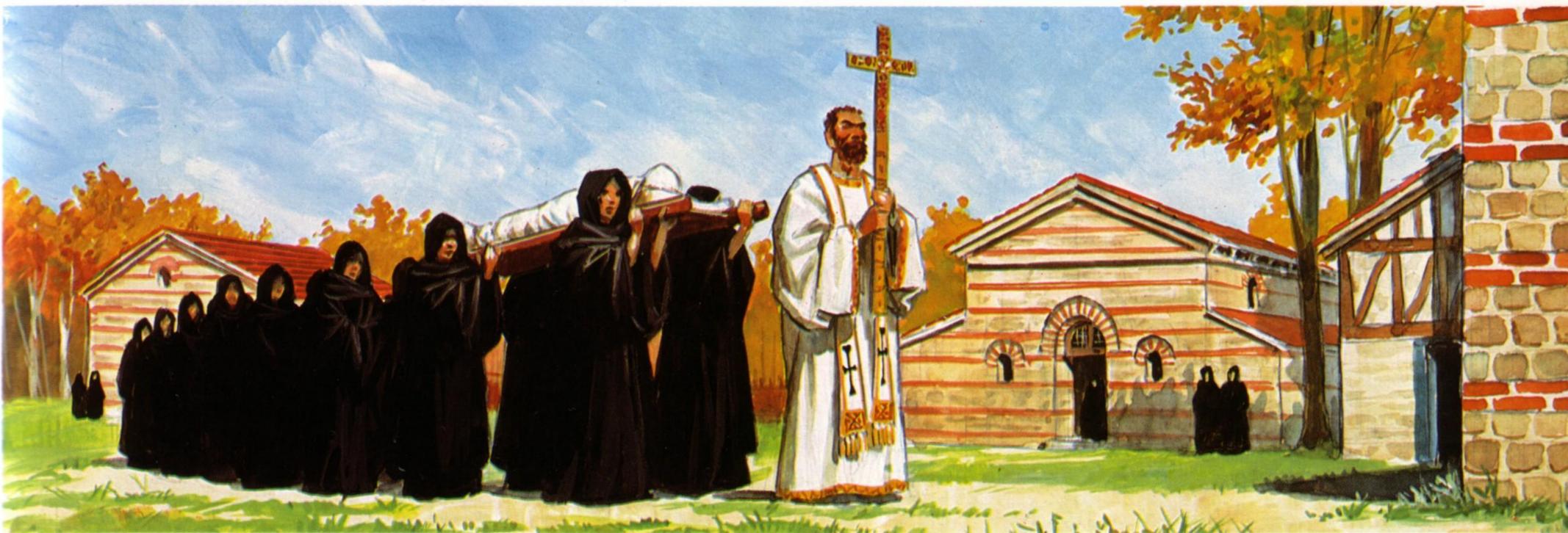




Les corps ensanglantés de saint Boniface et de ses compagnons gisent sur une plage de Germanie, au bord de la mer du Nord. Leur campement vient d'être attaqué par une bande de Frisons, peuple dont le missionnaire avait entrepris l'évangélisation au péril de sa vie.



Devant la cour de Northumbrie réunie au palais, deux orateurs s'affrontent : un grand prêtre païen et le missionnaire Paulin. Le roi Erwin a promis en effet que le vainqueur de ce singulier duel déciderait de la religion de son peuple. Paulin, de l'avis de tous, est jugé le meilleur.

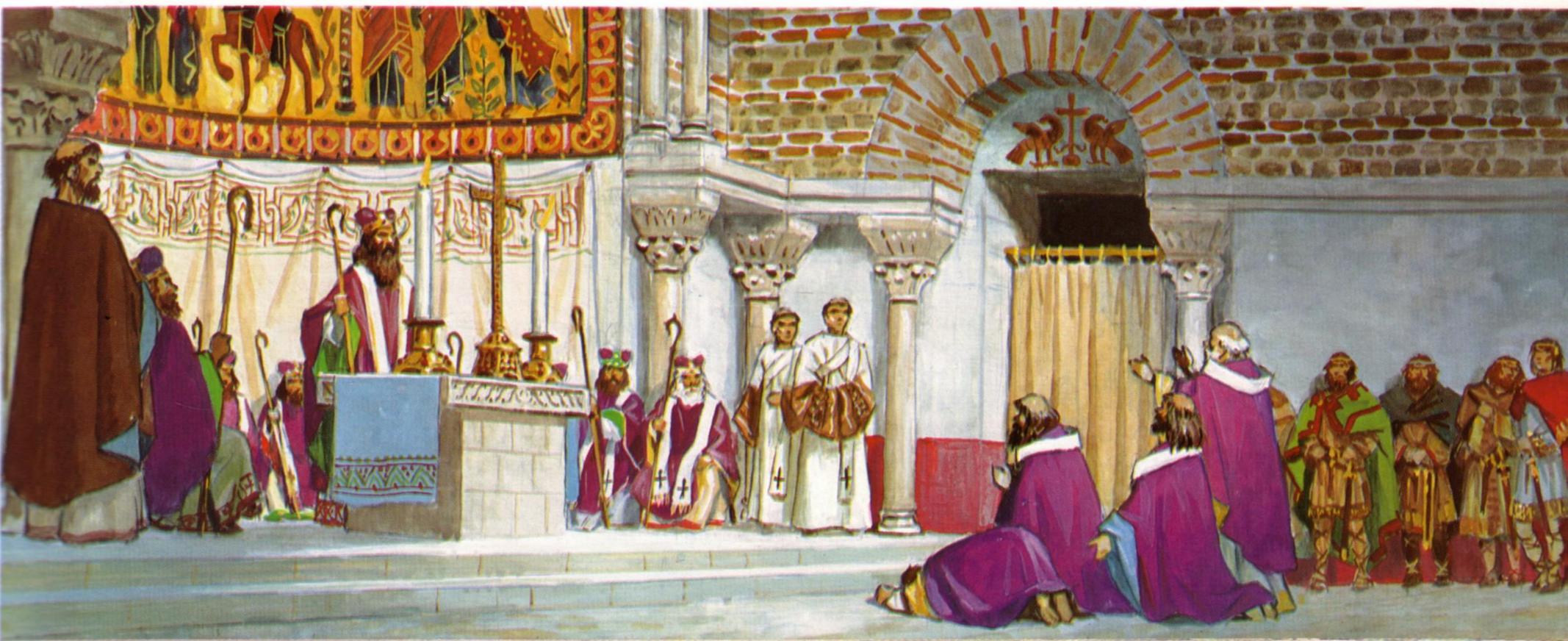


Le monastère de Nivelles, en Belgique, est en deuil : une religieuse vient de mourir. À l'issue des funérailles, la procession se dirige vers l'église Saint-Pierre (à droite), lieu de sépulture des religieuses. Le corps de la défunte, enveloppé dans un linceul, est transporté sur un brancard. Le

monastère possédait deux autres églises, comme c'était alors l'usage : Notre-Dame, l'église principale des sœurs (au milieu) et Saint-Paul (à gauche), réservée aux clercs desservant le monastère et aux fidèles des alentours.

Une cérémonie importante est en train de se dérouler dans la cathédrale d'Orléans. En cette année 511, un concile réunit les évêques de Gaule et la cour devant lesquels le clergé arien de l'ancienne Aquitaine wisigothique,

conquis en 507, abjure solennellement son hérésie. Prosternés, les clercs implorant la clémence de l'Église et proclament leur adhésion au catholicisme, religion du royaume mérovingien depuis le baptême de Clovis.





Les malheurs du temps

« Parce que toutes choses vont chaque jour de mal en pis, voilà que déjà la fin des temps est proche. » C'est l'inscription que l'on peut lire à Poitiers dans le tombeau de l'abbé Mellebaude, mort au VII^e siècle. Comme beaucoup de ses contemporains, cet homme fut frappé par les malheurs de son époque. Il y vit, comme beaucoup d'autres, l'annonce de la fin du monde ! Avec le recul des siècles, il faut pourtant admettre que les royaumes barbares ne semblent pas avoir connu de fléaux plus nombreux ou pires que ceux qui ont marqué l'Antiquité ou le Moyen Âge. Cependant, les catastrophes naturelles ont des conséquences dramatiques pour des populations dont l'agriculture est la principale ressource. Des pluies diluviennes, de violentes averses de grêle, un gel prolongé ou encore plusieurs semaines de sécheresse compromettent ou même anéantissent les futures récoltes. Invasions soudaines de sauterelles ou épidémies du bétail ne sont pas moins redoutables. A chaque fois, c'est la disette ou la famine, car les réserves sont faibles et les denrées alimentaires

circulent peu ou mal. On voit alors des familles abandonner les enfants qu'elles ne peuvent nourrir. La maladie et la mort font partie du quotidien pour des populations souvent affamées, qui ignorent tout des règles de l'hygiène. Les plus jeunes et les vieillards sont les premiers frappés. Et les pires fléaux sont les épidémies de peste, de dysenterie ou de variole, qui dépeuplent des régions entières. La violence, elle aussi, est chose courante. On mutile et on tue pour des motifs aussi anodins que divers, et jusqu'à l'intérieur des églises. L'aristocratie donne l'exemple par de véritables vendettas familiales. Quant aux guerres, elles sont incessantes : conflits entre peuples, mais aussi et surtout guerres civiles, comme en Gaule mérovingienne.

Assiégée depuis deux semaines, la ville de Comminges résiste vaillamment aux armées du roi Gontran. Du haut de son cheval, le duc Leudégisèle encourage ses troupes. À l'aide de lourds béliers montés sur roues et couverts de planches, les soldats tentent d'enfoncer une des portes de la ville. Du haut des remparts, les habitants précipitent des pierres sur les machines de siège et déversent de la poix enflammée et de la graisse bouillante.



Accoudé au chancel, balustrade de pierre sculptée séparant le clergé des fidèles, le prêtre annonce qu'un nouveau-né a été abandonné à la porte de l'église. Un couple se présente et accepte de l'élever. Si l'enfant n'est pas réclamé dans les dix jours, il deviendra l'esclave de sa famille adoptive.



En cette nuit de l'année 585, l'île de la Cité, à Paris, est en feu. L'incendie a pris non loin du Petit-Pont. Il se propage si rapidement vers l'autre rive que rien ne peut l'arrêter : tout sera détruit, à l'exception de la cathédrale Saint-Étienne et des églises, construites en pierre.



Les récoltes ont été mauvaises et les réserves sont maintenant épuisées. La famine règne pour de longs mois. Dans la forêt, un homme gratte le sol pour trouver quelques racines qui nourriront maigrement sa famille.



Prétextat, évêque de Rouen, a laissé tomber sa crosse et s'est effondré sur son siège. Sous le regard horrifié des clercs, un homme vient de le poignarder à mort en plein office de Pâques. Le meurtrier s'échappe dans la cathédrale sans que personne tente de l'arrêter.

Un pan de la montagne a glissé soudainement, ensevelissant le fort de Taurédunum, en Suisse, et barrant l'étroite vallée du Rhône. Le fleuve a

débordé jusqu'à Genève, emportant des villages entiers. Tous les habitants n'ont pu fuir à temps. Le bétail a péri et les récoltes sont anéanties.



Croyances et pratiques magiques

Si la foi des nouveaux convertis au christianisme est vive et sincère, les anciennes croyances subsistent, plus ou moins apparentes. L'Église, pour s'imposer, doit donc tout à la fois lutter contre des croyances qu'elle désapprouve et accepter des pratiques anciennes solidement enracinées.

Dans les campagnes, les paysans vénèrent toujours les lieux sacrés : sources, arbres, montagnes ou pierres levées. Peu à peu, la religion chrétienne, par l'action des prêtres, des religieux et des missionnaires, prend possession de ces endroits privilégiés, qui deviennent des lieux de pèlerinage. Un peu partout, on célèbre encore des fêtes païennes qui perpétuent celles de l'Antiquité : solstices, éclipses de Lune ou grandes heures du travail de la terre. L'Église s'efforce de christianiser peu à peu ces pratiques en leur substituant des fêtes religieuses.

L'art de la divination est encore fort prisé. L'Église le condamne lorsqu'il est pratiqué par des devins, mais se réserve le droit d'interroger les saints par la prière et les livres sacrés ! Elle craint tout particuliè-

rement et combat sans cesse le recours aux pratiques magiques, qui, selon elle, risque de faire perdre leur âme aux hommes. Elle condamne également tous ceux qu'elle soupçonne de commerce avec le Diable : devins, jeteurs de sort, sorcières, qu'elle livre à la torture ou au bûcher.

Le christianisme est ainsi fortement coloré par des survivances païennes, dont certaines vont subsister pendant des siècles. Les pratiques funéraires en témoignent tout particulièrement : objets placés près du mort, offrandes alimentaires, oboles funéraires, repas pris en famille sur les tombes.

Les reliques des saints, parfois utilisées comme simples amulettes, sont l'objet d'un culte de plus en plus répandu : on leur attribue le pouvoir de guérir, qui s'étend au tombeau du saint tout entier ou à l'eau qui coule à proximité.

C'est la fête à Autun ! Pour obtenir d'abondantes récoltes, les habitants de la ville promènent dans les champs et dans les vignes des alentours la statue de la déesse Bérécyntia. Elle est placée sur un char à bœufs. On chante et on danse tout autour, avant de festoyer tard dans la nuit.





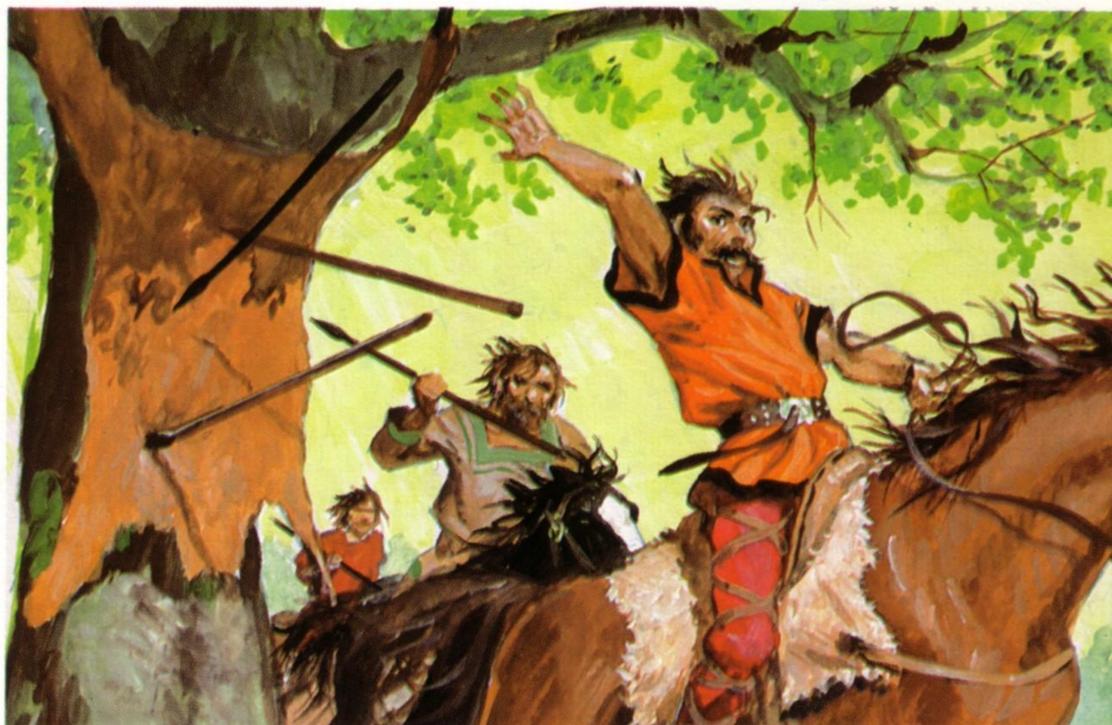
Inquiet, cet homme consulte en cachette une vieille femme qui, dit-on, sait prédire l'avenir. Que va-t-elle lire dans les cendres du foyer qu'elle remue lentement avec son bâton ?



Ces trois femmes de Paris sont condamnées à être brûlées vives. La reine Frédégonde, épouse de Chilpéric, les a accusées de sorcellerie. Elle les rend responsables par leurs maléfices de la mort de son jeune fils Thierry.



Rassemblés pour trois jours sur les rives du lac sacré près du mont Helarius, en Auvergne, les paysans précipitent dans ses eaux de nombreuses offrandes : pain, fromage, cire, étoffes. Ils sacrifient aussi des animaux.



Non loin de Bénévent, en Italie, ces cavaliers lombards respectent une coutume ancestrale. Passant au galop, ils jettent un javelot par-dessus leur épaule et tentent de percer la peau d'une bête qui est suspendue à l'arbre sacré. Ils mangeront ensuite les morceaux qui s'en sont détachés.

Il faut parfois patienter de longues heures pour atteindre le tombeau de saint Martin, dans le chœur de la grande basilique qui s'élève près de Tours. Le sarcophage de pierre est placé bien en vue sur une estrade. Guidés par

des clercs, les pèlerins franchissent un à un la barrière de bois. Chacun veut toucher la pierre du tombeau ou le drap qui le recouvre pour obtenir de saint Martin une grâce ou la guérison.





L'école des moines

C'est à l'école de la paroisse que beaucoup d'enfants de milieu populaire apprennent les rudiments du savoir : un prêtre leur enseigne la lecture, l'écriture et surtout les psaumes qu'ils doivent inlassablement répéter. D'autres enfants sont confiés tout jeunes par leurs parents à un monastère qui les prend complètement en charge. Moinillons et petites nonnes apprennent d'abord la règle et l'obéissance, puis la grammaire, le chant, les textes sacrés et la liturgie.

Les jeunes aristocrates barbares reçoivent une éducation très différente, — avant tout sportive et militaire. On leur enseigne les chants légendaires, qui célèbrent les faits d'armes des héros nationaux, et on les encourage à suivre leur exemple. Les plus doués deviennent écuyers du prince, fonction qui leur ouvre de brillantes carrières, administratives ou militaires.

Avec la chute de l'Empire romain disparaissent les écoles publiques où enseignaient les maîtres de grammaire et de rhétorique. La culture classique est désormais réservée à une élite de clercs, de moines et

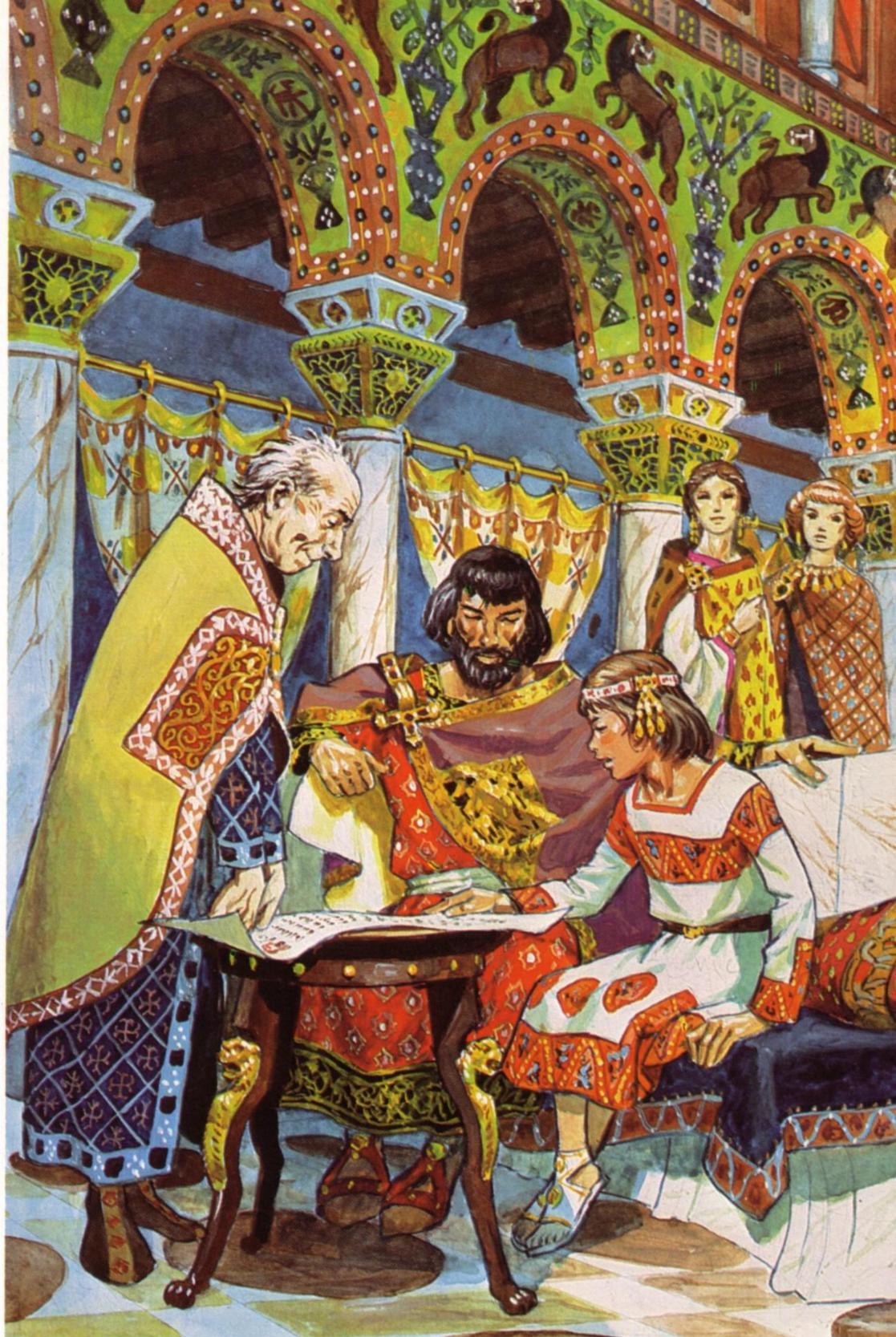
d'aristocrates, bien que l'usage de la langue latine se généralise. Les grandes familles d'origine romaine continuent en effet à donner à leurs enfants des précepteurs particuliers, instruits dans les belles-lettres. Cependant, sous l'influence de l'Église, la pédagogie change : on se soucie moins maintenant de former de beaux esprits que d'élever vers Dieu l'âme des élèves, dans la discipline et l'obéissance.

La culture antique, combattue par l'Église, conserve néanmoins un grand prestige. À partir du VI^e siècle, l'Église encourage la production et la diffusion des textes sacrés, des livres liturgiques et des vies de saints, qui sont sans cesse recopiés et étudiés dans tous les grands monastères d'Occident.

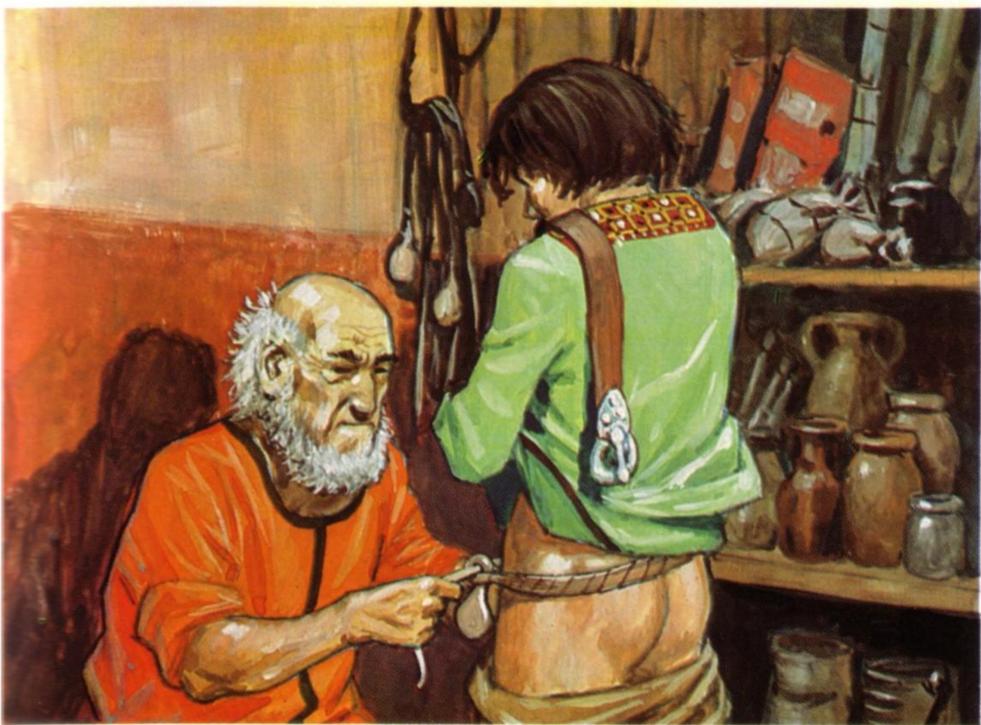
Comme chaque été, le moine Valère a transformé en école son ermitage du Bierzo, dans les Asturies. Il y accueille pour quelques semaines de nombreux enfants de la région, qui lui sont confiés par leurs parents. On y apprend à lire et à écrire. Des tablettes de bois recouvertes de cire, que l'on grave avec un stylet, servent de cahiers de brouillon.



Chaque jour, ce moine de l'abbaye de Corbie passe de longues heures à son pupitre. Après avoir tracé sur la feuille de parchemin des lettres en forme d'animaux fantastiques, il les enlumine à l'aide de couleurs vives. Rien n'est trop beau pour illustrer cette nouvelle copie d'un livre de saint Augustin.



L'empereur romain d'Orient Léon I^{er} est fort satisfait : le jeune Théodoric, auprès duquel il est assis, est un élève très doué. Il convient également de féliciter son précepteur, Flavius Ardabur Aspar. L'éducation princière du futur roi des Ostrogoths, en otage à Byzance depuis l'âge de 8 ans, est en bonne voie.



Munégisile essaye le bandage herniaire que le médecin lui a recommandé de porter. Il faut adapter avec précision cet appareil médical sur le patient si l'on veut soulager efficacement la douleur. La hernie est comprimée par un tampon de tissu qu'une lame de fer, fortement serrée par une lanière de cuir, applique sur l'aîne.

Désireux de remercier Dieu pour avoir exaucé un vœu ou tout simplement soucieux de leur éducation religieuse, les parents de ces jeunes garçons ont choisi de les placer dans un monastère. La vie n'est pas trop dure pour

ces « moines-enfants » car il y a de bons moments de récréation après la prière, l'étude et le chant.





Les heures de la vie

Comme auparavant dans l'Empire romain, le chef de famille dispose sur les siens d'un pouvoir absolu, qui inclut le droit de vie et de mort. L'existence de chacun est donc d'abord déterminée par les choix du père, eux-mêmes dictés par l'intérêt de la famille, cellule de base de la société.

L'enfance est toujours une étape très courte dans la vie du jeune barbare que l'on souhaite voir devenir le plus vite possible adulte. Élevé par sa mère ou par une nourrice, l'enfant garde les troupeaux ou fréquente l'école, tout en appréciant les sports violents et les jeux de plein air.

La première majorité des garçons est fêtée dès quinze ans chez les Burgondes et les Anglo-Saxons, quatorze ans chez les Wisigoths et douze ans chez les Francs : c'était l'âge de la remise des armes dans la société germanique primitive.

Dans les familles païennes, le nouveau-né reçoit son nom dès le huitième jour après sa naissance : il lui est donné par la personne qui le porte solennellement au bain. Chez les chrétiens, le baptême n'inter-

vient le plus souvent qu'à l'adolescence. Lavé du péché originel et béni de Dieu, le jeune chrétien a désormais un parrain qui remplacera son père si celui-ci meurt avant l'âge.

Le mariage marque l'entrée réelle du jeune barbare dans la société des adultes. Il est précédé par les fiançailles dont l'importance est très grande ; car les deux familles s'accordent sur les termes du contrat de mariage, parfois au prix d'un véritable marchandage. Les sentiments des fiancés entrent rarement en ligne de compte, surtout ceux des filles qui sont souvent fort jeunes. Les noces peuvent se dérouler beaucoup plus tard. A l'issue de la bénédiction nuptiale par le prêtre, chez les chrétiens, la jeune femme est conduite dans la maison de sa nouvelle famille.

Sous l'œil attendri de leurs familles, Amalric et Deotéria échangent le baiser traditionnel, qui rend leurs fiançailles officielles. Selon l'usage, le jeune homme a passé un anneau d'argent au doigt de la jeune fille. Il lui a offert des bijoux, quelques friandises et... une paire de pantoufles. Il a également remis à son futur beau-père une bourse représentant l'achat symbolique de sa fiancée.



Au moment de la bénédiction nuptiale. Chrodulf et Childegonthe, agenouillés devant le prêtre, se donnent la main. Pendant ce temps, les assistants tendent au-dessus de leurs têtes une nappe d'autel, afin que leur union soit bénie et leur vie heureuse.

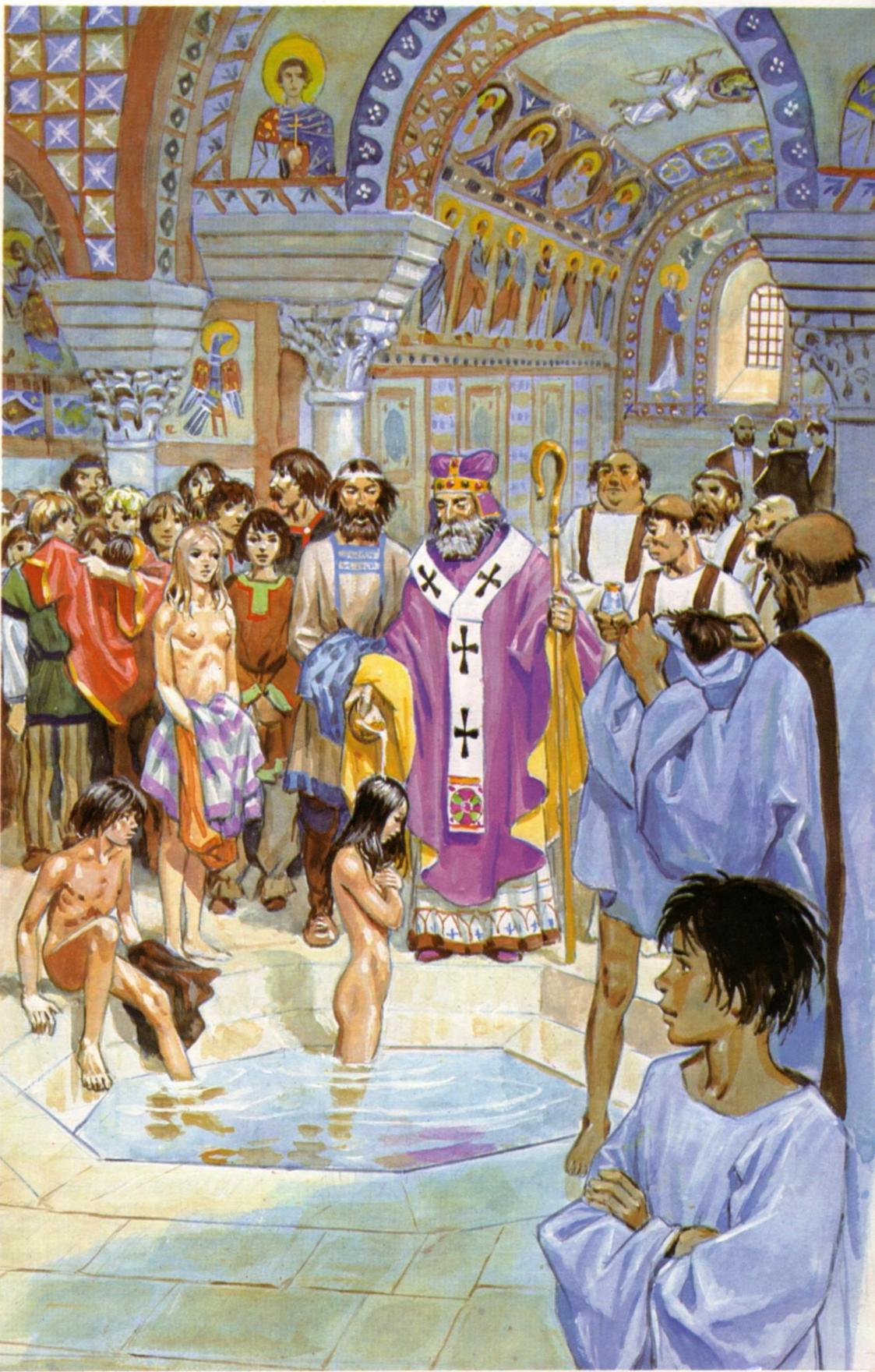


Le banquet de mariage vient de se terminer. Escorté par un cortège joyeux et bruyant, le père de Childegonthe la prend dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de sa nouvelle maison. Comme c'est la coutume, les cheveux de la jeune mariée sont répartis en six tresses.

Garimund vient d'avoir douze ans, l'âge de la première majorité chez les Francs. Selon la coutume, on lui coupe les cheveux pour la première fois et l'événement est joyeusement fêté en famille.



Eulalius s'est décidé à enlever sa fiancée Agnechilde du couvent de Lyon où ses parents l'ont placée de force. Il a bien préparé son coup. Au petit matin la jeune fille enjambe une fenêtre et, avec l'aide de son compagnon, se laisse glisser sur son cheval. Il ne reste plus qu'à fuir le plus vite possible.



De nombreux adolescents sont baptisés à la veille de Pâques. Ils sont accompagnés au baptistère par leur parrain. Ils se déshabillent au bord de la cuve baptismale, puis s'y plongent par trois fois avant de recevoir l'onction d'huile de l'évêque. Ils revêtent ensuite une aube blanche.



Du côté des femmes...

Si les femmes jouent un rôle très important comme maîtresses de maison et mères de famille, la société et les lois leur imposent cependant de lourdes contraintes.

Lorsqu'elle n'entre pas au couvent, la femme d'origine barbare est mariée très jeune, et, contrairement à l'époque romaine, où le divorce par consentement mutuel existait, une telle union est pratiquement indissoluble. Cette nécessaire stabilité du mariage garantit l'intégrité de la famille et protège cependant l'épouse, que son mari peut difficilement répudier. Toutefois, les femmes ne peuvent pas hériter. En effet, dans presque tous les royaumes barbares, les biens fonciers et immobiliers ne peuvent être transmis par les femmes, qui n'« héritent » au mieux que de peu de choses : vêtements, bijoux, et objets usuels.

Certaines femmes de l'époque barbare ont pourtant laissé un nom dans l'Histoire comme reines ou abbesses : souveraines à la conduite scandaleuse et à la violence légendaire, telles Frédégonde et Brune-

haut à la cour franque; reines sages et avisées comme Clotilde ou Bathilde, épouses des rois francs Clovis I^{er} et Clovis II; abbesses puissantes et redoutées comme Bertille de Chelles, Théodechilde de Jouarre ou Radegonde de Poitiers.

Toutes les femmes attachent alors une grande importance à leur habillement et à leur parure. Chaque peuple possède sa propre mode féminine qui évolue avec le temps. Mariée à un Franc, une femme wisigothique ou lombarde conserve toute sa vie les principaux éléments de son costume « national », qu'elle peut compléter par quelques emprunts aux modes locales. De même que le nombre d'armes pour les hommes, la richesse du costume et des bijoux correspond pour les femmes à la place qu'elles occupent dans la société.

Inspirée par saint Éloi qu'un de ses proches a vu en songe, la reine mère Bathilde, veuve de Clovis II, a décidé de vendre au profit des pauvres sa somptueuse parure d'orfèvrerie. En présence de Bertille, abbesse du monastère de Chelles où elle s'est retirée, la vieille souveraine examine avec attention la tunique de lin brodée que lui présente une jeune religieuse.



À l'époque des royaumes barbares, la mode féminine est différente selon les peuples et variable dans le temps, comme l'archéologie des tombes le révèle. A l'exception du monde oriental (5, 8, 9), les robes et les jupes sont portées juste en dessous du genou. Les manches des manteaux et des vestes sont parfois ornées de broderies d'or (1) ou de rangs de perles (6). Les bas peuvent être maintenus par des jarretières (1), tandis que les chaussures sont fermées par des boucles de métal. Des épingles (6 à 8) et

plus rarement des diadèmes (5, 9) maintiennent la chevelure, le voile étant en général réservé aux femmes mariées. Si les boucles d'oreilles, les colliers et les bagues n'ont qu'un rôle ornemental, les fibules ont en plus une fonction utilitaire : celle de fermer robes et manteaux. On attache une grande importance à la ceinture, où l'on suspend le plus souvent une bourse, un couteau, des clés, un peigne, ainsi que divers objets considérés comme des porte-bonheur.



1. - Franque, vers 600 ; 2. - Franque, début du VI^e siècle ; 3. - Gothe, V^e siècle ; 4. - Wisigothe, première moitié du VI^e siècle ; 5. - Slave, VII^e siècle ; 6. - Alémanique, vers 500 ; 7. - Femme et petite fille alémaniques,

milieu du VII^e siècle ; 8. - Gépide, VI^e siècle ; 9. - Hunnique, V^e siècle ; 10. - Frisonne, début du V^e siècle.



Plaisirs et divertissements

Les Barbares n'ont pas tardé à s'adapter aux multiples raffinements de la civilisation romaine. Les seigneurs germaniques, souvent installés dans les palais ou les luxueuses villas de leurs prédécesseurs, ont adopté certains de leurs passe-temps, tels les traditionnels jeux de paume, de dés, d'échecs ou de trictrac. Beaucoup, comme le roi franc Childebert, le roi ostrogothique Théodoric ou la reine wisigothique Ultrogothe, aménagent avec amour de magnifiques jardins d'agrément. Quant aux enfants, leurs jeux et leurs jouets sont traditionnels : toupies, balles, osselets, poupées, figurines d'animaux, etc. Des spectacles sont souvent donnés à l'occasion d'une fête religieuse ou d'une foire. On y voit des représentations de théâtre ou de mimes, et on y écoute les chants des bardes qui s'accompagnent d'une lyre ou d'une harpe. La musique et le chant comptent en effet parmi les plaisirs les plus appréciés. Les offices religieux, les noces, les funérailles ou le retour d'un roi victorieux se déroulent en musique. Ces manifestations servent toujours de

prétexte à des réjouissances populaires — ripailles ou banquets —, au cours desquelles les participants aiment s'enivrer jusqu'à l'excès, de vin, de musique et de danses collectives. L'Église condamne ces débordements, — souvent en vain.

Les sports violents passionnent hommes et jeunes gens qui recherchent le contact de la nature en pratiquant notamment l'équitation et la natation. Dans les amphithéâtres antiques, restaurés, un public nombreux de citadins prend un grand plaisir aux combats de bêtes fauves.

Toutefois, le divertissement favori des hommes reste, par tous les temps, l'art de la chasse : au filet, au faucon ou à courre, l'attrait du gibier compte moins que l'affrontement avec la bête et le plaisir de prouver son habileté ou son courage.

Les tavernes sont nombreuses à Paris, mais toutes ne sont pas aussi renommées que celle de la mère Gibethrude, dans l'île de la Cité. On y sert des vins de qualité qu'il n'est pas besoin de sucrer au miel. Les plats de viande et les fritures de Seine de la patronne sont fort appréciés par les tablées de joyeux convives.



La chasse au sanglier est un sport dangereux, surtout quand on le pratique à l'épieu. Rabattue par les traqueurs et poursuivie par des chiens hargneux et infatigables, la bête a chargé le chasseur et s'est empalée sur sa lance, solidement tenue.



Dans l'ancien forum de Barcelone, trois hommes désœuvrés jouent inlassablement avec des jetons de pierre noire. Ils les déplacent avec rapidité sur un damier gravé à même le dallage. Non loin, des enfants jouent avec une balle de cuir au milieu de l'esplanade.

Le lieu de rencontre préféré des jeunes aristocrates vandales de Carthage est situé sur la colline de Byrsa. C'est là que garçons et filles passent de



L'ancien amphithéâtre romain de Metz a été sommairement réaménagé. On y donne en effet des jeux pour le roi Childebart et sa suite. Il ne s'agit plus à cette époque de combats de gladiateurs, démodés, mais de luttes féroces entre animaux. Sous le regard passionné des spectateurs, un ours est attaqué par des molosses.

longs moments à discuter et à plaisanter, loin de leurs parents. Il faut souvent envoyer un serviteur les chercher pour qu'ils rentrent à la maison.



Les rites de la mort

Les cimetières se trouvent à l'extérieur des villes et des villages, mais à peu de distance.

Les tombes sont habituellement signalées à la surface du sol par des stèles ou des enclos de pierres. Un monticule de terre, ou tumulus, surmonte parfois la sépulture des « chefs » païens : quelques-uns d'entre eux, comme le roi anglo-saxon Raedwald (enterré à Sutton Hoo vers 630), sont même inhumés dans leur bateau, selon la coutume nordique. Les fosses, souvent creusées selon un axe est-ouest, sont en général alignées les unes par rapport aux autres. Près des villes et peu à peu dans les campagnes, les tombes se groupent autour des églises et même à l'intérieur : on souhaite en effet reposer le plus près possible des tombes ou des reliques des martyrs et des saints au-dessus desquelles se dressent ces monuments.

Les types de tombes sont nombreux et varient selon les peuples, les époques et le rang social. Le corps peut être déposé à même la terre, dans un cercueil ou dans une chambre funéraire construite à l'aide de

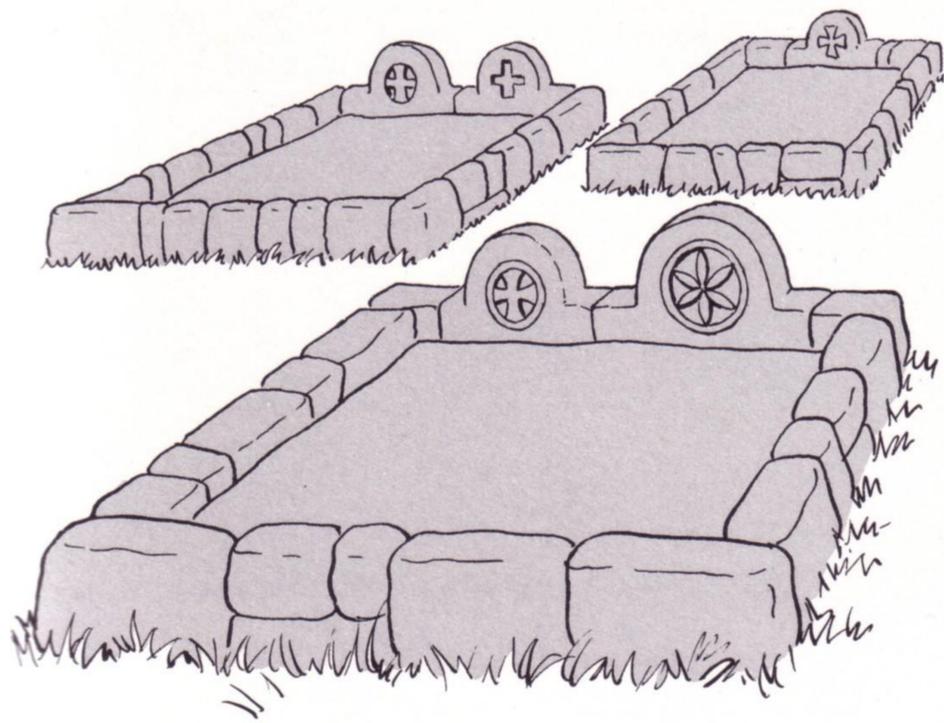
planches calées par des pierres. Les sarcophages se rencontrent surtout dans les cimetières des villes, ainsi que dans les régions ayant conservé les traditions des Romains.

Les Francs, les Alamans, les Lombards, les Saxons et les Anglo-Saxons, ont l'habitude d'inhumer les défunts revêtus de leurs plus beaux habits et accompagnés de divers objets personnels : bijoux pour les femmes et armes pour les hommes. On y ajoute des vases, parfois remplis d'aliments : le défunt veut être enterré avec les insignes de son rang jusque dans la tombe. D'autres peuples, comme les Goths, les Burgondes ou les Vandales, ont peu pratiqué ces coutumes.

Un cortège funèbre parvient au cimetière qui est proche du village : les habitants de Morken, en Rhénanie, ont réservé à leur chef des funérailles dignes de son rang. Transporté sur un brancard par ses fidèles compagnons, le défunt a été revêtu de ses plus beaux vêtements. Son bouclier est placé sur son corps. Ses deux fils portent son casque et son épée. Une vaste fosse, revêtue de planches, a été préparée. Le chef franc y sera placé dans un solide coffre de bois.



Le cadavre du défunt a été déposé sur un bûcher en présence de sa famille. Recueillies dans un vase de terre cuite, les cendres seront ensuite enfouies au cimetière. L'incinération n'était plus guère pratiquée que dans le nord de la Germanie et en Angleterre.



À l'époque mérovingienne, l'emplacement des sépultures est souvent marqué par des pierres dressées ou par des stèles décorées. Parfois même, on construit de véritables enclos rectangulaires à une ou deux places. Les cimetières se développent selon un plan régulier.

Selon une tradition romaine païenne, surtout vive en Afrique du Nord et en Espagne, la famille d'un défunt se réunit sur sa tombe le jour anniversaire de sa mort pour célébrer un repas funéraire. La sépulture, surmontée d'une table de marbre sobrement décorée (la *mensa*), est entourée par une



A l'issue des funérailles, les ouvriers descendent avec précaution le lourd sarcophage de pierre dans la fosse qu'ils ont pratiquée dans le sol de la basilique de Saint-Denis. Malgré la chèvre et un palan, l'opération est délicate. Il faudra ensuite combler la fosse de terre et replacer les dalles.

banquette inclinée sur laquelle les convives ont pris place, comme pour un banquet. Tout en mangeant, ils offrent à boire au défunt de manière symbolique, en versant le vin dans un orifice censé correspondre à la tombe.





Les travaux et les jours

Pour la plupart, les habitants des royaumes barbares sont des paysans qui tirent durement et péniblement leur subsistance de la terre et vivent au rythme des saisons. Bienheureux celui qui dispose, comme souvent dans les pays germaniques, d'une charrue à deux roues et soc de fer, tirée par une paire de bœufs. Ailleurs, on continue le plus souvent à utiliser l'araire traditionnel ou même la houe. Les outils de fer, faux, faucilles, haches, pelles, etc., sont relativement rares, et on les entretient avec soin. On continue à enrichir la terre avec de la marne, du fumier domestique ou celui d'oiseaux élevés pour cet usage. Mais la jachère reste le principal moyen de redonner au sol sa fertilité : dans les régions du nord et de l'est de l'Europe barbare, on laisse ainsi le plus souvent la moitié des terres en repos un an sur deux, en alternance.

Les céréales et les fèves sont les cultures les plus répandues. La moisson exige une main-d'œuvre nombreuse qui utilise la faucille. Les épis sont battus au fléau ou foulés au pied par des animaux.

Séché au soleil, le grain est ensuite broyé au fur et à mesure des besoins, avec la meule familiale ou au moulin à eau le plus proche.

L'élevage se développe, mais le cheptel du paysan moyen se compose surtout de moutons, de chèvres et de porcs. On ne mange guère la viande des bœufs et des chevaux, animaux trop précieux qui servent de bêtes de trait ou de montures.

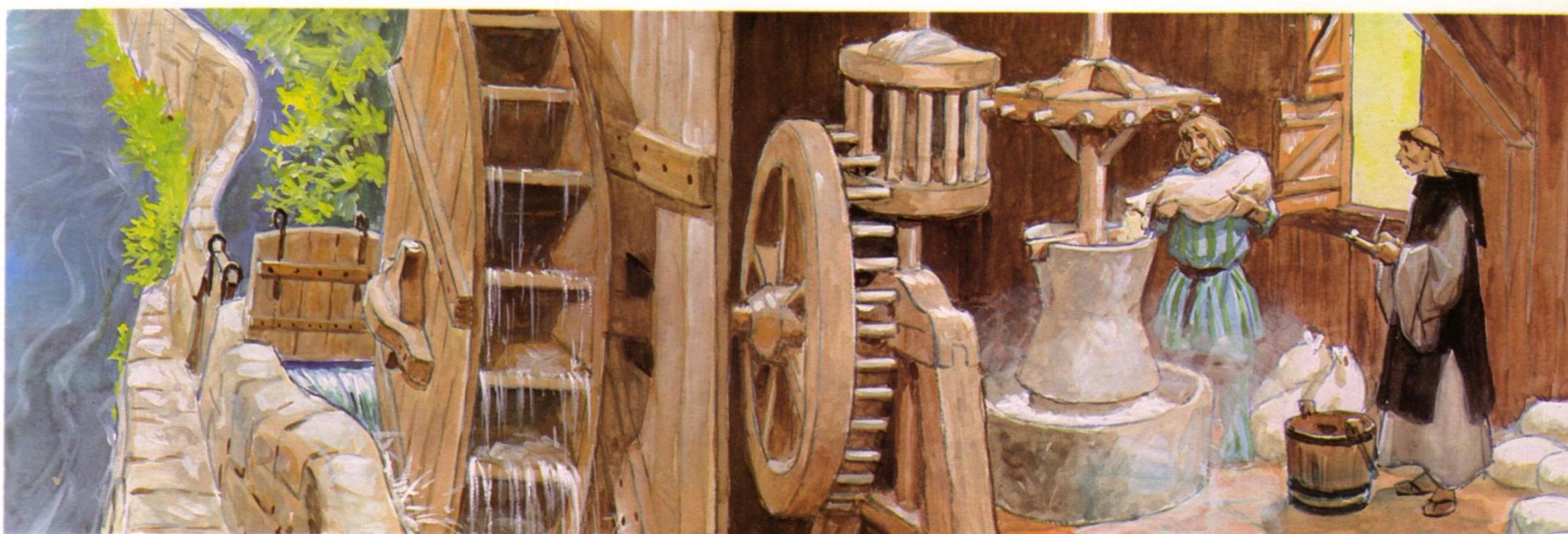
Les Barbares, comme les Romains, cultivent la vigne et apprécient les bons crus. Après les vendanges, le vin est entreposé dans des caves ou des amphores, puis mis dans des fûts de bois cerclés de fer, dont l'intérieur est enduit de poix. L'élevage des abeilles est très répandu, car le miel est le seul sucre utilisé, tandis que la cire sert à fabriquer cierges et bougies. Les ressources de la mer sont aussi exploitées : pêche au large et extraction du sel marin.

Défricher la forêt est un travail pénible mais nécessaire, quand il faut accroître le nombre des terres cultivables. Les paysans abattent les arbres et s'acharnent à déraciner les souches pour le compte des moines de l'abbaye voisine, propriétaires de ce sous-bois.



L'automne est là. C'est la saison des semailles, avant les premières chutes de neige. Le laboureur pèse lourdement sur le manche de l'araire, afin d'enfoncer dans la terre le soc de bois durci par le feu. Le timon droit de

cette charrue rudimentaire est fixé aux cornes des bœufs qui la tirent par un joug. On sème aussitôt à la volée, puis on referme les sillons à l'aide d'une herse de bois tirée par un cheval.



Dérivée grâce à un bief, l'eau de la rivière fait tourner la grande roue à aubes du moulin et entraîne aussi les engrenages de bois et la lourde meule de

pierre. Un moine compte les sacs de blé que le meunier est en train de moudre. La farine est recueillie sur la meule fixe pour être mise en sacs.

La pêche a été bonne. Les pêcheurs de l'île Guennoc, sur la côte nord de la Bretagne, tirent leur bateau à coque ventrue sur la plage. Ils déchargent des paniers débordant de poissons : daurades, vieilles et petits squales. Enclos

d'un muret de pierres sèches, on aperçoit au loin le village des pêcheurs, avec ses maisons à murs de pierre et à toit de chaume. Un calvaire, ancien menhir retaillé, domine le paysage car les Bretons sont chrétiens.





Villages et grands domaines

Après avoir envahi les provinces de l'ancien Empire romain d'Occident, les Barbares se sont fixés sur les terres qu'ils avaient conquises. Ils s'octroient de vastes domaines, et beaucoup d'entre eux ne tardent pas à former une nouvelle élite d'aristocrates liés à la terre, qui voisine et se lie par mariage avec l'ancienne aristocratie romaine.

Chaque roi possède d'immenses propriétés sur lesquelles il prélève des impôts. Ces terres cultivées, ces forêts, ces landes et ces friches constituent le « fisc » royal, que des dons successifs à l'Église et aux grands réduisent peu à peu. Le grand domaine rural, ou *villa*, est composé de deux parties : l'une, la « réserve », qui comprend les meilleures terres, est directement exploitée par le propriétaire avec des esclaves et des ouvriers salariés ; l'autre, divisée en exploitations familiales, ou « manses », est louée à des paysans, libres le plus souvent, qui doivent au propriétaire une partie de leur récolte, ainsi que divers travaux dans la réserve. En réalité, il y a peu de domaines d'un seul tenant, et les terres sont

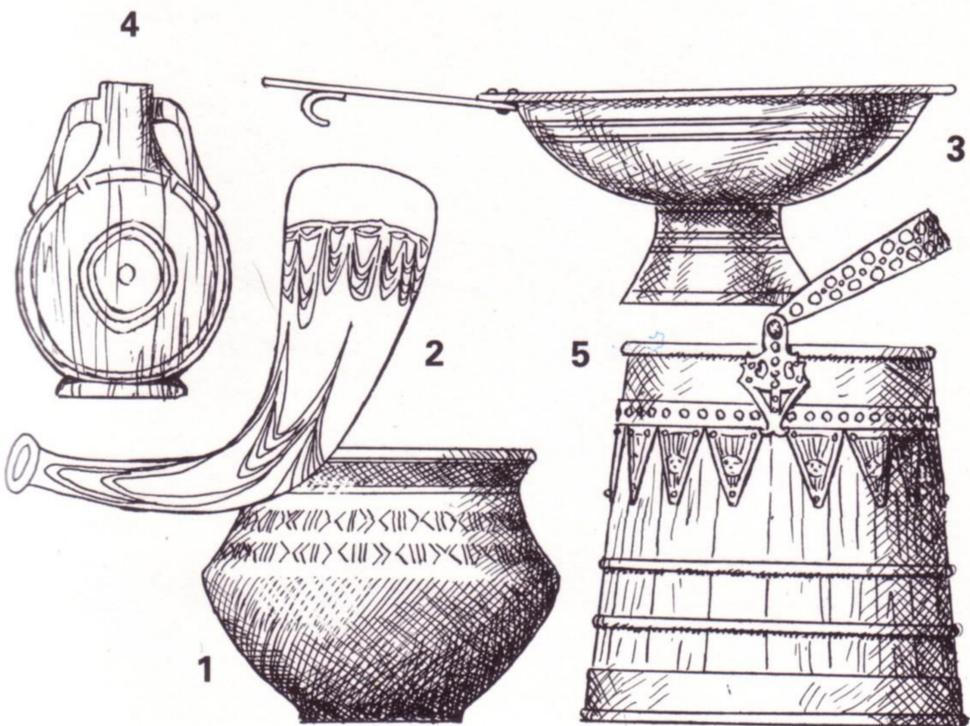
dispersées. Pour accroître sans cesse leur domaine, les grands propriétaires n'hésitent pas à dépouiller les paysans libres qui font appel à leur protection ou à leur aide. Délaissant de plus en plus volontiers les villes, ils visitent tour à tour leurs domaines, séjournant dans des résidences luxueuses.

Les paysans demeurent dans des villages aux maisons de bois, qui font partie des grands domaines ou sont au contraire indépendants. Les plus importants d'entre eux, les *vici*, existaient souvent déjà à l'époque romaine, comme bien des domaines. Situés sur les routes principales, ils jouent le rôle de véritables petits chefs-lieux ruraux, avec un marché et une église paroissiale : on y collecte l'impôt et frappe la monnaie.

Dans le village de Warendorf, en Westphalie, chaque famille dispose d'un ensemble de bâtiments de bois à toiture de chaume, regroupés autour d'un puits. Les habitants vivent dans de grandes maisons à contreforts extérieurs (à droite). Des constructions plus petites (à gauche) servent d'étable, de grange ou d'atelier. Des greniers circulaires à toiture mobile (au fond) protègent le fourrage.



Chassée de son terroir, cette famille de paysans est parvenue à l'entrée d'un village. Rassemblés derrière leur chef, les villageois observent les nouveaux arrivants. Ils seront accueillis si l'accord est unanime, mais on décidera seulement au bout d'un an de leur admission définitive.



Dans les royaumes barbares, la vaisselle était abondante et variée. Vases de terre cuite sobrement ornés (1), verres aux formes simples (2) et récipients de bronze dont les plus raffinés étaient importés des pays méditerranéens (3). La vaisselle de bois était fort courante : gourde à boire (4), seau à garnitures de fer et de bronze (5).

Le poète Fortunat a décrit le domaine de l'évêque Nicétius de Trèves, tel qu'il était au VI^e siècle. Situé à Médiolanus, dans un méandre de la Moselle, il est ceinturé par un long mur doté de trente tours. Le pont



Dans cette maison villageoise en bois, il n'y a pas de cloisonnement, mais une seule et vaste salle. Le foyer se trouve d'un côté, à même le sol : cette partie de la pièce sert de cuisine et de salle à manger. On s'y livre aussi aux activités ménagères comme le tissage. Dans l'autre moitié de la salle, la famille dort.

d'accès est défendu par une tour et des balistes. Non loin tourne un moulin à eau. Le vaste palais de l'évêque a été édifié au sommet de la colline. Sur les flancs de celle-ci s'étagent champs, vignes et vergers.





Cités et citadins

Lors des Grandes Invasions, la plupart des villes qui faisaient l'orgueil de l'Empire romain d'Occident tombent aux mains des Barbares. Si ceux-ci les pillent, ils ne les détruisent pas pour autant. Au contraire, dès la fondation de leurs royaumes, certains prennent goût à la vie urbaine. L'exemple vient souvent de leurs rois, qui ont choisi d'anciennes cités romaines pour capitales. L'Ostrogoth Théodoric s'est installé à Ravenne, le Wisigoth Alaric à Toulouse, le Burgonde Gondebaud à Lyon et à Genève, le Franc Clovis à Paris, et le Vandale Genséric à Carthage.

Quand les villes ne servent pas de résidence royale, elles voient décliner leur importance administrative au profit de leur rôle religieux, comme chefs-lieux de diocèse. En revanche, elles demeurent des centres économiques, que de nombreux marchands et artisans font prospérer.

A bien des égards, les cités de l'Occident barbare sont peu différentes de ce qu'elles étaient à la fin de l'époque romaine : elles en conservent en effet le

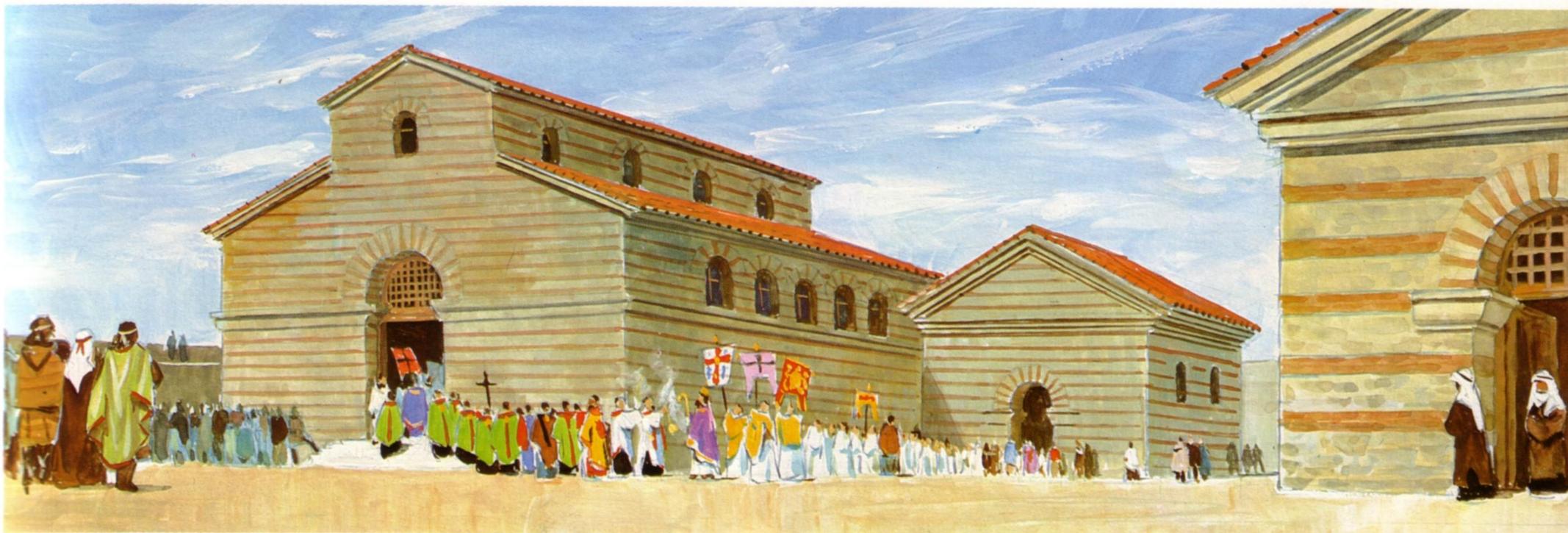
plan, le tracé des rues à angle droit, les places, les maisons, les égouts, les remparts et, à l'extérieur, les voies d'accès, les aqueducs, les faubourgs et les nécropoles. Bien des monuments publics subsistent. Les uns, restaurés et entretenus par les rois ou les évêques, gardent leur destination originelle : ainsi à Paris, Soissons, Rome ou Ravenne, des palais, des basiliques, des thermes ou des arènes. Mais d'autres monuments tombent en ruine ou sont affectés à d'autres usages, telles ces basiliques civiles transformées en églises. Des quartiers périphériques sont parfois laissés à l'abandon, comme à Milan. A l'inverse, d'autres quartiers sont entièrement rénovés grâce à la construction d'églises, de plus en plus nombreuses.

Au troisième étage d'un vieil immeuble gallo-romain d'Angers, le duc Beppolène et ses amis festoient. Tout à coup, le plancher recouvert de carreaux de terre cuite cède brutalement, rongé par les ans. Meubles, vaisselle et convives sont précipités dans le trou béant. Beppolène est rattrapé de justesse par deux de ses compagnons.



Partiellement abandonné lors des grandes invasions barbares, ce quartier résidentiel de Milan est à nouveau occupé. Des masures ont été édifiées sur l'emplacement d'une riche demeure dont subsiste la colonnade de

marbre. L'ancien *impluvium* de la maison sert désormais d'abreuvoir pour le bétail. Le jardin a été mis en culture. La ville a perdu sa splendeur d'antan. À l'horizon, un temple antique se dresse encore, transformé en église.



À la veille de Pâques, l'évêque vient de célébrer de nombreux baptêmes. Précédée du clergé, la longue procession des baptisés en aubes blanches quitte le baptistère. Elle se dirige vers la cathédrale pour assister à une messe

solennelle et recevoir pour la première fois la communion. Selon la coutume mérovingienne, le cœur de la cité était doté d'une seconde église-cathédrale (à droite), du palais de l'évêque, ainsi que d'autres églises et des monastères.

L'épouse du duc Rauching a fière allure quand elle se promène dans les rues de Soissons, escortée par ses gardes. Revêtue d'étoffes précieuses, elle porte de lourds bijoux d'or rehaussés de pierres de couleur. Le harnais

de cuir fin et d'argent doré de sa monture lui a été offert par son époux. La noble dame et son écuyer passent non loin du marché, installé au pied de l'ancien rempart gallo-romain.





Dans le quartier des artisans

Comme auparavant à l'époque romaine, les artisans apprennent leur spécialité auprès d'un maître et sous son autorité : par exemple saint Éloi à Limoges, avec l'orfèvre et monétaire Abbo.

Les orfèvres, les monétaires, les tailleurs, les tisserands, les pelletiers, les selliers, etc., dont le métier ne nécessite pas beaucoup de place, ont leurs ateliers au cœur des villes, là où se trouvent les boutiques des commerçants. C'est en revanche dans les faubourgs que sont installés les fours des potiers, des briquetiers, des tuiliers, des fondeurs d'argent et de bronze, ou des verriers, ou encore les ateliers des menuisiers et des tailleurs d'os.

Certains artisans, très spécialisés, se déplacent en permanence par nécessité : des mosaïstes par exemple, des fresquistes, des architectes ou encore des menuisiers capables de réparer des canalisations en bois. D'autres artisans vont de village en village : ainsi ces forgerons-orfèvres qui réparent armes, outils, bijoux ou récipients de métal. Dans l'ensemble, les bons artisans sont rares, et on n'hésite pas à

faire venir de fort loin les plus qualifiés : maçons, charpentiers, fabricants d'instruments de musique, verriers, mais aussi jardiniers, cuisiniers, boulangers ou médecins.

Certains artisans sont des hommes libres et exercent leur activité dans les villes, les bourgs et les plus gros villages. D'autres, demi-libres ou esclaves, travaillent pour le compte d'un maître. Pour la production textile et métallurgique, ils sont souvent regroupés dans les ateliers situés habituellement dans les grands domaines laïques et ecclésiastiques.

A Huy, sur les bords de la Meuse, le quartier des artisans est situé à la sortie du bourg. A gauche, un potier façonne des vases d'argile sur un tour dont le volant est actionné par son aide. Les vases sont cuits dans des fours. A la fin de la cuisson, leur coupole est brisée pour libérer la fournée de récipients de terre cuite. A droite, un bronzier actionne vigoureusement ses soufflets pour obtenir la fusion du métal, placé dans des creusets de terre. Son aide malaxe de l'argile mêlée à du crottin de cheval pour préparer les moules bivalves. On imprime leurs deux faces avec le modèle de bois ou de métal de l'objet que l'on veut reproduire en bronze. Les moules doivent sécher avant d'être utilisés.



À droite, un orfèvre décore par estampage la petite croix funéraire qu'il a découpée dans une feuille d'or. Il y imprime un motif qu'il répète avec un coin de bronze gravé. À gauche, un autre orfèvre soude des filigranes sur une fibule. Les fins motifs en fil d'or torsadé sont maintenus sur la surface

du bijou à l'aide de suif, de même que la grenaille d'étain de la soudure. La chaleur nécessaire est obtenue par la pointe incandescente d'un fusain, activée par un chalumeau.



Le bronzier a enterré les moules d'argile pour qu'ils n'éclatent pas lors de la coulée. A l'aide d'un manche de bois, il prélève dans le four un creuset et verse le métal en fusion dans les moules, provoquant des gerbes d'étincelles.



Le moule d'argile est encore brûlant quand le bronzier le déterre. D'un coup de marteau il le brise, libérant la fibule de bronze étincelant. Il reste à finir le bijou en limant les aiguilles de métal qui se sont formées.

Les bijoux barbares sont fabriqués selon deux techniques. La première est celle du « cloisonné ». Elle consiste à couvrir les surfaces à orner de cloisons métalliques soudées, à l'intérieur desquelles on dispose des plaquettes de grenat ou de verre coloré (2, 3, 5, 6, 8, 10, 11). Dans la seconde technique, on utilise des boîtiers individuels soudés, où l'on

dispose les pierres multicolores (1, 4). L'or ou l'argent massif est au contraire coulé dans des moules (7), souvent complété par des grenats (9, 12). Bijoux en forme d'animaux : aigles (3), têtes de rapaces (12), monstres en S à deux têtes (5) ou poissons (8). Les figurations humaines sont rares et représentent souvent la face du Christ (9).





Forgerons et damasquineurs

De tous les arts du feu pratiqués dans l'Occident barbare, c'est l'artisanat du métal qui a connu l'épanouissement le plus spectaculaire. A la différence de la poterie ou de la verrerie, le travail des métaux soudés, estampés et moulés — or, argent et bronze — est toujours exécuté avec la même habileté, mais selon les modes et les goûts du temps. C'est cependant la métallurgie du fer qui atteint alors une perfection inégalée, illustrée notamment par la production d'aciers damassés (qui présentent un beau moiré) et d'objets damasquinés (incrustés de filets d'argent et de laiton).

Les bas fourneaux sont le plus souvent installés à proximité de mines de fer déjà exploitées durant l'Antiquité, comme en Rhénanie ou en Lorraine. Toutefois, la proximité des forêts est indispensable, car la transformation du minerai en fer nécessite de grandes quantités de bois. Le métal obtenu doit être longtemps forgé pour obtenir les lingots de fer doux ou d'acier utilisés en particulier pour la fabrication des damas soudés. Ces lingots sont acheminés jus-

qu'aux forges installées dans les faubourgs des villes ou sur les grands domaines : c'est là que les meilleurs forgerons fabriquent des armes de qualité et de solides outils, conservant jalousement les secrets de leur art.

Diffusé en Occident par des artisans orientaux, l'art de la damasquinure ne nécessite pas une installation fixe. En dehors d'un outillage léger et de quelques matériaux peu encombrants — feuilles d'argent, fils d'argent et de laiton —, le damasquineur peut emporter avec lui les pièces de fer préparées à la forge et destinées à être décorées : garnitures de ceinture, accessoires de harnachement ou broches.

Dans cette forge, les artisans connaissent tous les secrets de fabrication des épées à lame damassée, les plus réputées pour leur solidité et leur décor. A droite, deux ouvriers torsadent avec des pinces une barre de damas, constituée par des lames de fer doux et d'acier soudées en alternance. À gauche, sur l'enclume, le maître-forgeron martèle avec force la lame d'une épée. Pour que le travail de forge puisse se poursuivre, il faut réchauffer fréquemment les barres de damas et les lames d'épée dans le foyer surélevé.



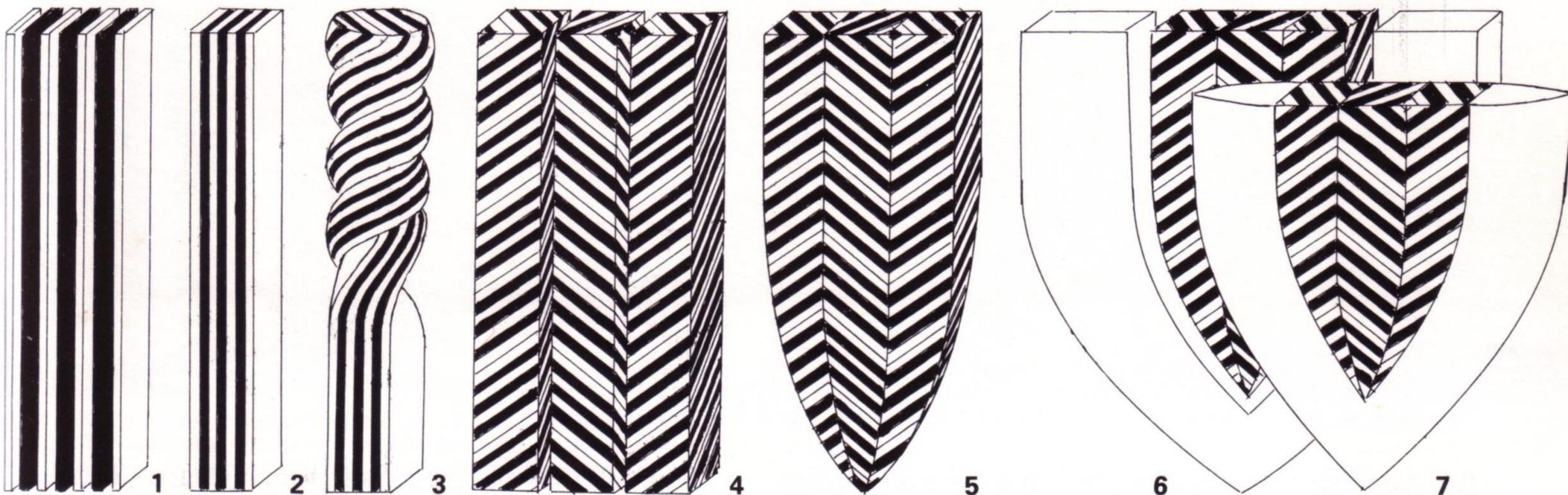
Solidement étayée par des rondins, la galerie de cette mine de fer est éclairée par des lampes en pierre remplies de graisse. Protégés par un bonnet et un tablier de cuir, mais torse nu car il fait chaud, les mineurs attaquent la roche au pic. Le minerai est chargé dans des chariots.

Il faut beaucoup de temps et de savoir-faire pour fabriquer une épée à lame damassée (du nom de la ville de Damas). Le forgeron empile tout d'abord en les alternant quatre bandes de fer pur (en blanc sur le dessin 1) et trois bandes d'acier (en noir). Puis il les soude par martelage à chaud et leur donne la forme d'une barre d'environ 0,8 cm de côté (2). Cette barre est ensuite torsadée à chaud (3), avant de retrouver par martelage une section



Après avoir dessiné les lignes du décor sur les pièces de fer, le damasqueur les grave au ciselet. Dans les sillons obtenus, il incruste un fil de cuivre qu'il martèle par l'intermédiaire d'un coin de bois dur. Sur les surfaces libres, on plaquera ensuite une mince feuille d'argent.

carrée. Le forgeron juxtapose trois de ces barres de damas (4) et façonne par martelage la lame de l'épée (5), dont l'épaisseur est d'environ 0,4 centimètre. Il rapporte (6), puis soude enfin les tranchants d'acier (7). La lame de l'épée est polie, puis trempée dans un bain d'acide : c'est alors seulement que le décor damassé est révélé, avec une couleur blanche pour le fer et sombre pour l'acier.



Construits avec des pierres liées à l'argile, les bas-fourneaux sont adossés à la colline. À droite, un four est en plein fonctionnement. Par son ouverture supérieure, on le charge alternativement de charbon de bois et de minerai de fer. Sur le côté, un aide active la combustion à l'aide d'un gros soufflet.

Deux autres soufflets, posés par terre, ont servi à la mise en route du foyer grâce à deux trous situés à la base du four. À gauche, on extrait d'un four la lentille de métal incandescent. Il faudra la travailler longuement à la forge pour obtenir un fer de qualité.





Carrières et grands chantiers

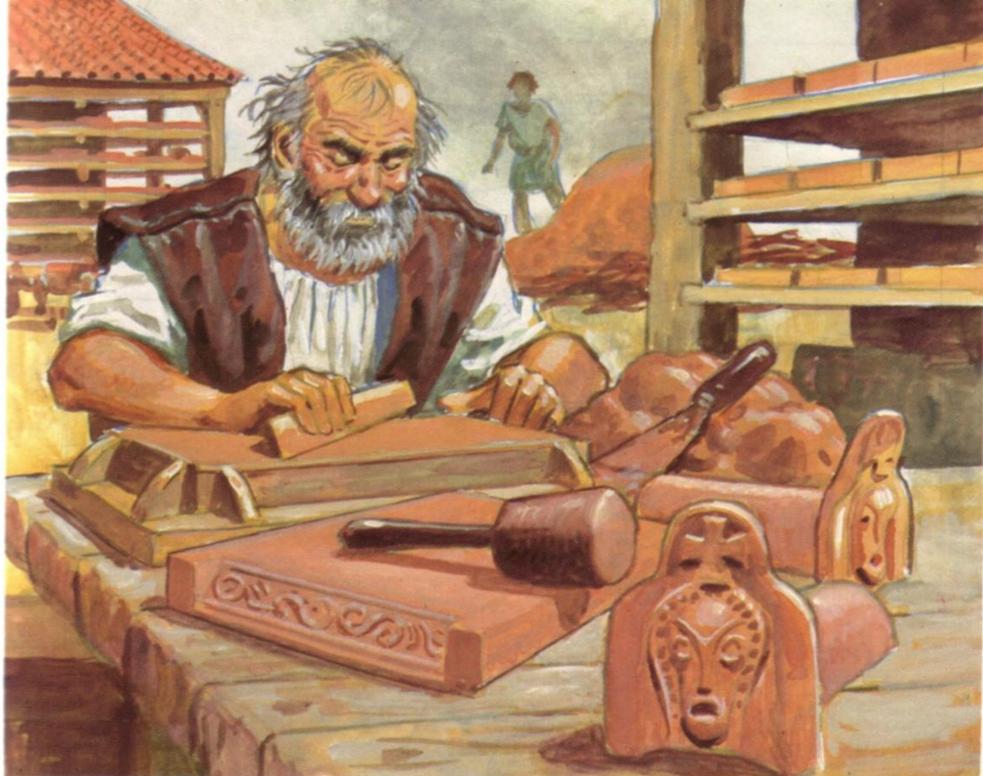
Les traditions des architectes antiques sont demeurées très vives dans les royaumes barbares d'Italie, de Gaule, d'Espagne et d'Afrique du Nord. On en trouve la meilleure illustration dans les monuments religieux alors édifiés en si grand nombre.

Comme à la fin de l'époque romaine, les murs sont construits en « petit appareil », c'est-à-dire avec de petits moellons disposés en assises régulières. On utilise volontiers la terre cuite pour orner l'extérieur des édifices. Le marbre est toujours très recherché pour les colonnes, les chapiteaux, les revêtements de murs et de sols, et les barrières liturgiques (chancels) : si l'on réutilise fréquemment les marbres antiques, on continue aussi d'exploiter les meilleures carrières d'Italie ou des Pyrénées. On couvre habituellement les églises d'un plafond de bois ou tout simplement d'une charpente supportant la toiture : selon le cas, celle-ci est faite de tuiles ou de feuilles de plomb ou de cuivre. Les mosaïques et les fresques sont souvent dues à des artistes venus de l'Empire romain d'Orient.

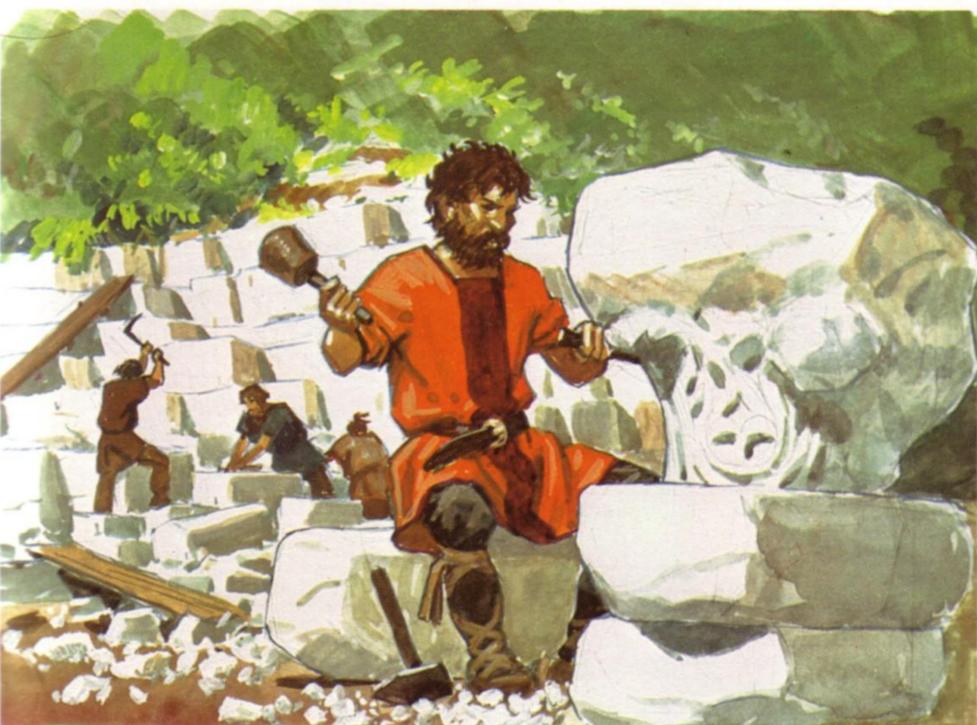
Dans les régions les moins romanisées de l'Europe barbare, notamment en Angleterre et en Germanie, ainsi que dans les campagnes riches en forêts, le bois remplace la pierre comme matériau de construction. Il sert aussi bien à édifier des fermes que de luxueuses résidences princières et des églises. On maîtrise à la perfection le travail du bois.

La survivance de la coutume antique d'enterrer les morts dans des sarcophages, qui se développe encore à l'époque barbare, a également stimulé l'activité des carrières de marbre et de pierre. En région parisienne, on a substitué le plâtre à la pierre pour produire en série des sarcophages moulés.

Tout près du grand cimetière qui entoure l'église Sainte-Croix-et-Saint-Vincent, à Paris, les artisans fabriquent en série des sarcophages de plâtre. Ils les moulent au moyen d'un double coffrage de planches. Après plusieurs semaines de séchage dans un hangar, les cuves peuvent être transportées et utilisées. A l'arrière-plan, les chariots apportent le gypse des carrières voisines : il est cuit sur de grands feux pour le transformer en plâtre.



Grâce à un moule de bois, les briques plates d'argile ont toutes les mêmes dimensions. L'une des planches du cadre porte un décor gravé pour orner leur rebord. Après séchage, briques et tuiles sont cuites dans des fours.



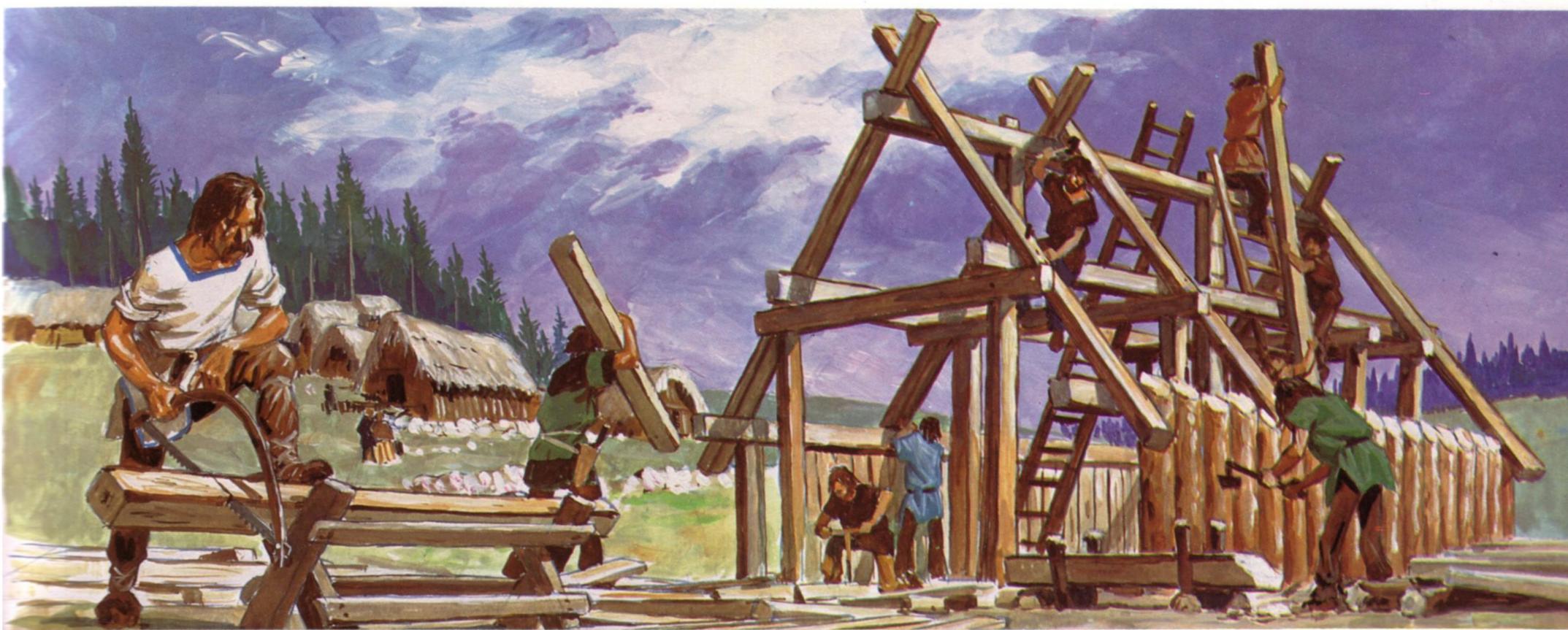
Dans une des carrières de marbre blanc des Pyrénées, ce tailleur de pierre ébauche la forme et le décor d'un chapiteau de style corinthien. Derrière lui, on aperçoit les carriers au travail. Ils débitent les blocs de marbre par lits successifs, donnant ainsi au front de taille son profil en marches d'escalier.

La construction d'une maison de bois est en train de s'achever dans ce village anglo-saxon. L'un des charpentiers scie un madrier. À l'aide d'une herminette, un autre retaille l'extrémité d'une lourde pièce de bois. Bien



Montés sur un échafaudage, les carriers d'Arcy-sur-Cure délimitent au pic le bloc trapézoïdal de calcaire dans lequel on taillera la cuve du sarcophage. À l'aide de coins de bois, mouillés pour qu'ils gonflent, ils détachent la masse de pierre du front de la carrière. Un plan incliné permet de faire glisser le bloc jusqu'au sol, où on commence à l'évider.

que la charpente ne soit pas encore terminée, les ouvriers commencent à poser le plancher et à monter les murs faits de demi-rondins. La toiture sera couverte de chaume.





Les marchands et les boutiquiers

Encore actif dans les villes, le commerce s'est considérablement réduit dans les campagnes. Les grands domaines ont tendance à se suffire à eux-mêmes et ne vendent plus que de maigres surplus, qu'ils écoulent dans les villes et les villages voisins : céréales, légumes, fruits, vin, miel, volailles, etc.

En revanche, le fructueux commerce des produits de luxe s'effectue sur de longues distances. Les marchands orientaux sont les plus nombreux à vendre des produits de haute valeur : fruits exotiques, tissus précieux, parfums, bijoux, vaisselle de métal noble, etc. Ils sont assurés de trouver preneur parmi les quelques milliers de privilégiés qui forment leur clientèle : les rois et leurs cours, les grands propriétaires terriens, le haut clergé et les monastères.

Sitôt débarquées, les marchandises précieuses sont entreposées dans le *cellarius* du port, sorte de bâtiment des douanes où les agents du fisc prélèvent des taxes d'importation. Elles sont ensuite redistribuées aux boutiquiers, installés à demeure dans les villes, et aux marchands ambulants qui visitent les

palais et les foires d'Occident (Saint-Denis, Arles, Cologne, Pavie, etc.).

Le commerce des esclaves est tout aussi rentable. Principalement alimenté par l'Angleterre et les pays nordiques, il approvisionne en main-d'œuvre les grands domaines. L'or devient rare. Les souverains barbares n'ont plus désormais le monopole des émissions de monnaies : elles sont confiées à des artisans spécialisés, les monétaires, qui peuvent également être orfèvres. Cependant, la circulation monétaire est de plus en plus réduite. La cupidité des grands, qui réinvestissent peu leurs richesses, est l'un des principaux facteurs de la stagnation économique des royaumes barbares.

La foire de Saint-Denis bat son plein depuis plusieurs jours déjà. Elle est organisée chaque année par les moines de l'abbaye pour y vendre leur vin après les vendanges, ainsi que leur production de miel. Assis sur une barrique un acheteur goûte le vin et négocie son prix. Les marchands ambulants sont nombreux.

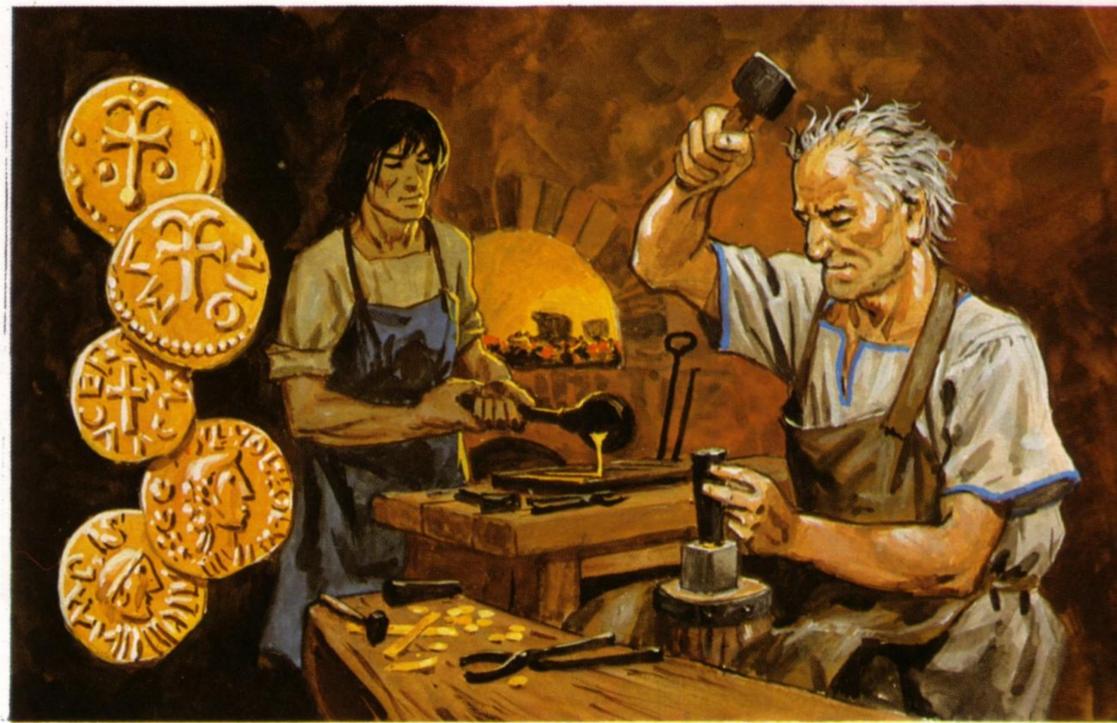


Sur ce quai du port d'Ostie, aux portes de Rome, un marchand présente une jeune esclave berbère à un éventuel acheteur. Comme ses compa-

gnons, elle a été capturée en Afrique du Nord et acheminée par bateau en Italie, où la clientèle est assurée.



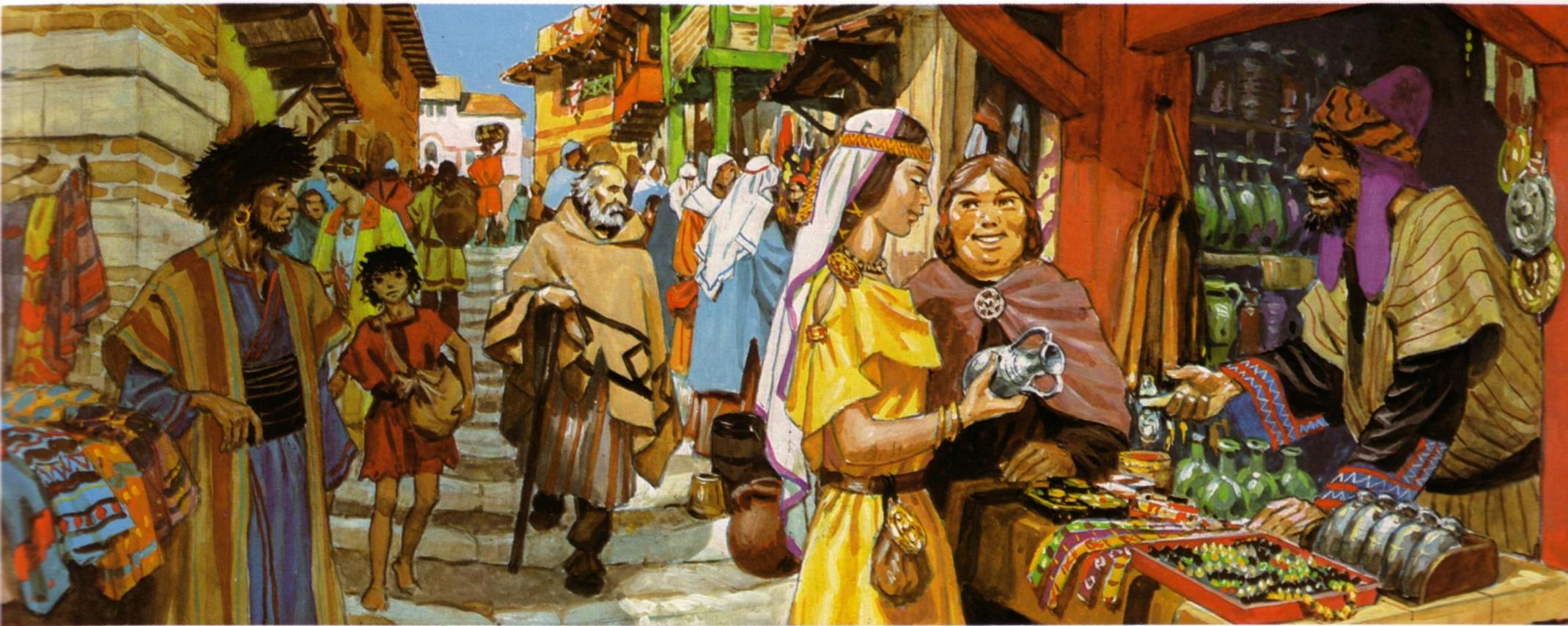
Après une longue négociation, le trappeur et le marchand s'accordent sur le prix du lot de fourrures. Sous l'œil attentif du vendeur, l'acheteur vérifie avec une petite balance le poids des monnaies correspondant à la somme convenue, pour savoir si leur valeur est exacte.



Ayant posé une rondelle d'or (ou flan) sur le coin fixe (ou pile), le monétaire place dessus le coin mobile (ou trousseau), sur lequel il frappe un grand coup de marteau. Il imprime ainsi en relief sur les faces de la pièce les motifs gravés sur les coins de métal. Son aide moule de petits lingots d'or.

À Marseille, le quartier des marchands orientaux est toujours très animé. Dans les ruelles dominant le port, les boutiques des négociants grecs, juifs et syriens regorgent de produits variés, venus par bateau d'Asie et d'Afrique : étoffes précieuses, cuirs teintés de pourpre, fourrures rares,

bijoux colorés, rouleaux de papyrus, fioles de verre remplies de lourds parfums, jarres d'huile d'olive, amphores de vin byzantin, épices, dattes, figues, etc.





Par les routes et par les fleuves

Du réseau de routes aménagé en Occident par les Romains, l'essentiel subsiste encore. Toutefois cette infrastructure, qui avait contribué à la prospérité des anciennes provinces de l'Empire, s'est considérablement dégradée. Bien des ponts de pierre ont disparu, remplacés par des ouvrages de bois plus précaires, par des ponts de bateaux ou par des bacs. Désormais, on franchit souvent les cours d'eau par des gués. Mal entretenues, les routes ne résistent pas aux intempéries. La circulation est de ce fait considérablement ralentie. Si certains cavaliers peuvent encore parcourir 45 à 75 kilomètres dans une journée, les véhicules couvrent à peine une distance journalière de 30 à 35 kilomètres. En outre, les voyageurs sont fréquemment arrêtés par la fermeture des frontières ou soumis à la fouille obligatoire effectuée par les agents du roi : les souverains prélèvent en effet des taxes sur les marchandises qui pénètrent dans leur royaume, mais ils omettent de réaffecter cet argent à l'entretien des routes... Seuls les serviteurs de l'État, munis d'un document

officiel qui les autorise à procéder à des réquisitions, bénéficient du confort relatif des relais royaux et peuvent disposer de chars en bon état et de chevaux frais. Tous les autres voyageurs, petits marchands, pèlerins ou simples particuliers, se déplacent à leurs risques et périls s'ils ne sont pas accompagnés d'une escorte pour les protéger des nombreux brigands. Les plus riches circulent dans de confortables carrosses. Beaucoup utilisent des chariots à quatre roues ou à deux roues, tirés par des chevaux.

La précarité et l'insécurité du réseau routier favorisent le recours de plus en plus fréquent au trafic fluvial. Passagers et marchandises empruntent des péniches longues et étroites qui sillonnent le Rhin, la Moselle, la Seine ou le Rhône.

L'ancienne route romaine est mal entretenue et la circulation y est difficile l'hiver. Le lourd char à bœufs (ou *carruca*) de cette troupe de comédiens s'est embourbé dans de profondes ornières. Il est doublé sans précaution par une voiture légère tirée par quatre chevaux (ou *rhedra*) qui roule à vive allure. Deux clercs à cheval, qui n'ont pu s'écarter à temps, se font éclabousser.



Le sanctuaire du martyr égyptien saint Ménas, à Karm-Abu-Mina, est en vue. Voici enfin le terme d'un long voyage pour ces pèlerins francs. Il leur a d'abord fallu gagner Marseille, puis s'embarquer jusqu'à Alexandrie et enfin marcher pendant plusieurs jours dans le désert.



Le roi Gontran veut que l'ordre règne dans son royaume de Bourgogne. Il a donc décidé de placer aux frontières des hommes armés qui surveillent les routes avec vigilance. Ils n'hésitent pas à fouiller voyageurs et bagages, même s'il s'agit de clercs. Certaines marchandises font l'objet de taxes.



Descendant le Rhône, cette embarcation ventrue (ou *linter*) est en vue de la ville d'Arles. Pour lui laisser le passage, on a ouvert par son milieu, en profitant du courant, le pont de bateaux qui permet de franchir le fleuve.

Aussitôt après, on le referme à l'aide de cordages que des chevaux tirent sur chaque rive, remontant à contre-courant les deux extrémités du pont mobile.

Étrange caravane que celle qui chemine sur les bords de la Garonne ! Pour transporter les bagages et le butin de son armée, Gondevald n'a pas eu recours à des chevaux ou à des mulets, mais à des dromadaires ! Venus

d'Afrique du Nord par bateau, ces animaux étranges font l'étonnement des populations, mais se révèlent des bêtes de somme très efficaces.





En mer

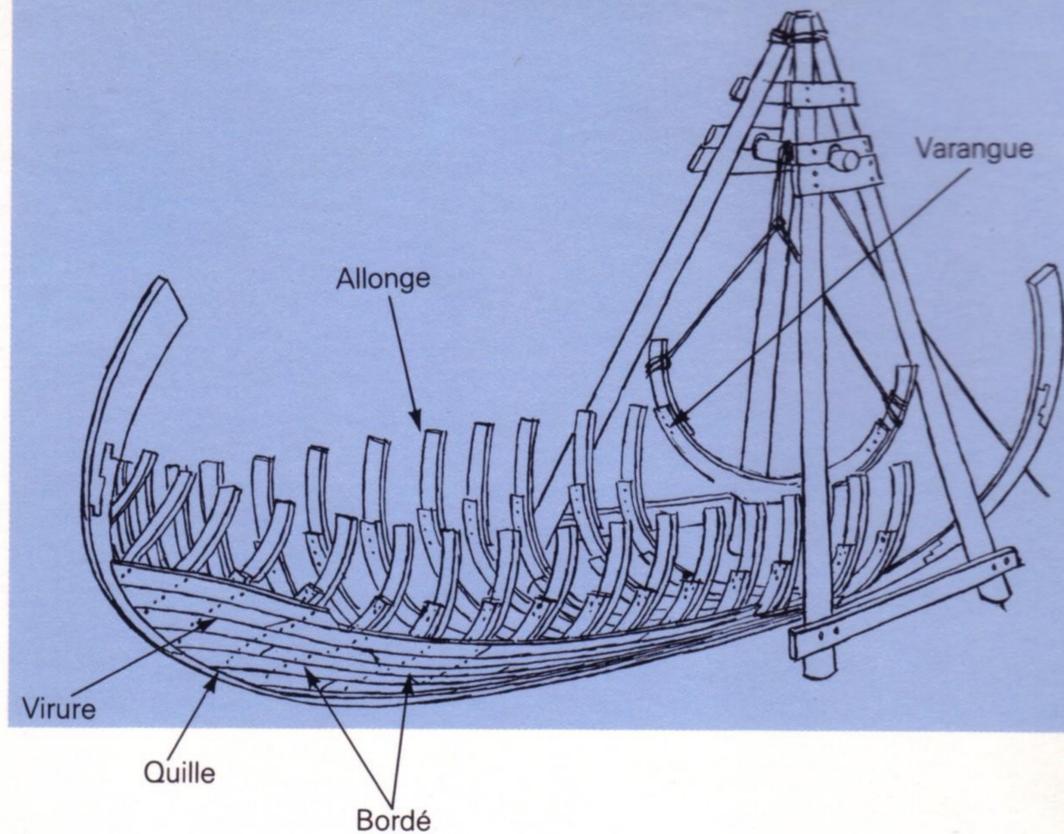
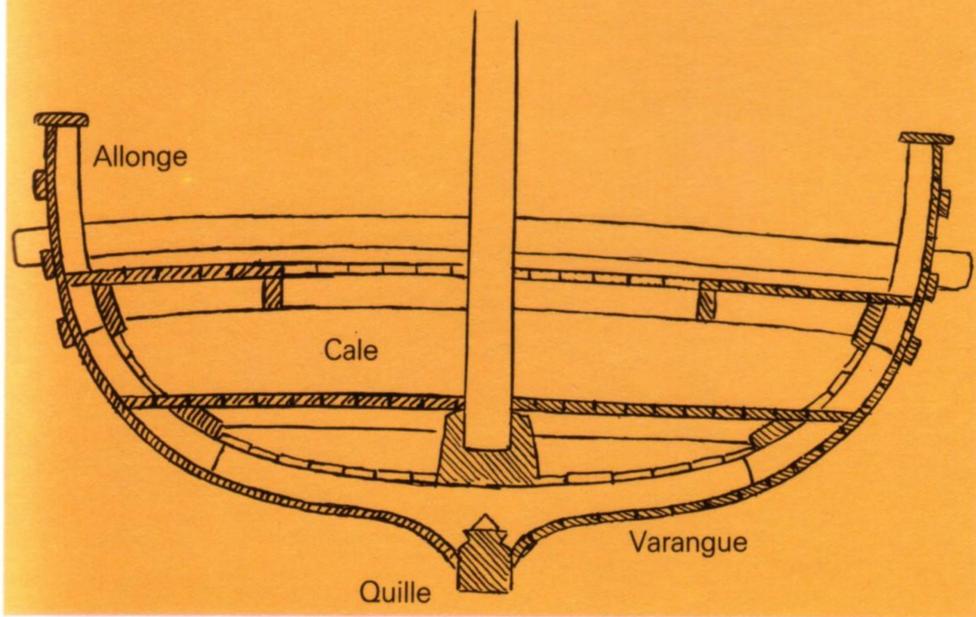
Au lendemain des Grandes Invasions, les mers sont aussi fréquentées qu'à la fin de l'époque romaine. Malgré les pirates et les naufrages, elles sont plus sûres que les voies terrestres.

La Méditerranée est sillonnée par les bateaux de commerce qui circulent le long des côtes (cabotage) ou assurent une liaison permanente entre l'Orient et l'Occident, transportant marchandises et passagers. Les négociants grecs, égyptiens, juifs et syriens, qui ont souvent recours aux armateurs d'Alexandrie pour affréter des navires, forment de véritables convois que la flotte byzantine escorte. Les cales des bateaux regorgent des denrées les plus variées : blé, huile, vin, fruits et épices, papyrus, et aussi produits de luxe comme les étoffes, les bijoux ou la vaisselle de métal. Ces marchandises sont débarquées dans les principaux ports de Méditerranée occidentale : Carthage, Ostie (près de Rome), Marseille, Fos ou Narbonne. Les bateaux en repartent chargés d'esclaves, d'étoffes, de fourrures, d'armes, de minerais comme l'étain et l'argent, de bois, de céréales, de

vin, de cire et de bétail. Il faut environ cinq jours pour aller de Narbonne à Carthage, et un mois pour rallier Marseille à Alexandrie.

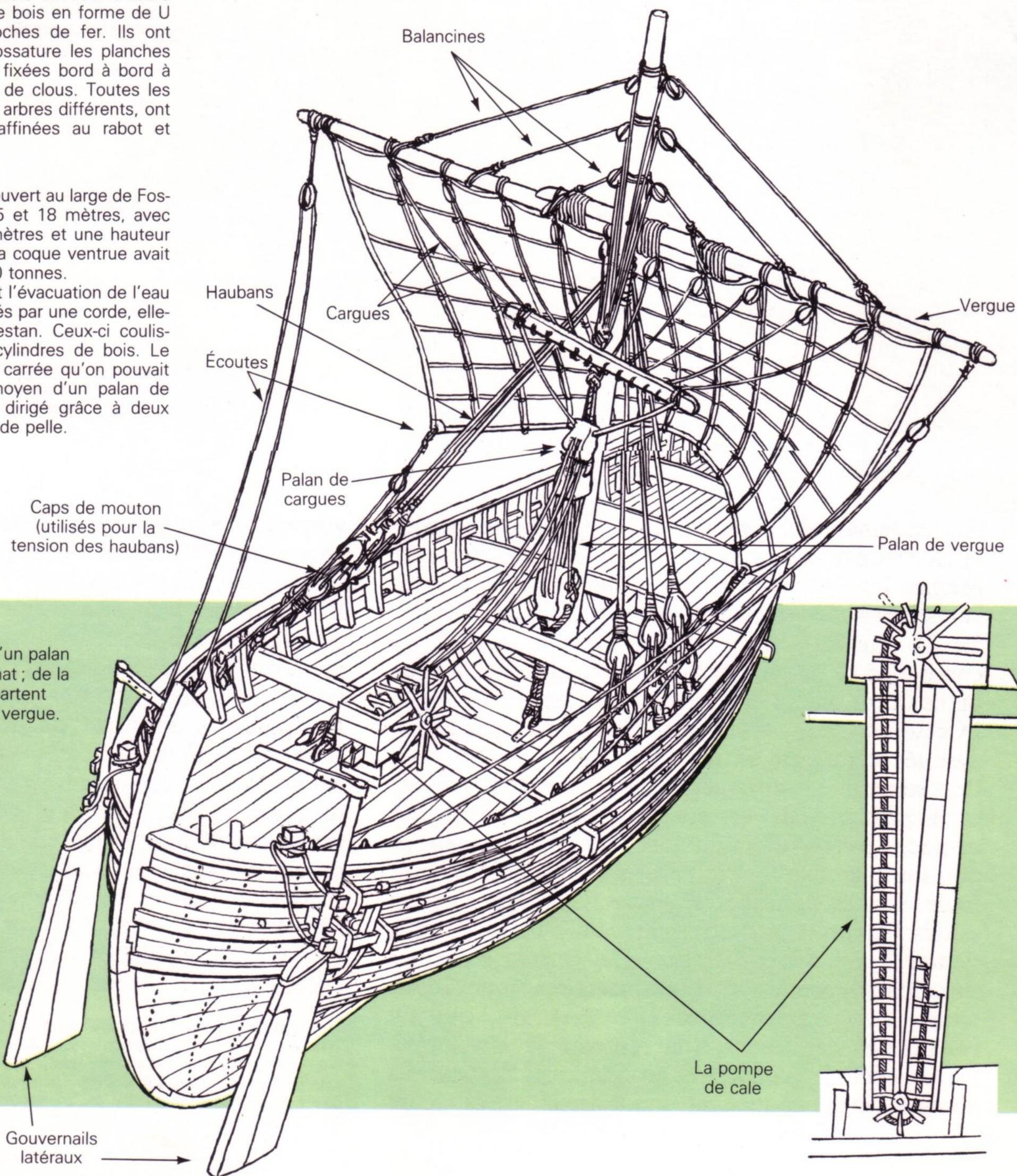
L'Atlantique, la Manche et la mer du Nord n'échappent pas à cette activité maritime intense. Les relations sont ainsi nombreuses entre l'Espagne, la Gaule, l'archipel Britannique et l'Europe du Nord. Les ports de Bordeaux, Nantes, Rouen, Quentovic (non loin d'Étaples) et de Dorestad (aux Pays-Bas) exportent les produits méditerranéens, acheminés jusque là par voie terrestre et fluviale, et les productions de la Gaule. Les Frisons et les Saxons, excellents marins et marchands, deviennent alors les maîtres de la Manche et de la mer du Nord.

Trop lourdement chargé d'une cargaison de blé en vrac et d'amphores emplies de poix, ce bateau résiste mal à la tempête soudaine. Il embarque des paquets de mer : les matelots manœuvrent en vain la pompe de cale, mais il est trop tard pour redresser le caboteur. Le naufrage est inévitable alors que les pontons du port de Fos sont tout proches.



▲ Ce bateau a été construit selon la technique dite « sur couples ». Les charpentiers ont tout d'abord fixé les membrures, pièces de bois en forme de U sur la quille, à l'aide de broches de fer. Ils ont ensuite assemblé sur cette ossature les planches (virures) de la coque (bordé), fixées bord à bord à l'aide de chevilles de bois et de clous. Toutes les pièces de bois, tirées de neuf arbres différents, ont été taillées à l'herminette, affinées au rabot et percées à l'aide d'une tarière.

► La longueur du bateau découvert au large de Fos-sur-Mer est estimée entre 15 et 18 mètres, avec une largeur maximum de 6 mètres et une hauteur de cale d'environ 2 mètres. Sa coque ventrue avait une contenance de près de 50 tonnes. Une pompe de cale permettait l'évacuation de l'eau à l'aide de disques de cuir reliés par une corde, elle-même entraînée par un cabestan. Ceux-ci coulaient à l'intérieur de deux cylindres de bois. Le navire était mû par une voile carrée qu'on pouvait développer ou orienter au moyen d'un palan de vergue et d'écoutes. Il était dirigé grâce à deux gouvernails latéraux en forme de pelle.



La voile est hissée à l'aide d'un palan de vergue placé le long du mat ; de la poulie supérieure du palan partent six balancines qui portent la vergue.

Gouvernails latéraux



A l'aube du Moyen Age

On a longtemps qualifié de « siècles obscurs » l'époque des royaumes barbares, en lui opposant celle de la « renaissance carolingienne ». En réalité, l'éphémère civilisation carolingienne (milieu du VIII^e-fin du X^e siècle) est à bien des égards issue de la civilisation « romano-germanique » des temps barbares.

L'Empire franc, plus uni et plus fort qu'avant, domine désormais la majeure partie de l'Europe, l'instrument des conquêtes ayant été sa redoutable cavalerie lourde. Il atteint son apogée sous Charlemagne et s'étend alors du nord de l'Espagne arabe et de l'Italie lombarde à la Saxe et au Danube. Il doit faire face aux dernières invasions, celles des Vikings et des Hongrois, tout en contenant Saxons, Slaves, Avars, Lombards et Arabes. Les grands domaines sont mieux gérés et bénéficient des innovations techniques. Les premiers châteaux forts qui s'y construisent affirment, tout comme le développement des liens guerriers et économiques d'homme à homme, la puissance et l'indépendance de leurs

propriétaires vis-à-vis de l'État. Ainsi est né le régime seigneurial qui allait caractériser le monde féodal.

C'est surtout dans le domaine culturel et artistique que la « renaissance carolingienne » s'est d'abord manifestée. Les études scientifiques et littéraires connaissent un essor sans précédent, en particulier dans les monastères où l'on redécouvre la pensée des auteurs antiques, tandis que les écoles se multiplient. La sculpture, la mosaïque, les fresques, l'orfèvrerie, les ivoires et surtout les manuscrits enluminés sont les témoins les plus éloquents du renouveau artistique : au souvenir de l'art classique s'ajoutent des influences venues des mondes byzantins et anglo-saxons.

Héritière des temps barbares, l'époque carolingienne a instauré les fondements de la civilisation médiévale.

Charlemagne est de retour dans un de ses palais préférés, à Ingelheim, non loin des bords du Rhin. Accompagné de sa suite, il pénètre dans la grande cour d'honneur semi-circulaire. Celle-ci est bordée de portiques et un puits couvert se trouve en son milieu. Tous les bâtiments sont en pierre, avec des assises de brique.

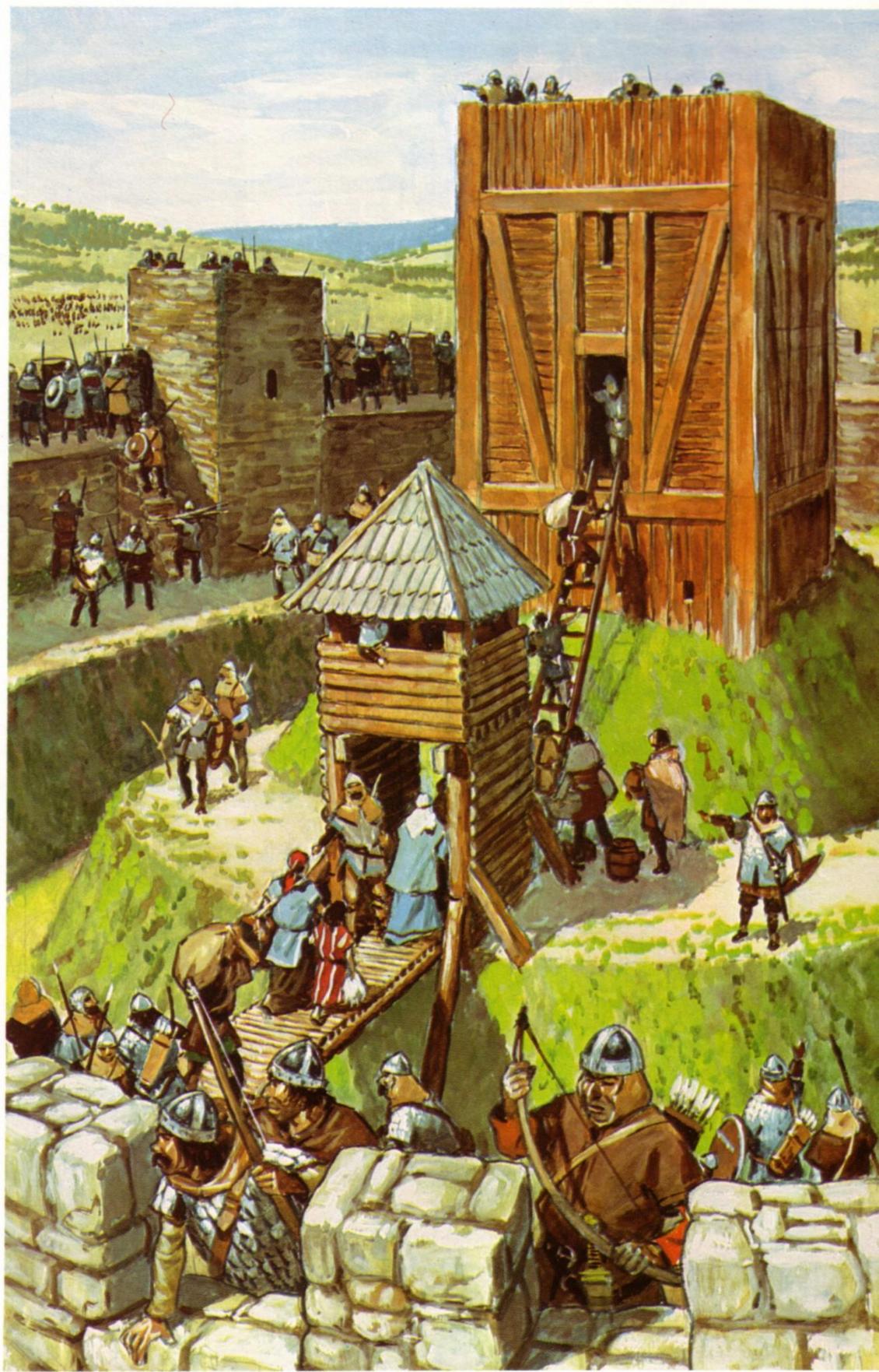


Une charrette passe sur la route qui mène à la célèbre abbaye de Saint-Gall, en Suisse. Elle est tirée sans effort par le cheval grâce au collier d'épaule. Celui-ci remplace maintenant le collier de gorge qui étranglait l'animal dès

que la charge était trop lourde. Un paysan laboure son champ au moyen d'une charrue à soc de fer, roues et avant-train. Cet instrument est beaucoup plus efficace que l'ancien araire, dont le soc pénétrait faiblement dans la terre.

Les charges de la cavalerie franque sont redoutables et les cadavres des Sarrasins jonchent la plaine de Poitiers. Protégés efficacement par une cuirasse, un casque et un bouclier rond, les cavaliers sont armés d'une lourde épée, d'une lance et parfois d'un arc. Grâce à une selle haute et à des étriers ils font corps avec leur monture lors des charges.

L'armée ennemie approche et le château se prépare à en subir l'attaque. Les soldats prennent place sur le rempart circulaire de maçonnerie. Au milieu de cette enceinte, la motte artificielle de terre est coiffée d'un donjon carré en bois où réside le comte, maître des lieux. On y accède par un pont défendu par une petite tour en rondins.



Sur les traces des peuples barbares

*Le témoignage des textes,
les révélations de l'archéologie*

C'est grâce au témoignage des textes et aux révélations de l'archéologie qu'il a été permis d'écrire l'histoire des Grandes Invasions et des royaumes barbares. C'est à partir de ces mêmes sources qu'ont été soigneusement documentées les illustrations originales de ce livre.

Les témoignages écrits

Contrairement à ce que l'on croit souvent, l'écriture a joué un grand rôle à l'époque du haut Moyen Âge : la culture romaine a persisté, avec ses lettrés et ses scribes. Malheureusement, une faible partie seulement de ces écrits sont parvenus jusqu'à nous.

Les rares documents authentiques conservés sont des actes publics (chartes, diplômes royaux) ou privés (ventes, testaments), rédigés sur papyrus ou parchemin.

DOCUMENT 1

D'autres écrits sont connus par des copies, dont certaines sont contemporaines des royaumes barbares : récits historiques comme l'Histoire des Francs de Grégoire de Tours ou l'Histoire des Lombards de Paul Diacre ; œuvres littéraires comme celles de Sidoine Apollinaire et de Venance Fortunat ; innombrables Vies de saints, dont le genre était alors très prisé...

Des livres à caractère liturgique (psautiers, évangélistes) ont été aussi produits dans les monastères : calligraphiés avec minutie, ils sont ornés de remarquables illustrations, les enluminures.

DOCUMENT 2

D'autres documents écrits relèvent de l'archéologie : épitaphes chrétiennes, inscriptions à caractère religieux sur des accessoires vestimentaires, sans oublier les monnaies.

DOCUMENTS 3 ET 4

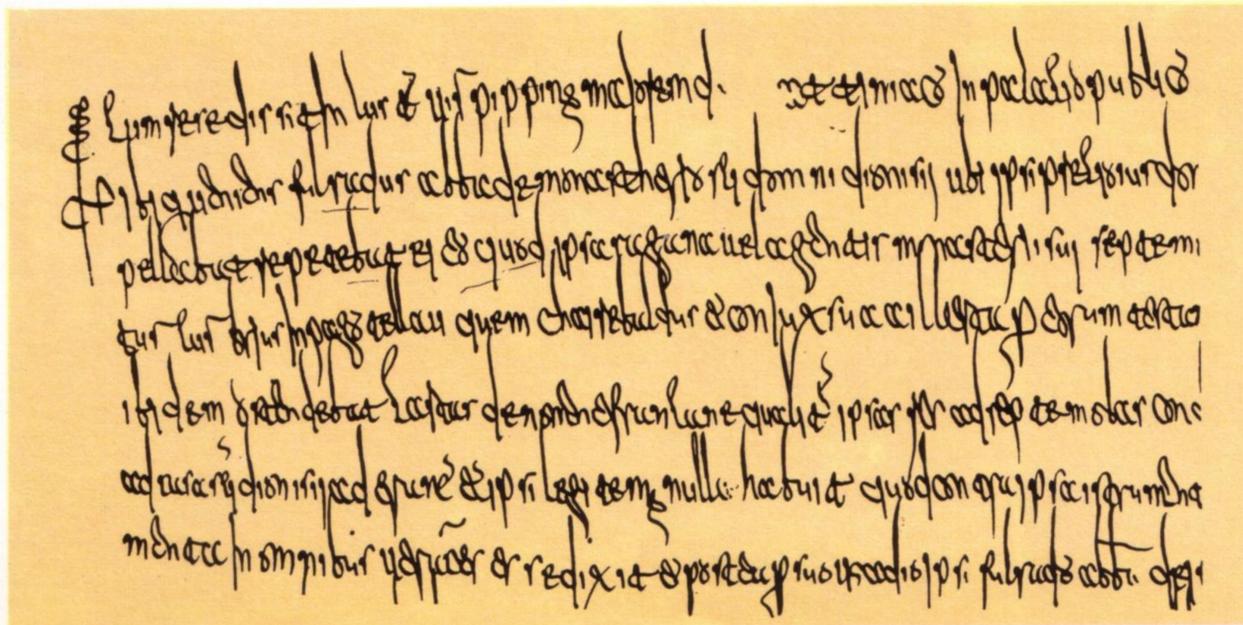


Couronne votive du roi wisigoth Receswinthe, VII^e siècle. À l'origine, cette couronne devait être suspendue dans la cathédrale de Tolède, Espagne. Diamètre : 20 cm. (Musée archéologique de Madrid.)

1

Spécimen d'écriture cursive d'un acte mérovingien

Dérivée de celle de la fin de l'Antiquité, l'écriture cursive mérovingienne n'est guère lisible aujourd'hui que par des spécialistes. Ce spécimen d'écriture sur parchemin appartient à un diplôme daté du 20 juin 750, conservé aux Archives de France. Sur la première ligne figurent les noms du maire du palais Pépin le Bref (*inluster vir Pippinus majorem domus*) et du palais d'Attigny, dans les Ardennes (*Attiniaco in palacio publico*). Comme tous les actes mérovingiens, ce document est rédigé en latin.





2

Un manuscrit enluminé

Dans les monastères du nord et de l'est de la Gaule, les moines ne se contentaient pas de recopier les textes sacrés en les calligraphiant avec soin. Ils les enluminaient en ornant de couleurs vives les motifs architecturaux, animaliers ou géométriques de leurs frontispices, ainsi que les lettres mar-

quant le début des textes : cette page sur parchemin d'une copie de la seconde moitié du VIII^e siècle d'un livre de saint Augustin en est une bonne illustration.

(Paris, Bibliothèque nationale, Ms. latin 12168, fol. 1.)

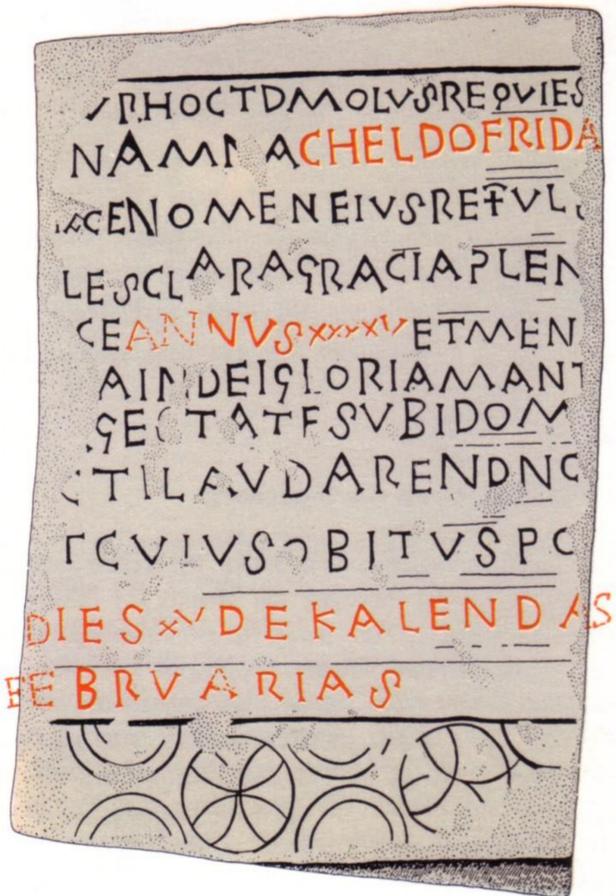
3

L'épitaphe de Cheldofrida

En 1944, on découvrit dans l'église de Pier, près de Düren (Allemagne fédérale), une très belle épitaphe, datée du VII^e siècle par la forme des lettres gravées dans la pierre. Elle portait le nom de Dame Cheldofrida (DOMNA CHELDOFRIDA), morte à l'âge de 45 ans (ANNUS XXXV), 15 jours avant les calendes de février (POST DIES XV DE KALENDAS FEBRUARIAS), c'est-à-dire un 18 janvier.

Ainsi, en pleine époque barbare, on conservait toujours l'usage des épitaphes à l'Antique, écrites en latin, avec des formules consacrées, l'emploi des chiffres et du calendrier romains : l'Antiquité n'était pas morte !

(D'après K. BÖHNER, *Das Grab eines fränkischen Herren aus Morken im Rheinland*, Musée rhénan de Bonn, 1959.)



4

Le message historique des monnaies

Cette petite monnaie en or, un tiers de sou d'un poids de 1,18 g, symbolise le message historique que constituent les monnaies.

Sur l'une de ses faces, autour d'un buste royal très stylisé, on peut lire l'inscription **PARISIUS IN CIVI [TAE]** : c'est donc à Paris, capitale historique des Mérovingiens, que cette monnaie fut frappée.

Sur l'autre face, autour d'une croix, on déchiffre les mots **CHLOD [OVIVS] REX**, ainsi que le mot **ELIGI**, sous la croix : il s'agit ainsi d'une monnaie au nom de Clovis II (638-657), fils de Dagobert, qui fut émise par le célèbre orfèvre et monétaire saint Éloi, entre 639 et 641.

Ce tiers de sou représentait le neuvième du prix d'un porcelet. Il en fallait 900 pour se racheter du meurtre d'un homme dans la force de l'âge...

(Collection du musée Carnavalet, Paris; photo P. PIERRAIN.)



5

Le baptistère de Poitiers

En Gaule, comme d'ailleurs en Italie, en Espagne ou en Afrique du Nord, les traditions architecturales de la fin de l'Antiquité se poursuivirent durant l'époque barbare. Construit au VII^e siècle, le baptistère de Poitiers en est un bon exemple : son plan est en forme de croix ; ses murs en petit appareil de pierre comprennent des rangs de briques ; colonnes et chapiteaux de marbre complètent sa décoration intérieure.



6

La « crypte » Saint-Paul de Jouarre

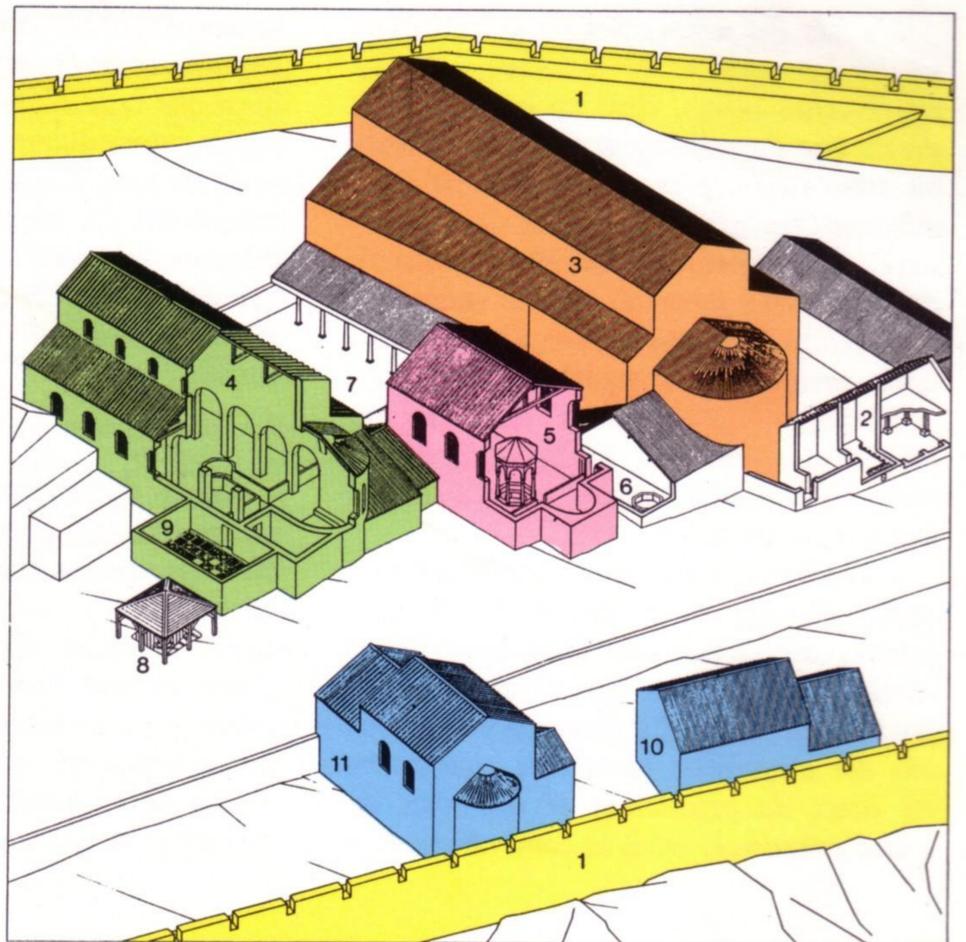
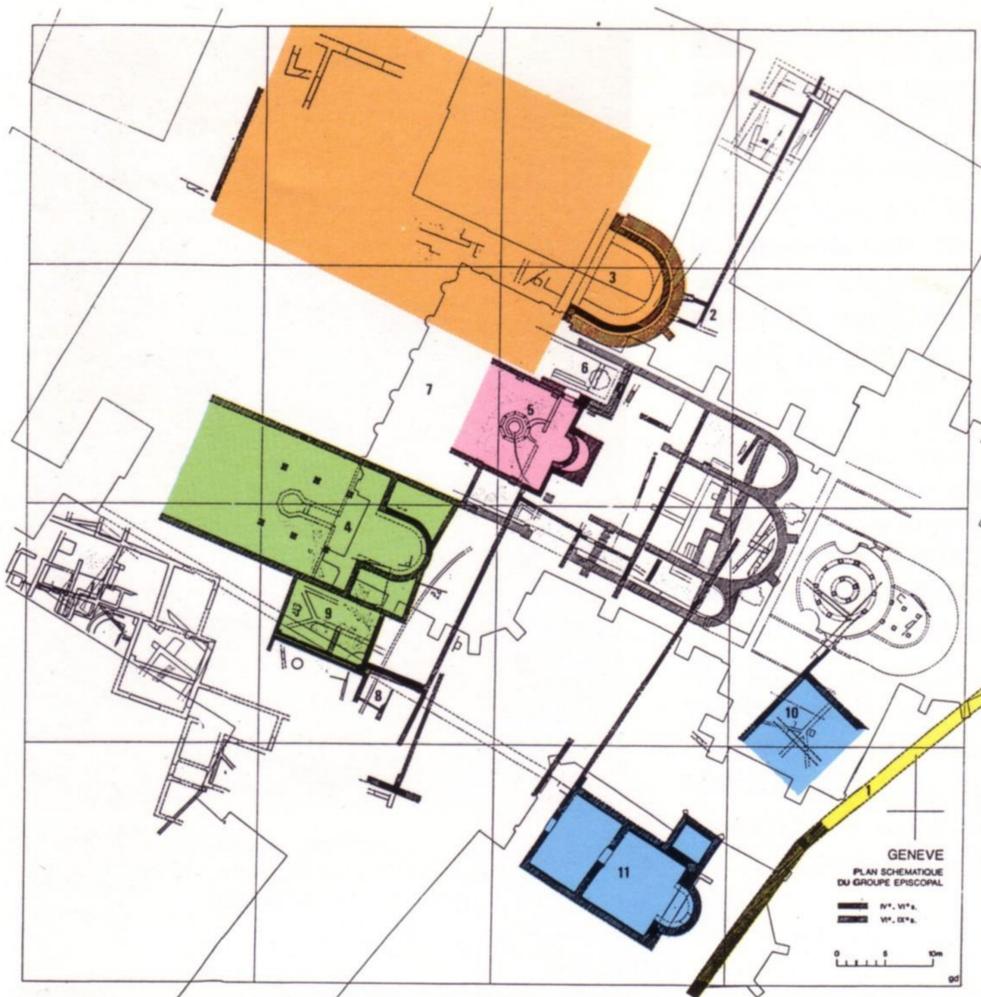
Au VII^e siècle, Théodechilde, l'abbesse mérovingienne de Jouarre (Seine-et-Marne), fit prolonger l'église funéraire de son monastère par une construction à demi souterraine, peut-être élevée à la mémoire de son frère Agilbert, qui fut évêque de Paris (on voit à gauche son sarcophage, orné de personnages en prière). La fondatrice du célèbre monastère et les abbesses

qui lui succédèrent furent enterrées dans ce mausolée. Par la suite, des cénotaphes (faux tombeaux décoratifs) furent placés sur leurs sarcophages (à droite).

La « crypte » Saint-Paul de Jouarre est de plan rectangulaire. Elle est divisée en trois par des rangées de colonnes. Les chapiteaux de marbre qui les surmontent reprennent de façon originale des modèles antiques.

(Photo F. LONTCHO, Éditions ERRANCE.)





7

Le « Groupe Épiscopal » de Genève

De nombreuses recherches et les fouilles exécutées à partir de 1979 à l'intérieur et autour de la cathédrale Saint-Pierre de Genève permettent la reconstitution fort précise de ce que fut le quartier épiscopal de l'ancienne capitale burgonde. L'interprétation de fondations complexes,

dessinant deux églises, un baptistère et diverses constructions annexes, autorise la reconstitution en perspective de ce quartier monumental, tel qu'il était aux v^e-vi^e siècles.

1. Enceinte réduite de la fin de l'époque romaine. 2. Bâtiment du Bas-Empire. 3. Cathédrale nord. 4. Cathédrale sud. 5.

Baptistère. 6. Cuve baptismale secondaire. 7. Atrium (cour bordée de portiques). 8. Puits. 9. Salle de réception de l'évêque, avec sol de mosaïque. 10. Partie de la résidence épiscopale. 11. Chapelle de l'évêque.

(D'après C. BONNET et G. DEUBER, Bureau cantonal d'Archéologie de Genève.)

Les révélations de l'archéologie

L'archéologie complète utilement le témoignage des textes, qu'il s'agisse de l'étude des quelques monuments conservés ou des irremplaçables informations fournies par les fouilles.

Dans les royaumes barbares qui se partagèrent l'Empire romain d'Occident, on édifia de nombreux monuments religieux : cathédrales, baptistères, basiliques funéraires, monastères. Plusieurs d'entre eux subsistent, plus ou moins bien conservés : par exemple en Gaule, le baptistère de Poitiers, le mausolée de l'abbé Mellebaude à Poitiers (« hypogée des Dunes »), ou encore la « crypte » Saint-Paul de Jouarre. Ils attestent la survivance des techniques architecturales antiques.

DOCUMENTS 5 ET 6

D'autres édifices, dont l'existence était souvent connue par les textes, ont été révélés par les fouilles : il n'en subsiste en général que les fondations qui en dessinent le plan, ainsi que des éléments d'architecture épars : colonnes et chapiteaux de marbre, barrières liturgiques (chancels) richement sculptées (telle celle de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains à Metz), briques et tuiles décoratives ou mosaïques.

DOCUMENT 7

Le bois a été largement utilisé en Europe du Nord pour la construction de palais, d'églises et d'habitations dans les villes ou à la campagne. Il ne reste évidemment rien de ces constructions, mis à part des traces dans le sol (trous de poteaux, fosses), mais des fouilles minutieuses permettent de découvrir ces empreintes et de restituer le plan de ces édifices.

DOCUMENT 8

La fouille des cimetières est sans doute celle qui livre la documentation la plus spectaculaire et la plus facilement accessible. On peut tout d'abord reconstituer l'aspect en surface des tombes, avec leurs enclos et leurs stèles. L'étude des restes osseux, quand ils n'ont pas été incinérés, fait connaître la taille des défunts, leur âge au moment de leur mort, certaines des maladies dont ils souffraient, et parfois même leur origine ethnique.

DOCUMENTS 9 ET 10

A la manière d'un détective, l'archéologue est capable de faire le portrait social des défunts : roi ou riches guerriers, mais aussi pauvres et esclaves. Les objets personnels déposés dans les tombes aident à mener cette enquête ; d'autre part ils permettent souvent la reconstitution des costumes.

DOCUMENTS 11 ET 12

L'étude des usages funéraires renseigne sur les croyances et les coutumes populaires. Parfois même, c'est un véritable fait divers que l'archéologue découvre, quinze ou seize siècles plus tard : guerrier à la mâchoire fracassée d'un coup de scramasaxe, mère morte en couches et enterrée avec son bébé mort-né, femme enterrée à plat ventre, les mains liées dans le dos, après quelque forfait mystérieux...

L'analyse archéologique complète des cimetières donne une vision encore plus claire de la société barbare, et précise celle que livrent les textes.

L'étude en laboratoire des nombreux objets déposés dans les tombes (armes, bijoux, accessoires vestimentaires, vases) révèle les techniques qui furent utilisées pour les fabriquer. La situation géographique des trouvailles permet de reconnaître les lieux de production et les voies du grand commerce, selon la concentration ou

la dispersion des objets. La fouille de sites artisanaux de potiers ou de métallurgistes, ainsi que celle d'épaves, apporte d'importantes informations complémentaires.

L'examen des décors figurant sur les sculptures, les objets et les manuscrits à peinture, permet d'apprécier le sens artistique des Barbares, qu'il s'agisse de motifs humains, animaliers, végétaux ou géométriques.

DOCUMENT 13

Si la découverte de nouveaux textes inédits de l'époque barbare est improbable, les trouvailles archéologiques sont quotidiennes et les possibilités de fouilles très nombreuses. Encore faut-il qu'au lieu d'être menées comme des « chasses au trésor », ces recherches soient effectuées scientifiquement, pour une connaissance historique toujours meilleure des Grandes Invasions et des royaumes barbares.

Fibule ostrogothique d'orfèvrerie cloisonnée en forme d'aigle, Domagnano (Italie), première moitié du VI^e siècle. Hauteur : 12 cm. (Londres, British Museum.)



Fibule : bijou servant à attacher les vêtements drapés.



Vase de verre « à trompes », trouvé à Douvrend (Seine-Maritime) VI^e siècle. Hauteur : 12 cm. (Rouen, Musée départemental des Antiquités. Photo F. Dugué.)



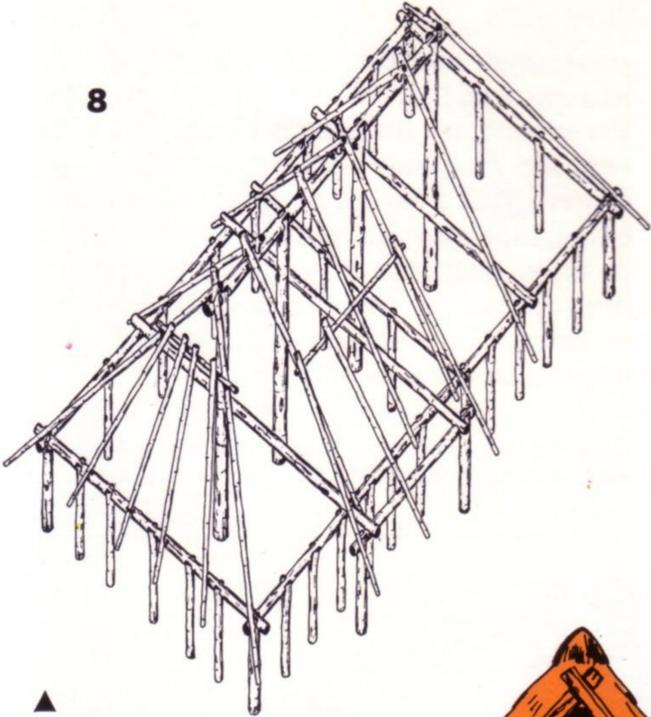
Ci-dessus : fibule ansée mérovingienne en argent doré, Douvrend (France). Hauteur : 14 cm. (Rouen, Musée départemental des Antiquités. Photo F. Dugué.)

Au milieu, en haut : garniture de ceinturon de fer damasquiné trouvée à Paris. Art mérovingien, première moitié du VII^e siècle. Longueur totale : 28 cm. (Paris, Musée Carnavalet, photo P. Pierrain.)

Au milieu : fibule ronde anglo-saxonne d'orfèvrerie cloisonnée, Kingstone Down (Grande-Bretagne), vers 600. Diamètre : 8,5 cm. (Musée de Liverpool.)

Au milieu, en bas : plaque-boucle de ceinture mérovingienne en bronze moulé, vers 600. Longueur : 9 cm. (Paris, Musée Carnavalet, photo P. Pierrain.)

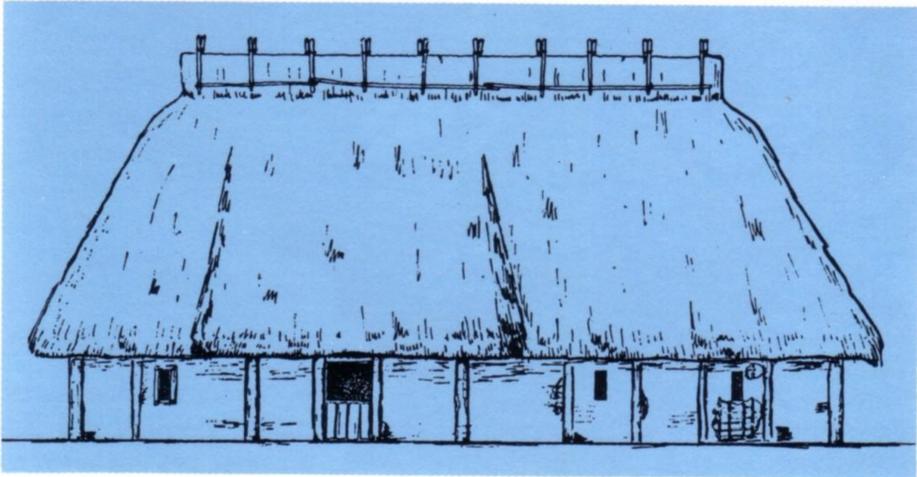
8



▲ Reconstitution d'une maison d'habitation : charpente et aspect extérieur.
▼



Reconstitution d'une cabane : charpente et aspect extérieur.



Le village franc de Gladbach

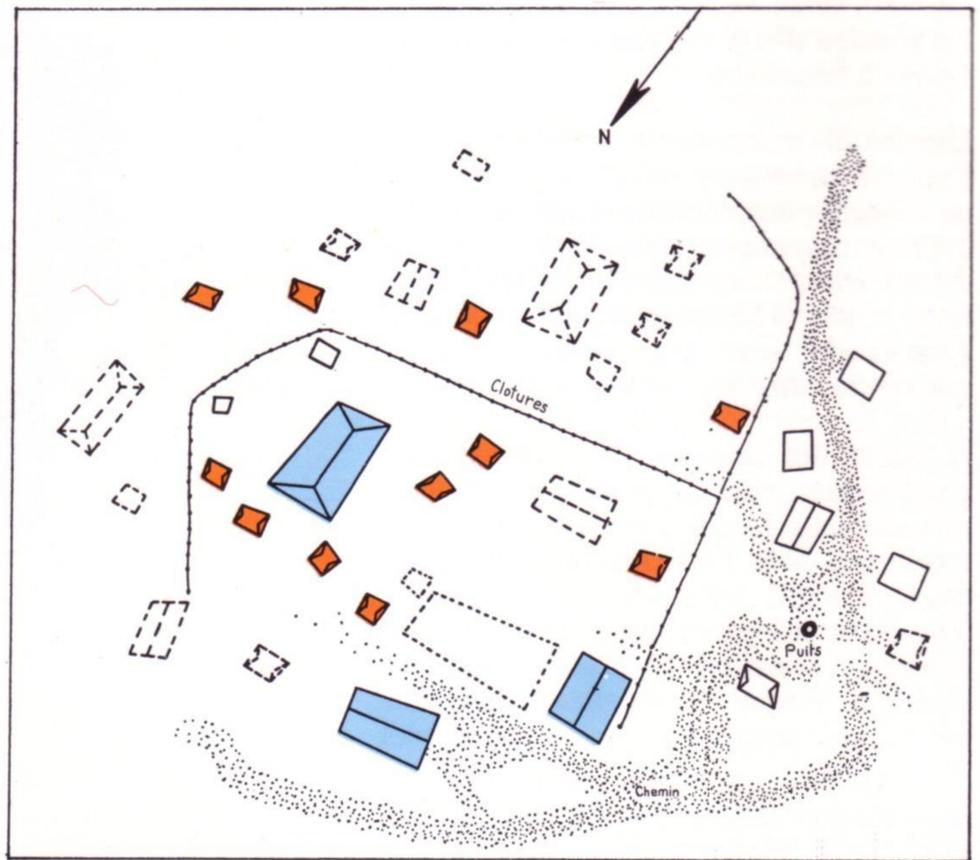
Les fouilles de 1936 à Gladbach, non loin de la ville rhénane de Neuwied, révélèrent pour la première fois la physionomie exacte d'un village franc. Le décapage du terrain mit en évidence des taches de couleur plus sombre que celle du sol naturel. Elles correspondaient à des trous de poteaux, à des tranchées et à des fosses, que les archéologues sont parvenus à interpréter selon leur disposition.

Divisé en parcelles par des clôtures, le village comprenait des maisons d'habitation et des annexes domestiques. Les cloisons et les toitures des maisons construites au niveau du sol étaient soutenues par de

nombreux poteaux, alors que celles des annexes, simples cabanes édifiées sur des fosses, reposaient simplement sur deux, quatre ou six poteaux : ces petites constructions servaient de remises, d'ateliers ou d'étables.

(D'après W. SAGE, *Die fränkische Siedlung bei Gladbach*, Musée rhénan de Bonn, 1969.)

Plan simplifié du village franc de Gladbach.



9

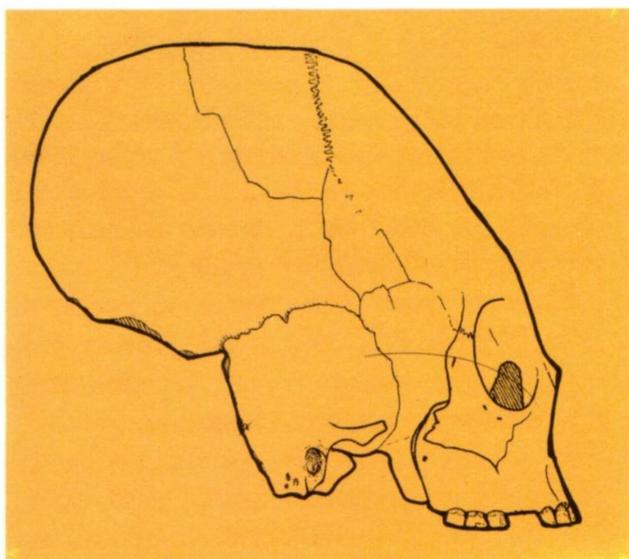
Le cimetière alémanique de Fridingen

Le cimetière alémanique de Fridingen, dans le sud-est de l'Allemagne, a fait l'objet en 1971 d'une fouille systématique. On a pu ainsi reconstituer l'aspect qu'il présentait en surface à l'époque de son utilisation, aux VI^e et VII^e siècles.

La majorité des tombes étaient seulement marquées par de simples monticules de terre, coiffant des fosses alignées en rangées. A l'une des extrémités de ce vaste cimetière, plusieurs *tumuli* surmontaient les sépultures de l'aristocratie locale, pour les différencier de celles du reste de la population.

(D'après R. CHRISTLEIN, *Die Alamannen*, Stuttgart, 1978.)





10

Un exemple de déformation artificielle du crâne

L'un des squelettes mis au jour dans le cimetière barbare de Briord (Ain) comportait un crâne de forme curieuse, qui avait été artificiellement déformé dans l'enfance à l'aide de bandelettes étroitement serrées. On sait par d'autres exemples archéologiques que cette coutume particulière, pratiquement inconnue chez les Francs et les Alamans, fut fréquente chez les Huns et les Germains orientaux. Ce sont eux qui la

transmirent aux Burgondes, à l'époque de leur royaume de Worms (jusqu'en 436). Par la suite, les Burgondes s'établirent dans l'est de la Gaule (à partir de 443) et conservèrent pour un temps cette pratique ethnographique. Le crâne de Briord illustre de façon éloquente ce peuplement germanique et montre tout ce que l'étude des ossements, ou anthropologie, peut apporter à la connaissance historique.

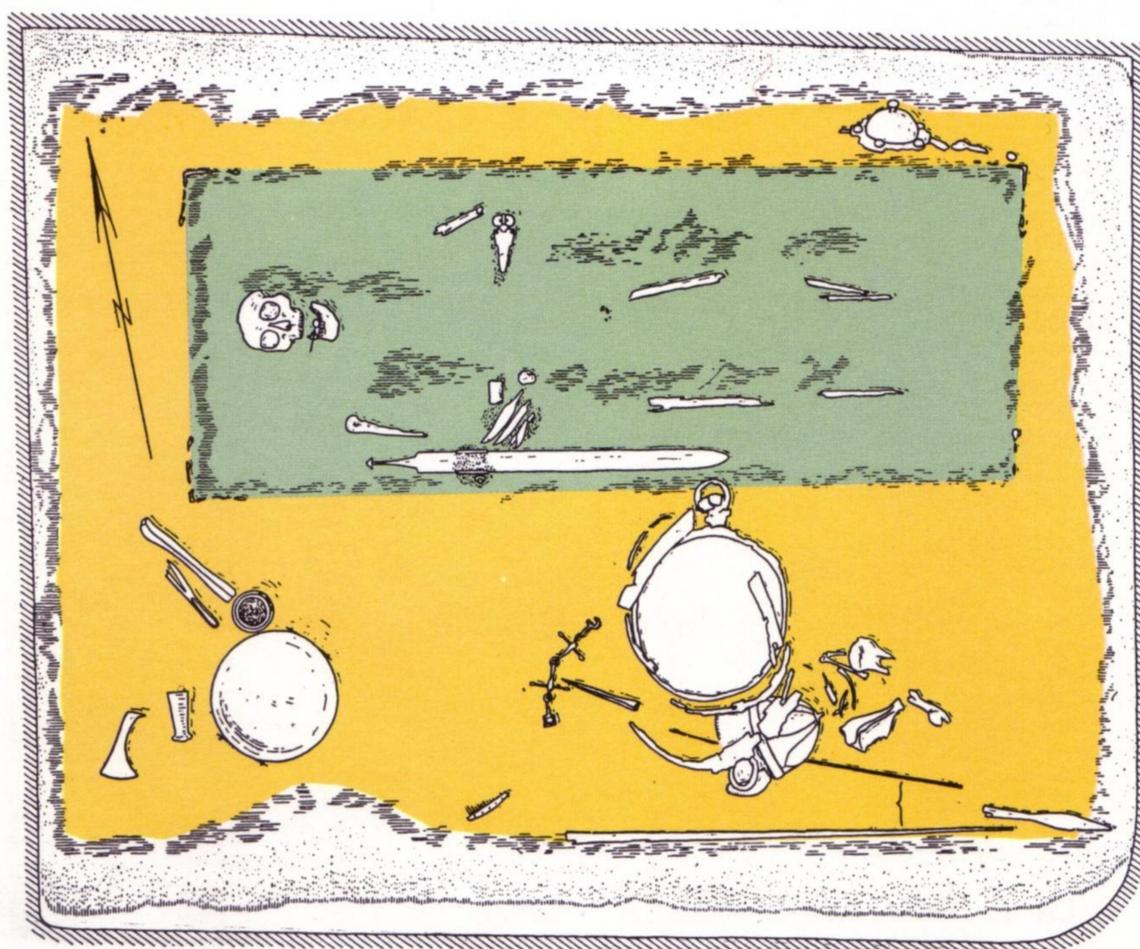
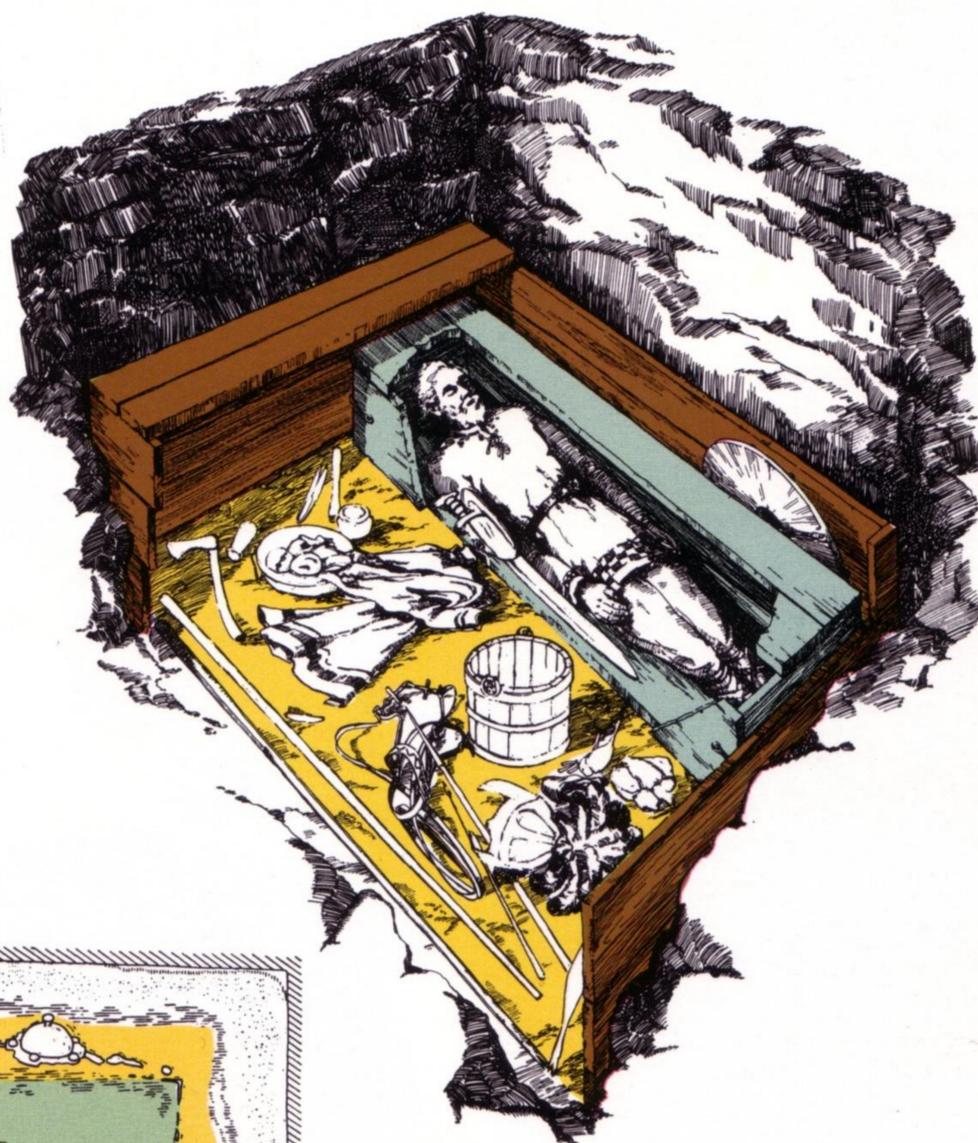
(D'après H. GAILLARD DE SEMAINVILLE *et al.*, dans *La Physiophile*, N° 88, 1978, Montceau-les-Mines.)

La tombe d'un « Seigneur » franc à Morken

Des fouilles effectuées à l'emplacement de l'église Saint-Martin de Morken, non loin de Cologne, ont entraîné la découverte en 1955 de plusieurs tombes franques. L'une d'entre elles, exceptionnelle par ses dimensions et son riche contenu, était celle d'un guerrier de haut rang, qualifié faute de mieux du titre de « seigneur » ou de « chef ».

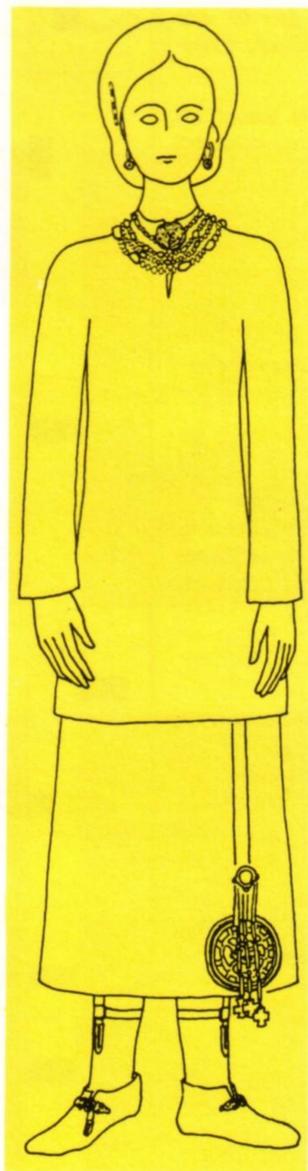
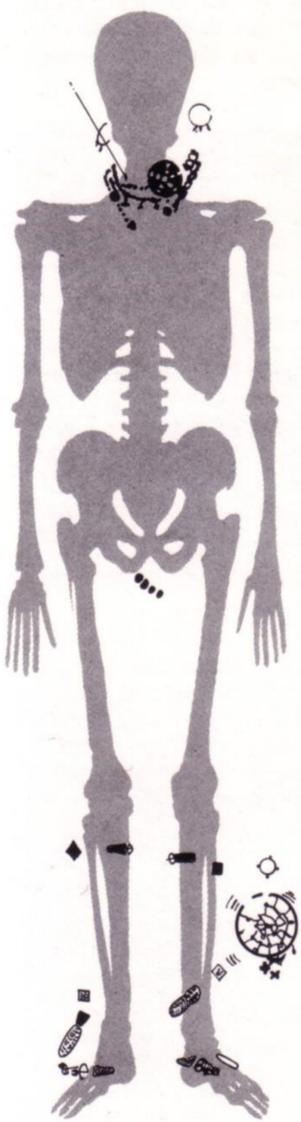
A partir des données de la fouille, les archéologues purent reconstituer l'aspect qu'avait cette tombe lors de son établissement, vers 600. Le défunt avait été placé dans un lourd coffre de bois, disposé le long d'une des parois de la vaste chambre funéraire, construite et fermée à l'aide de madriers. Revêtu de ses plus beaux vêtements, le « seigneur » de Morken portait

11



son épée au côté. Son bouclier avait été glissé entre le coffre et le mur de la chambre funéraire. A l'autre extrémité, on avait soigneusement disposé les objets les plus précieux du défunt, témoins de sa place sociale élevée : un angor, une lance, un épieu de chasse, une hache de guerre, un casque d'apparat, le mors de son cheval, une bassine de bronze et une serviette (indices d'un mode de vie raffiné), un gobelet de verre, un vase de terre cuite, un seau de bois et une couverture.

(D'après K. BÖHNER, *Das Grab eines fränkischen Herren aus Morken*, Musée rhénan de Bonn, 1959.)



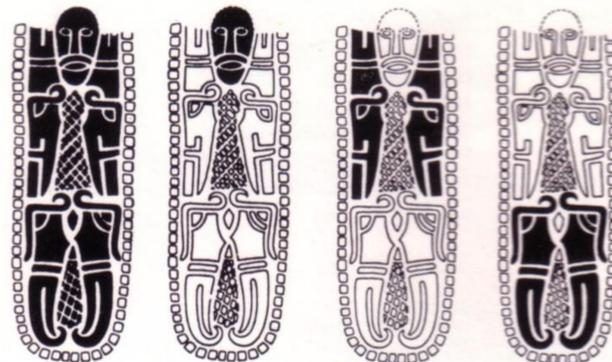
12

Une élégante du VII^e siècle : La Dame de Bülach

A l'occasion de fouilles menées dans l'église actuelle Saint-Laurent, à Bülach (Suisse), on mit au jour les fondations de l'église primitive, petit édifice rectangulaire de 7 × 16 m. En son milieu avait été placée la tombe d'une riche dame, sans doute la fondatrice de ce lieu de culte, morte vers 650.

La fouille ayant été minutieuse, les archéologues ont pu reconstituer avec précision le costume de cette femme, à partir de la position de ses bijoux et accessoires vestimentaires. Suivant la mode alémanique du temps, la Dame de Bülach portait une longue épingle de chevelure et était parée de boucles d'oreilles, d'une fibule de cou et de plusieurs colliers courts. Une aumônière à fermoir ajouré de bronze et pendentifs en forme de croix (la Dame était chrétienne) était suspendue à la ceinture, descendant à la hauteur du mollet. La jupe s'arrêtait à mi-jambe, laissant voir les éléments ornés des jarretières qui maintenaient les bas. Les chaussures étaient fermées par des boucles de métal.

(D'après R. CHRISTLEIN, *Die Alamannen*, Stuttgart, 1978.)



13

A la découverte du style animalier germanique

Il n'est pas toujours aisé de comprendre les motifs qui ornent les objets de l'époque barbare. L'impression première est souvent celle d'un enchevêtrement de lignes sinueuses, apparemment sans cohérence. Avec l'habitude, on parvient cependant à reconstituer des compositions symétriques simples, représentant des animaux fortement stylisés. Ainsi les têtes d'aigles et de sangliers (ces derniers bien reconnaissables à leurs défenses) qui entourent un masque humain, sur un pendentif de ceinture trouvé à Wurmlingen (Allemagne fédérale).

(D'après W. HÜBENER, *Die Goldblattkreuze des frühen Mittelalters*, Institut alémanique de Fribourg en Brisgau, 1975.)

Sources

Les gouaches originales de Pierre Foubert ont été soigneusement documentées. On trouvera ci-dessous, en bibliographie, la liste des principaux ouvrages qui ont servi au choix des scènes figurant dans les 23 chapitres du présent volume.

On a également fait appel à de nombreuses publications archéologiques spécialisées pour reconstituer avec un maximum de fidélité historique les décors et les costumes, chaque illustration correspondant à une époque et à

un lieu précis. Les auteurs ont cru utile de donner ci-dessous, par chapitre, des notes comportant la référence d'un certain nombre des sources utilisées : des textes d'époque (par exemple l'Histoire des Francs de Grégoire de Tours = H.F.), des publications, ainsi que les noms des spécialistes qui ont aimablement communiqué aux auteurs une précieuse documentation, souvent inédite.

PAGES 14-15



Reconstitution du forum d'après la maquette de Rome au IV^e siècle (Musée de la Civilisation romaine, Rome).



D'après les fouilles de Jean-Pierre LÉMANT au Mont-Vireux (Ardennes).

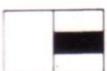


Dominant la Sarthe, ce tronçon de rempart antique est toujours visible au Mans.



On peut voir à Turnu Severin (Roumanie) les vestiges de ce camp, ainsi que les piles de l'ancien pont romain sur le Danube.

PAGES 16-17



L'enseigne chrétienne (les Lombards étaient ariens),



avec une colombe surmontant une croix, a été reproduite d'après une figurine lombarde de porte-enseigne, découpée dans une tôle de bronze (dans I. BÓNA, *Gépidés et Lombards...*, Budapest, 1976).

D'après le récit de Priscos. En réalité, l'épouse d'Attila résidait dans un palais voisin, tout aussi luxueux, où l'écrivain grec la vit accroupie sur un tapis de laine et entourée de ses suivantes. Attila avait fait édifier à proximité des thermes en pierres, selon le modèle romain.

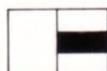
PAGES 18-19



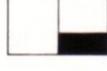
La scène se passe en Allemagne.



Les archives royales étaient soigneusement classées. Des cotes de classement figurant au revers de certains actes conservés à Paris, aux Archives nationales, le prouvent. Ces cotes, visibles quand les documents sur papyrus ou parchemin étaient roulés, permettaient de les retrouver facilement.



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, V, 28.



Id., IV, 22.

PAGES 20-21



D'après la publication de Rupert BRUCE-MITFORD (*The Sutton Hoo ship-burial*,

Londres, 1972), pour le costume et l'armement du roi. Le roi avait été enterré à Sutton Hoo (East Anglia) dans un bateau recouvert par un tumulus, à la manière scandinave. Cette sépulture fut fouillée à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Son prestigieux contenu est présenté à Londres, au British Museum.



N° 1 et 4 : d'après Michel KAZANSKI; N° 2 : d'après Falko DAIM (nécropole de Leobersdorf, Autriche); N° 3 : d'après G. LÁSZLÓ (*Steppenvölker und Germanen*, Vienne-Munich, 1970); N° 5 : d'après P. PAULSEN (nécropole de Niederstötzlingen, Allemagne fédérale); N° 6 : d'après O. von HESSEN (nécropole de Testona,

Italie); N° 7 : d'après la tombe de Childéric (publication de J.-J. CHIFLET, 1655; une partie des objets découverts sont présentés à Paris, au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale).

PAGES 22-23



Cette bataille est à l'origine du légendaire *Nibelungenlied*, qui inspira entre autres Richard Wagner.



D'après un document du Landesmuseum de Stuttgart (Allemagne fédérale) : R. WOLF, *Das frühe Mittelalter Schwaben und Franken*, cat. s. d.

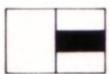
PAGES 24-25



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VIII, 15. Par la suite les nouveaux convertis aidèrent le stylite (ermite vivant au sommet d'une colonne) à renverser et à briser la statue de Diane. Le petit ermitage fut alors remplacé par une grande église qui fit l'admiration de Grégoire de Tours. Les stylites furent nombreux en Orient, mais saint Walfroy en a été le seul exemple en Occident.



La tradition veut qu'un manuscrit, conservé dans l'actuelle abbaye de Fulda (Allemagne fédérale), fondée par un disciple de Boniface, soit le livre de prières avec lequel le missionnaire tenta de se protéger : sa reliure porte en effet la trace d'un coup d'épée.



Reconstitution d'après les plans de J. MERTENS, dans *Archaeologia Belgica*, t. 61.

PAGES 26-27



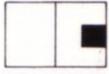
D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VII, 37. Actuel bourg de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne).



La barrière liturgique qui séparait le clergé des fidèles (chancel) est inspirée de celle de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains à Metz, exposée au Musée archéologique de cette ville.



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VIII, 33.



Id., VIII, 31. L'événement eut lieu en 586.

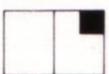


Id., VI, 31. Cette catastrophe se produisit en 563.

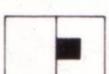
PAGES 28-29



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *A la gloire des confesseurs*, 77.



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VI, 35.



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *A la gloire des confesseurs*, 2.



D'après la *Vie de Barbatius, évêque de Bénévent*. Les faits se passent au milieu du VII^e siècle.



D'après May VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, *Les monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours*, Paris, 1976.

PAGES 30-31

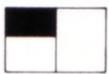


Ce manuscrit de Corbie (Somme), datant de la seconde moitié du VIII^e siècle, est conservé à Paris, à la Bibliothèque nationale.



Sur Valère († 695) : C.M. AHERNE, *Valerio of Bierzo, an ascetic of the late Visigothic period*, Washington, 1949.

PAGES 32-33



La scène se passe en Alémanie, entre la Forêt-Noire et le lac de Constance. Costumes d'après R. MOOSBRUGGER-LEU (*Die Schweiz zur Merowingerzeit*, Berne, 1971) et R. CHRISTLEIN, *Die Alamannen*, Stuttgart, 1978).

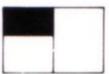


D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, X, 8.



Les cuves baptismales étaient habituellement surmontées d'un toit reposant sur des colonnettes, ou *ciborium*.

PAGES 34-35



D'après l'interprétation de J.-P. LAPORTE, dans *Bulletin du Groupement archéologique de Seine-et-Marne*, 1982, 23.



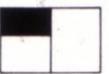
N° 1 : d'après M. FLEURY et A. FRANCE-LANORD, dans *Germania*, 1962, 40 (tombe découverte dans la basilique de Saint-Denis en 1959 et attribuée à la reine Arégonde, épouse de Clotaire I^{er}); N° 2 : d'après O. DOPPELFELD, dans *Germania*, 1960, 38 (pp. 44-45) (tombe de la « Dame de Cologne »); N° 3, 5 et 9 : d'après documents communiqués par Michel KAZANSKI; N° 4 : d'après Edmond SERVAT (fouilles récentes du cimetière de Vicq, Yvelines) et A. MOLINARO PEREZ (*La necropolis Visigoda de Duraton, Segovia, Madrid*, 1948); N° 6 et 7 : d'après R. CHRISTLEIN et R. MOOSBRUGGER-LEU, cités ci-dessus (pp. 32-33); N° 8 : d'après I. BONA, cité ci-dessus (pp. 16-17); N° 10 : d'après J. YPEY, dans *Studien zur Sachsenforschung*, 1977 : tombe de la « princesse » de Zweeloo, Pays-Bas.

PAGES 36-37



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VIII, 36.

PAGES 38-39

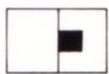


D'après la publication de K. BÖHNER, *Das Grab ei-*

nes fränkischen Herren aus Morken in Rheinland, Cologne, 1959.



Le sarcophage de pierre est de type bourguigno-champenois.

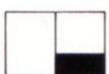


D'après les fouilles du cimetière mérovingien de Vorges (Aisne).



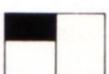
D'après X. BARRAL I ALTET, dans *Atti del IX Congresso internazionale di Archeologia cristiana*, Rome, 1978.

PAGES 40-41



D'après les fouilles de P.-H. GIOT à l'île Guennoc, sur la côte nord de la Bretagne (*Les premiers Bretons*, Châteaulin, 1982).

PAGES 42-43

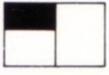


D'après la reconstitution du village de Warendorf en Westphalie (VII^e-VIII^e siècles), par W. WINKELMANN, *Neue Ausgrabungen in Deutschland*, 1958.

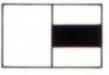


D'après le poème de VENANCE FORTUNAT († 600), *La Moselle*, écrit en 565 ou 566.

PAGES 44-45



D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VIII, 42.



D'après les récentes fouilles du groupe épiscopal de Lyon, par Jean-François REYNAUD.



Le costume de la cavalière est inspiré de celui de la « Dame de Cologne », découverte en 1959 sous la cathédrale de cette ville (publication par O. DOPPELFELD, dans *Germania*, 1960, 38). La scène est décrite par GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, IX, 9.

PAGES 46-47



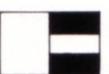
D'après expérimentations et documents dus à Philippe ANDRIEUX.

Site artisanal de Huy (Belgique), d'après J. WILLEMS, *Archaeologia Belgica*, 1973, 148 (p. gauche).

PAGES 48-49



D'après expérimentations et documents dus à Jaap YPEY (Service national des Fouilles des Pays-Bas, à Amersfoort).



D'après expérimentations et documents dus à Philippe ANDRIEUX (archéologue départemental du Val-de-Marne).

PAGES 50-51



D'après l'expérimentation réalisée en 1981 au Musée Carnavalet, où est conservée la plus importante collection de sarcophages mérovingiens de plâtre décoré (documentation P. PÉRIN et C. COLLOT/Lambert Industrie).



D'après des éléments architecturaux de terre cuite conservés au Musée Carnavalet, à Paris.



D'après des documents communiqués par G.-R. DELAHAYE. Le front de taille, avec la trace des blocs destinés à faire des sarcophages, est toujours visible dans la carrière d'Arcy-sur-Cure (Yonne).

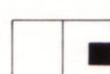


D'après la reconstitution dans un parc de plein air d'une maison fouillée à West Stow (Suffolk) : *Sachsen und Angelsachsen*, cat. du Helmsmuseum de Hambourg, 1978.

PAGES 52-53

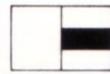


Reconstitution de la basilique Saint-Denis au VIII^e siècle d'après S. Mc CROSBY.



D'après documentation Philippe ANDRIEUX.

PAGES 54-55



D'après les *Miracles de saint Martin*, IV, 17.



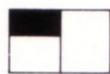
D'après GRÉGOIRE DE TOURS, *H.F.*, VII, 35.

PAGES 56-57



Double page réalisée à partir des documents et des indications de Marie-Pierre JEZEGOU, auteur de la fouille sous-marine de l'épave mérovingienne de Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône), datée du VII^e siècle.

PAGES 58-59



D'après les fouilles du palais d'Ingelheim et la reconstitution de C. RAUCH et H.-J. JACOBI, *Ausgrabungen in der Königspfalz Ingelheim*, Mayence, 1976.

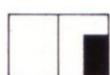
Des vestiges de ce palais sont toujours visibles dans la petite ville d'Ingelheim, non loin de Mayence.



Silhouette de l'abbaye de Saint-Gall d'après la maquette de W. BORN, C.-B. LUND et S. KARSCHUNKE, interprétation précise d'un célèbre plan original du début du IX^e siècle (Stiftsbibliothek de Saint-Gall, en Suisse).



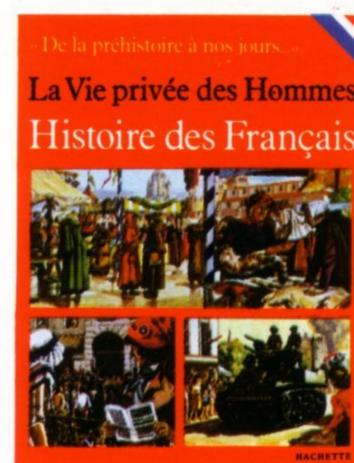
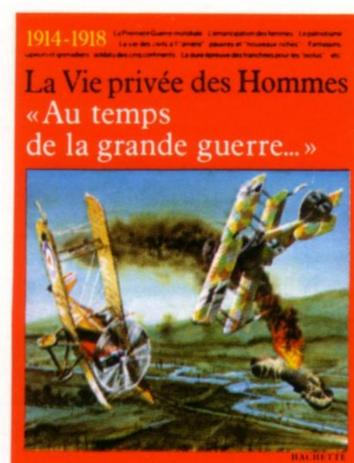
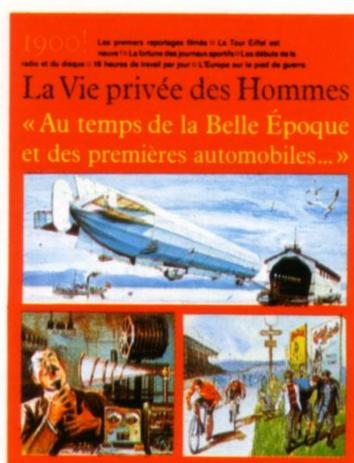
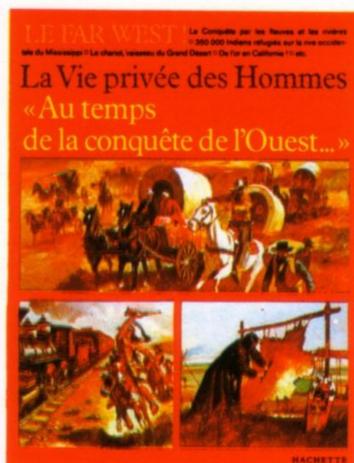
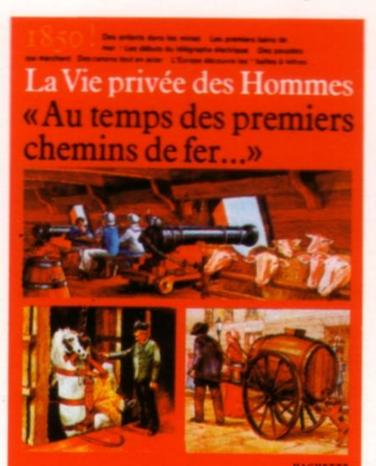
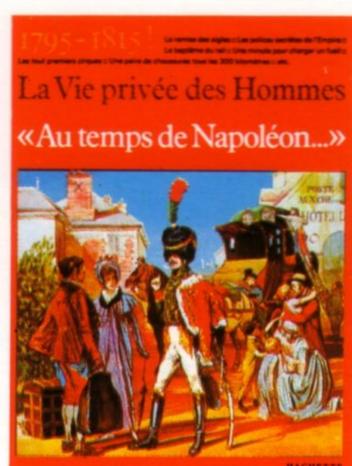
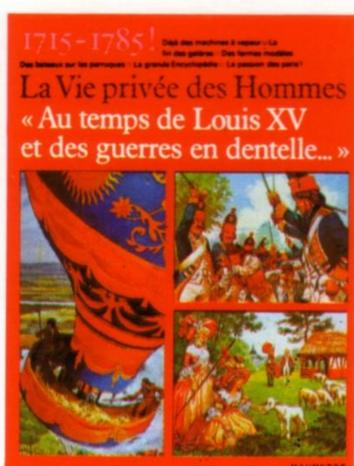
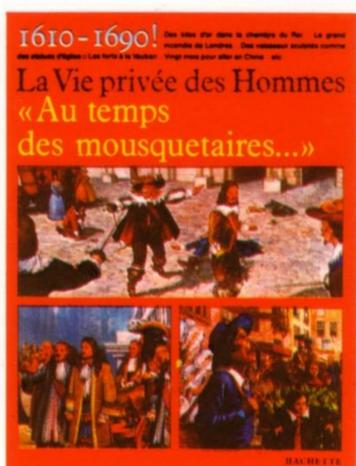
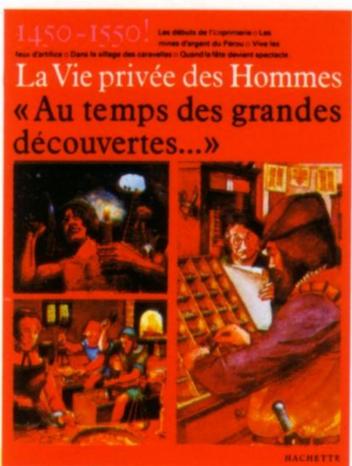
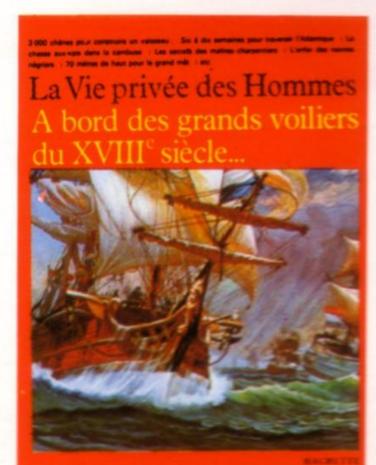
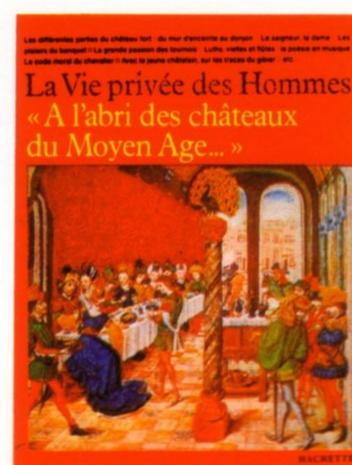
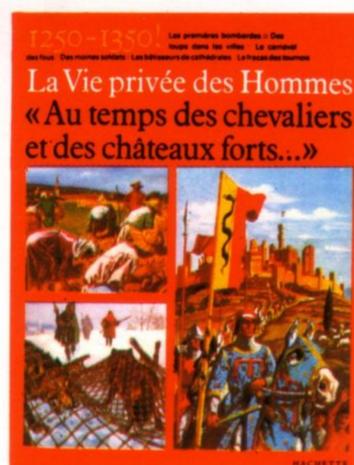
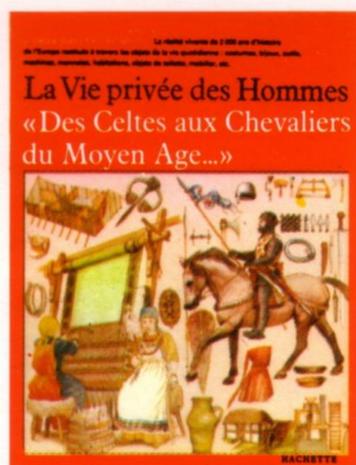
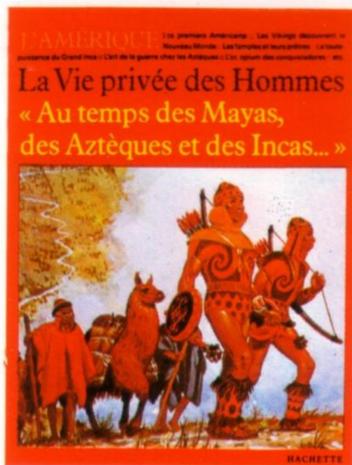
Armement reconstitué d'après l'archéologie et des manuscrits à peinture de l'époque carolingienne : Bible de Vivien, dite de Charles le Chauve (845-846) et Évangiles de Lothaire (entre 849 et 851), Paris, Bibliothèque nationale.



D'après les fouilles de la résidence comtale de Douai (Nord) : état vers 950-1100 (P. DEMOLON, Douai, une ville face à son passé, Douai, 1982).

La Vie privée des Hommes

(suite)



« La Vie privée des hommes au temps des royaumes barbares » a été éditée sous la direction de Patrick Baradeau. L'éditeur et les auteurs remercient Nicole Périn, agrégée de l'Université, pour son aimable collaboration (chapitres des pages : 28-29, 30-31, 32-33, 36-37, 40-41, 42-43.).

Bibliographie

- CONTAMINE (Philippe), *La Guerre au Moyen Age*, Paris, P.U.F., 1980.
- DOEHAERD (Renée), *Le Haut Moyen Age occidental. Économies et sociétés*, Paris, P.U.F., 1971.
- FOURNIER (Gabriel), *Les Mérovingiens*, Paris, P.U.F. (*Que sais-je?*), 1983.
- GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, traduction Latouche (Robert), Paris, Les Belles Lettres, 1963. Cette chronique s'interrompt en 591, le saint évêque étant mort vers 594.
- HALPHEN (Louis), *Les Barbares*, Paris, P.U.F., 1948.

- LELONG (Charles), *La Vie quotidienne en Gaule à l'époque mérovingienne*, Paris, Hachette, 1963.
- MUSSET (Lucien), *Les Invasions : les vagues germaniques*, Paris, P.U.F., 1965.
- RICHE (Pierre), *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1962.
- RICHE (Pierre), *Les Invasions barbares*, Paris, P.U.F. (*Que sais-je?*), 1968.
- SALIN (Édouard), *La Civilisation mérovingienne*, Paris, Picard, 1949-1959.



La Vie privée des Hommes

« Au temps des royaumes barbares... »

Patrick Périn • Pierre Forni • Pierre Joubert

Rome est mise à sac par les Wisigoths □ A la cour d'Attila □ Le lancer de la francisque: un apprentissage difficile □ Les champs envahissent les villes □ Des églises et des monastères construits par centaines □ Des modes féminines surprenantes □ Des chameaux au bord de la Garonne □ On brûle des sorcières à Paris □ Les secrets des forgerons et des orfèvres □ Des progrès techniques décisifs □ Commerçants et pèlerins parcourent le monde □ Dieu et le feu pour seuls juges □ Au palais de Charlemagne □ Les premiers châteaux fortifiés.

